

"ENJEUX"

GUY

HOCQUENGHEM

L' APRES-MAI

DES

FAUNES

Préface

de

Gilles Deleuze

GRASSET

L'APRÈS-MAI
DES FAUNES

DU MÊME AUTEUR

LE DÉSIR HOMOSEXUEL, Éditions Universitaires.

GUY HOCQUENGHEM

L'APRÈS-MAI
DES FAUNES

VOLUTIONS

BERNARD GRASSET
PARIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 1974.*

PRÉFACE

Préface. Personne ne peut y échapper, ni l'auteur du livre, ni l'éditeur, ni le préfacier, la vraie victime, bien qu'il n'y ait nul besoin de préface. C'est un gai livre. Il aurait pu s'appeler : Comment des doutes naquirent sur l'existence de l'homosexualité; ou bien, Personne ne peut dire « Je suis homosexuel ». Signé Hocquenghem. Comment en est-il venu là? Évolution personnelle, marquée dans la succession et le ton divers des textes de ce livre? Révolution collective liée à un travail de groupe, à un devenir du Fhar? Évidemment ce n'est pas en changeant, en devenant hétérosexuel par exemple, qu'Hocquenghem a des doutes sur la validité des notions et des déclarations. C'est en demeurant homosexuel for ever, en le restant en l'étant de plus en plus ou de mieux en mieux, qu'on peut dire « mais après tout personne ne l'est ». Ce qui vaut mille fois mieux que la plate et fade sentence d'après laquelle tout le monde

l'est, tout le monde le serait, pédé inconscient latent. Hocquenghem ne parle ni d'évolution ni de révolution, mais de volutions. Imaginons une spirale très mobile : Hocquenghem y est en même temps à plusieurs niveaux, à la fois sur plusieurs courbes, tantôt avec une moto, tantôt en défonce, tantôt sodomisé ou sodomisant, tantôt travesti. A un niveau il peut dire oui, oui je suis homosexuel, à un autre niveau non ce n'est pas cela, à un autre niveau c'est encore autre chose. Ce livre ne répète pas le livre précédent, le Désir homosexuel, il le distribue, le mobilise tout autrement, le transforme.

Première volution. Contre la psychanalyse, contre les interprétations et réductions psychanalytiques — l'homosexualité vue comme rapport avec le père, avec la mère, avec Œdipe. Hocquenghem n'est contre rien, il a même écrit une lettre à la mère. Mais ça ne marche pas. La psychanalyse n'a jamais supporté le désir. Il faut toujours qu'elle le réduise et lui fasse dire autre chose. Parmi les pages les plus ridicules de Freud, il y a celles sur la « fellatio » : un désir si bizarre et si « choquant » ne peut valoir pour lui-même, il faut qu'il renvoie au pis de la vache, et par là au sein de la mère. On aurait plus de plaisir à suçoter un pis de

vache. Interpréter, régresser, faire régresser. Ça fait rire Hocquenghem. Et peut-être y a-t-il une homosexualité œdipienne, une homosexualité-maman, culpabilité, paranoïa, tout ce que vous voulez. Mais justement elle tombe comme le plomb, lestée par ce qu'elle cache, et que veut lui faire cacher le conseil de famille et de psychanalyse réunies : elle ne tient pas à la spirale, elle ne supporte pas l'épreuve de légèreté et de mobilité. Hocquenghem se contente de poser la spécificité et l'irréductibilité d'un désir homosexuel, flux sans but ni origine, affaire d'expérimentation et non d'interprétation. On n'est jamais homosexuel en fonction de son passé, mais de son présent, une fois dit que l'enfance était déjà présence qui ne renvoyait pas à un passé. Car le désir ne représente jamais rien, et ne renvoie pas à autre chose en retrait, sur une scène de théâtre familial ou privé. Le désir agence, il machine, il établit des connexions. Le beau texte d'Hocquenghem sur la moto : la moto est un sexe. L'homosexuel ne serait pas celui qui en reste au même sexe, mais celui qui découvre d'innombrables sexes dont nous n'avons pas l'idée? Mais d'abord Hocquenghem s'efforce de définir ce désir homosexuel spécifique, irréductible — et non pas par une intériorité régressive, mais par les caractères présents d'un Dehors, d'un rapport

avec le Dehors : le mouvement particulier de la drague, le mode de rencontre, la structure « anulaire », l'échangeabilité et la mobilité des rôles, une certaine traîtrise (complot contre sa propre classe, comme dit Klossowski? : « on nous a dit que nous étions des hommes, nous sommes traités comme des femmes; oui, pour nos adversaires, nous sommes traîtres, sournois, de mauvaise foi : oui, dans toute situation sociale, à tout moment, nous pouvons lâcher les hommes, nous sommes des lâcheurs et nous en sommes fiers »).

Seconde volution : l'homosexualité n'est pas production de désir sans être en même temps formation d'énoncés. Car c'est la même chose, produire du désir et former de nouveaux énoncés. C'est évident qu'Hocquenghem ne parle pas comme Gide, ni comme Proust, encore moins comme Peyrefitte : mais le style, c'est de la politique — et les différences de génération aussi, et les manières de dire « je » (cf. l'abîme de différences entre Burroughs père et fils, quand ils disent je et parlent de la drogue). Autre style, autre politique : l'importance de Tony Duvert aujourd'hui, un nouveau ton. C'est du fond d'un nouveau style que l'homosexualité produit aujourd'hui des énoncés qui

ne portent pas, et ne doivent pas porter sur l'homosexualité même. S'il s'agissait de dire « tous les hommes sont des pédés », aucun intérêt, proposition nulle qui n'amuse que les débiles. Mais la position marginale de l'homosexuel rend possible et nécessaire qu'il ait quelque chose à dire sur ce qui n'est pas l'homosexualité : « avec les mouvements homosexuels l'ensemble des problèmes sexuels des hommes sont apparus ». Pour Hocquenghem, les énoncés d'homosexualité sont de deux sortes complémentaires. D'abord sur la sexualité en général : loin d'être phallocratique, l'homosexuel dénonce dans l'asservissement de la femme et dans le refoulement de l'homosexualité un seul et même phénomène qui constitue le phallocentrisme. Celui-ci en effet procède indirectement, et, en formant le modèle hétérosexuel de nos sociétés, rabat la sexualité du garçon sur la fille à laquelle il donne le rôle à la fois de première piègeuse et de première piégée. Dès lors, qu'il y ait une complicité mystérieuse entre les filles qui préfèrent les filles, les garçons qui préfèrent les garçons, les garçons qui préfèrent aux filles une moto ou un vélo, les filles qui préfèrent, etc., l'important est de ne pas introduire de rapport symbolique ou pseudo-signifiant dans ces complots et complicités (« un mouvement comme le Fhar apparaît intimement

lié aux mouvements écologiques... quoique ce soit inexprimable dans la logique politique »). D'où, aussi bien, la seconde sorte d'énoncés qui portent sur le champ social en général et la présence de la sexualité dans ce champ tout entier : en échappant au modèle hétérosexuel, à la localisation de ce modèle dans un type de rapports comme à sa diffusion dans tous les lieux de la société, l'homosexualité est capable de mener une micro-politique du désir, et de servir de révélateur ou de détecteur pour l'ensemble des rapports de force auxquels la société soumet la sexualité (y compris dans le cas de l'homosexualité plus ou moins latente qui imprègne les groupes virils militaires ou fascistes). Précisément l'homosexualité se libère, non pas en brisant tout rapport de force, mais lorsque, marginale, elle n'est d'aucune utilité sociale : « les rapports de force n'y sont plus inscrits au départ par la société, les rôles homme-femme, baisé-baiseur, maître-esclave y sont instables et inversables à tout moment. »

Troisième volution. On croyait Hocquenghem en train de se fixer, de creuser sa place dans la marge. Mais qu'est-ce que c'est, cette marge? Qu'est-ce que c'est, cette spécificité du désir homosexuel, et ces contr'énoncés d'omo-

sexualité? Un autre Hocquenghem, à un autre niveau de la spirale, dénonce l'homosexualité comme un mot. Nominalisme de l'homosexualité. Et vraiment il n'y a pas de pouvoir des mots, mais seulement des mots au service du pouvoir : le langage n'est pas information ou communication, mais prescription, ordonnance et commandement. Tu seras dans la marge. C'est le central qui fait le marginal. « Ce découpage abstrait du désir qui permet de régenter même ceux qui échappent, cette mise dans la loi de ce qui est hors la Loi. La catégorie en question, et le mot lui-même, sont une invention relativement récente. L'impérialisme croissant d'une société qui veut donner un statut social à tout l'inclassable a créé cette particularisation du déséquilibre... Découpant pour mieux régner, la pensée pseudo-scientifique de la psychiatrie a transformé l'intolérance barbare en intolérance civilisée. » Mais voilà ce qui se passe de bizarre : moins l'homosexualité est un état de chose, plus l'homosexualité est un mot, plus il faut la prendre au mot, assumer sa position comme spécifique, ses énoncés comme irréductibles, et faire comme si... Par défi. Par presque-devoir. Par moment dialectiquement nécessaire. Par passage et par progrès. Nous ferons les folles puisque vous le voulez. Nous débordons vos pièges. Nous

vous prendrons au mot : « C'est en rendant la honte plus honteuse qu'on progresse. Nous revendiquons notre féminité, celle-là même que les femmes rejettent, en même temps que nous déclarons que ces rôles n'ont aucun sens... La forme concrète de cette lutte, on ne peut pas y échapper, c'est le passage par l'homosexualité. » Encore un masque, encore une trahison, Hocquenghem se retrouve hégélien — le moment nécessaire par lequel il faut passer — Hocquenghem se retrouve marxiste : le pédé comme prolétaire d'Éros (« c'est précisément parce qu'il vit en l'acceptant la situation la plus particulière que ce qu'il pense a valeur universelle »). Le lecteur s'étonne. Hommage à la dialectique, à l'École normale supérieure? Homohégélianisme-marxisme? Mais Hocquenghem est déjà ailleurs, à un autre endroit de sa spirale, et dit ce qu'il avait dans la tête ou dans le cœur, et qui ne se sépare pas d'une espèce d'évolution. Qui d'entre nous n'a pas à faire mourir Hegel et Marx en lui-même, et l'infâme dialectique?

Quatrième volution, dernière figure de danse pour le moment, dernière trahison. Il faut suivre les textes d'Hocquenghem, sa position par rapport au Fhar et dans le Fhar, comme

groupe spécifique, les rapports avec le M.L.F. Et même l'idée que l'éclatement des groupes n'est jamais tragique. Loin de se fermer sur « le même », l'homosexualité va s'ouvrir sur toutes sortes de relations nouvelles possibles, micrologiques ou micropsychiques, essentiellement réversibles, transversales, avec autant de sexes qu'il y a d'agencements, n'excluant même pas de nouveaux rapports entre hommes et femmes : la mobilité de certaines relations SM, les puissances du travesti, les 36 000 formes d'amour à la Fourier, ou les n-sexes (ni un ni deux sexes). Il ne s'agit plus d'être ni homme ni femme, mais d'inventer des sexes, si bien qu'un homosexuel homme peut trouver chez une femme les plaisirs que lui donnerait un homme et inversement (Proust opposait déjà à l'homosexualité exclusive du Même cette homosexualité davantage multiple et plus « localisée » qui inclut toutes sortes de communications trans-sexuelles, y compris les fleurs et les bicyclettes). Dans une très belle page sur le travesti, Hocquenghem parle d'une transmutation d'un ordre à un autre, comme d'un continuum intensif de substances : « Pas l'intermédiaire entre l'homme et la femme, ou le médiateur universel, c'est une part d'un monde transférée dans un autre comme on passe d'un univers à un autre univers, parallèle

au premier, ou perpendiculaire, ou de biais; ou plutôt c'est un million de gestes déplacés, de traits reportés, d'événements... » Loin de se fermer sur l'identité d'un sexe, cette homosexualité s'ouvre sur une perte d'identité, sur le « système en acte des branchements non exclusifs du désir polyvoque ». A ce point précis de la spirale, on comprend comment le ton a changé : il ne s'agit plus du tout pour l'homosexuel de se faire reconnaître, et de se poser comme sujet pourvu de droits (laissez-nous vivre, après tout, tout le monde l'est un peu... homosexualité-demande, homosexualité-reconnaissance, homosexualité du même, forme œdipienne, style Arcadie). Il s'agit pour le nouvel homosexuel de réclamer d'être ainsi, pour pouvoir dire enfin : Personne ne l'est, ça n'existe pas. Vous nous traitez d'homosexuels, d'accord, mais nous sommes déjà ailleurs. Il n'y a plus de sujet homosexuel, mais des productions homosexuelles de désir, et des agencements homosexuels producteurs d'énoncés, qui essaient partout, SM et travestis, dans des relations d'amour autant que dans des luttes politiques. Il n'y a plus de sujet-Gide emporté divisé, ni même de sujet-Proust encore coupable, encore moins le lamentable Moi-Peyrefitte. On comprend mieux comment Hocquenghem peut être partout sur sa spirale, et dire

à la fois : le désir homosexuel est spécifique, il y a des énoncés homosexuels, mais l'homosexualité n'est rien, ce n'est qu'un mot, et pourtant prenons le mot au sérieux, passons nécessairement par lui, pour lui faire rendre tout ce qu'il contient d'autre — et qui n'est pas l'inconscient de la psychanalyse, mais la progression d'un devenir sexuel à venir.

GILLES DELEUZE.

VOLUTIONS

« Attitude qui ne serait même plus révolutionnaire au sens de renversement retournement... mais volutionnaire, au sens de Wille, au sens de vouloir que soit ce qui se peut¹. »

J. F. LYOTARD, « Un capitalisme énergumène », *Critique*, novembre 1972.

Nous ne ferons plus en *Ré*, les lauriers sont coupés. Récapitule, ressentimente, remâche, répète — certains ont bien baptisé mai une « répétition générale ». Il n'y a pas de Ré-volution, nous ne voulons plus partager les préfixes qui amarrent l'envol des voulos, leurs épanchements corrodant les pouvoirs. Surtout quand ces préfixes nous redonnent leur maladie du passé : la tradition du mouvement ouvrier, leur bête idée du changement; on en prend d'autres et on recommence la civilisation — la civilisation qu'on veut justement oublier. Changer les mots en gardant les préfixes : comment « Révolution » devient réactionnaire.

1. « Au sens de », ou plutôt; par glissement de sens, fausse étymologie, puisqu'il n'y a entre « volution » (renversement) et « volition » (vouloir) qu'un rapport de jeu de mots, et non d'origine.

Cela pour dire qu'ici on ne récapitule ni ne révolutionne. Le bouleversement souhaité ne s'y réduit pas à repeindre en rouge, à remettre à l'endroit, à payer les créances du prolétariat : en bref à faire une révolution, un monde à l'envers, qui serait la franche réalité des intentions hypocrites de celui-ci, en donnant un tour de roue autour du centre intouché, l'Homme, sa femme et ses enfants.

Sans loi ni moi.

Le camp révolutionnaire ne l'est que « par rapport à », par rapport au monde bourgeois auquel il veut faire rendre gorge. Son existence n'est qu'une créance sur les dettes supposées des exploités. Créance d'autant plus fictive que le capital tend à un cynisme où il entraîne une part croissante de la population, fascinée par ses médias. A quoi sert d'invoquer la justice, de se draper dans son bon droit d'opprimés, quand le système vous répond : les vrais coupables ce sont les victimes et non les assassins. Quand, aux U.S.A., on traite en héros méconnus les militaires coupables, tel le lieutenant Calley, de génocide? Quand on voit les campagnes gauchistes se heurter moins à l'incompréhension qu'à l'hostilité du « peuple »... Il n'y a pas, il n'y a plus de culpabilité bourgeoise sur laquelle tabler. Le camp révolutionnaire joue le jeu de la morale où le capital triche et gagne.

Être révolutionnaire ou pas, en avoir ou pas, en être ou pas. Transcendance du gauchisme. Jugement sans appel de la normalité révolutionnaire. Mots sacrés — celui de révolution plus que tout autre... Il ne s'agit même plus de choisir entre le vice bourgeois et son verso, la vertu des révolutionnaires. Ce que ces derniers nous cachent avec leur mythologie.

logie du « sujet révolutionnaire », du « prolétariat » et de sa sacro-sainte « stratégie », c'est l'immensité des pistes non explorées, non parcourues, ou trop tôt abandonnées.

A totaliser les pistes en question sous le terme englobant de « révolution culturelle ¹ », on y gagne le respect des léninistes et des bourgeois, suivant le cas. Mais on y perd l'émiettement précieux brisant les unités factices. On y perd, parce qu'un tel conditionnement inaugure le jeu de la représentation, celui où l'on parle au nom et à la place de la totalité supposée des résultats d'une exploration non encore accomplie. Et surtout on y perd irrémédiablement d'avoir accepté, sous le chantage de la discrimination révolutionnaire, l'accord sur le plus petit dénominateur commun, la politique révolutionnaire, comme couronnement phallique de toutes les productions locales ². Cette monnaie universelle qui rend toutes les stratégies échangeables, ce solide terrain d'entente entre impérialismes idéologiques, cimente le camp révolutionnaire comme l'or cimente le camp bourgeois; ce en quoi on peut compter, mesurer, comparer les forces des uns et des autres.

Nous n'avons que faire quant à nous de mesurer

1. MARCUSE, dans *Contre-révolution et révolte* (Éditions du Seuil, 1972) emploie le terme de « révolution culturelle » pour englober la contestation aux U.S.A. Respectabilisée au point de devenir thème de réflexion du grand philosophe, elle permet « d'intégrer l'universel ». Ainsi, par exemple, la révolution sexuelle ne saurait être une révolution si elle ne devient « une révolution de tout l'être humain, et qui converge avec la morale politique ». On affirmait la révolution culturelle comme totale face à la réduction économiste-politiste, on se retrouve avec la Totalité, l'« Être humain »...

2. ARTAUD écrit, à propos de l'Art, cette phrase vraie pour la politique révolutionnaire : « Faire de l'Art, c'est priver un geste de son retentissement dans l'organisme », couper les vibrations pour isoler ce qu'on fige.

nos chambardements à cet étalon universel abstrait, la « Révolution », qui indique toujours au bourgeois le niveau du danger, le quantifie, le localise et l'enferme. Alors qu'il est question de partir dans toutes les directions. De semer, comme on sème un suiveur, le pouvoir civilisé. De creuser, partout où on peut miner l'édifice. Toujours surprendre l'ennemi par derrière. Ne jamais être là où précisément il attend. Et que devienne pratique l'évidence : il n'y a pas de sujet révolutionnaire, *pas de sujet du tout*. Il y a des pulsions historiques, qui hérissent tel coin de notre peau sociale, font frémir tel organe de notre corps social. En nous détachant des identités, nous sommes sans parenthèses à nos passions.

Certes, contre le Grand Sujet despotique de l'Histoire, nous avons d'abord invoqué nos multiples *moi*, les tenant pour irréductibles. Mais, amené en pleine lumière, ce moi dont on nous a fait tant peur et honte désignait en fait les vraies forces, celles qui poussent, sauvages et insoupçonnées. S'évanouit le piège de l'assujettissement, la mise de tout le réel sous la domination du sujet. En nous penchant sur nous-mêmes au lieu de nous cacher en gémissant, protestant, revendiquant contre le malheur du monde, nous avons vu, dès lors que nous la regardions, notre image se décomposer, notre moi se rider, se fêler, voler en éclats aux quatre coins de l'univers.

Civilisation : La crise de nerfs.

Mais la civilisation expirante découvre au cœur de ses angoisses un venin efficace à nous instiller : l'arsenic de la Crise. Pour des esprits mithridatisés par les fascismes, les guerres, la consommation et autres émotions toujours plus fortes, seul le théâtre de l'An mille peut encore combattre l'épanchement

de crédibilité du vieux monde. Représentation commode à laquelle assigner sous forme d'apocalypse le vouloir d'en finir avec les codes anciens, qui englobe, noie et désamorçe les explosions possibles.

Grand-Guignol. D'étranges ébranlements soulèvent un sol fissuré. Des vapeurs méphitiques s'en échappent, annonçant le mystérieux travail de gésine qui halète en dessous, et nous forge des monstres inouïs. Guerres sans Croix-Rouge, dans l'esprit des vieux. Fin de la croissance capitaliste et retour à une écologique préhistoire, pour beaucoup de jeunes. La Crise multiplie les effets de manches, discours grandiloquent seul capable de rendre une cohésion dans la terreur à un corps social en décomposition, d'insuffler un semblant d'âme au règne du Capital.

Fin du contrôle de l'histoire. Au ratage révolutionnaire, à l'échec d'un espoir né après-Mai de façonner la réalité sociale à coups de vouloirs, succède le grand trou noir « d'où s'qu'on ne revient jamais », la machine infernale d'une crise sur laquelle nul ne peut rien, même les militants promoteurs de « responsabilité humaine ». Adieu, progrès de l'homme scientifique et éclairé. Adieu aussi à son double réciproque, la Révolution comme fin du fin du progrès social, comme réalisation la plus haute de l'humanité¹. Bonjour aux monstres de l'inconscient historique, cortèges de bûchers chômeurs et de cours des miracles, bûchers et mysticismes, comètes et régressions.

La roue de l'histoire tournait comme une folle, au risque de se déboîter et de décentrer l'axe du

1. La vieille droite rejoint la gauche progressiste dans la crainte de voir s'effondrer leur monde commun : Louis Pauwels (*Paris-Match*, 5 janvier 1974) approuve Roland Leroy quand il dénonce « le Grand Capital... qui répudie complètement le rationalisme et l'optimisme... [qui] développe des idéologies de fin du monde... » (*la Nouvelle Critique*).

monde. Elle va tourner en arrière désormais vers un nouveau Moyen Age. Fin de la temporalité dialectique : qui oserait se vanter encore que la Crise engendre la Révolution? Inutile d'agir, de se battre, d'écrire, hurle la voix tragique : que restera-t-il quand l'enfer de la Crise se sera déchaîné? Impossible de vouloir quand il ne s'agit plus pour les rats que de trouver un coin tranquille dans le navire ballotté par l'ouragan. S'instaure la répétition de la terreur et non celle de l'orgasme.

Voilà bien ce que la plus fantastique manipulation géopolitique essaie aujourd'hui d'enraciner : une crise d'énergie sociale qui puisse vider les cœurs et les corps. Un prélèvement sur les nouvelles énergies dévoilées par l'irruption de désirs déconstructeurs. Un bon coup d'effondrement, de tassement, d'amoin-drissement des forces productives mais aussi des forces du désir. Grande bataille dans les cerveaux à l'échelle de la planète et dont l'enjeu n'est plus seulement le pompage de l'or noir, mais bien le détournement et, pourquoi pas?, le tarissement du désir.

La grande machine molle multinationale tente de réussir pour elle la déshumanisation avant le flot désirant, de le gagner de vitesse en érodant sa puissance vitale par une brutale dévaluation des espoirs. Se rétablit un marquage terrifiant. Loi du grand pouvoir transcendant terrifiant et grandiose puisque le brasier prétendument jouisseur de la consommation n'a fait en définitive qu'échauffer les désirs volutionnaires au lieu de les satisfaire et de les endormir. Puisque vous ne voulez pas être repus, vous serez matraqués par cette répression mystérieuse surgie de nulle part, la Crise. Le frisson du grand inconnu qu'on se promettait se révèle n'être que le signe annonciateur du grand alitement. Couchés les petits désirs, voici venir le grand cadavre.

On savait déjà qu'on ne savait pas ce qui nous attendait — et cela aussi nous motivait. Donnez à cet inconnu le masque de la Crise, et le tour est joué, l'ennemi exorcisé; la transcendance tragique et la fatalité historique, anciennes et répugnantes badernes, remplacent l'attractif à venir. La Crise, c'est M. Thiers contre la commune de nos désirs. Fusiller les espoirs de l'après-Mai par les Versailles de la dure nécessité. L'homme redevient un loup pour l'homme — il n'avait d'ailleurs jamais cessé de l'être sous les dehors hypocrites du progrès indéfini : vous le saviez bien, vous l'avez assez crié, de quoi donc vous plaignez-vous?

Et puis, la Crise, c'est le remède suprême à l'ennui — thème viansson-pontier. La Crise fraîche et joyeuse pour les mobilisés d'un nouveau quatorze. Nouvel attrape-nigauds. Miroir aux alouettes où se prend le désir de changement. Ultime manipulation du désir de jouissance mué en désir de répression et d'apocalypse. Malaise dans la civilisation au lieu de libération des flux. Dernière séduction : la pieuvre multinationale vous offre son nouveau spectacle : le mélodrame là où le boulevard a échoué. La face de la pulsion de mort couronne le bal de la civilisation. Passé le miroir de la fin de l'histoire, s'offre à nos yeux non le champ des fleurs parlantes d'Alice, mais le chemin âpre du retour vers les dures périodes de l'humanité ¹.

1. Un bon écho qui donne bien, sous forme de démenti, le ton de la campagne en cours : à propos de la crise, Olivier Guichard écrit : « Nous voyons refléurir un moralisme constipé, analogue à celui qui trouvait bon qu'en 1940 l'invasion vînt nous punir de nos péchés collectifs. Aujourd'hui, la pénurie viendrait punir les jouisseurs. »

Il y a aussi les pervers de la Crise, les jouisseurs par anticipation de la grande catastrophe. Enfoncée la vieille morale, voilà les cyniques qui s'avancent, pailletés et fardés, prêts à boire le champagne dans les ruines. Décadents à la Bowie, doux-amers du travesti de salon, snobinaux de la dernière vague, celle qui vient lécher les pieds du grand écroulement. Confondant décodage et décadence, apôtres du style fin de siècle pour une idéologie de fin du monde, ils transforment l'appel du transversal en scandale sur les banquettes de la Coupole. A eux le plaisir anxieux de se croire le lieu raffiné de la crise de civilisation. L'apologie du pourri : une manière comme une autre, somme toute, de se rattacher au monde civilisé et à ses fantasmes. Quitte à jouer les fils indignes, héritiers gaspilleurs qui participent par le potlatch rageur à l'écroulement des valeurs : prétention débilitante et moïque d'être les derniers viveurs, et non les premiers mutants.

Assez des désespérés facilement attendris sur leur propre sort. Ex-militants voués à des défonces sans joie, qui ont déjà tout vu et rien vécu. Nés — ren-gaine déjà vieille — à leurs propres yeux, trop tard dans un monde trop vieux. Dérisoires comme des enfants tard venus du couple de vieillards, le fascisme et la mode. Pour un nouveau 29, des nouveaux Cocteau, c'est bien ainsi des « étonne-moi, Jean » sans surprise mais bourrés de regrets. Plaisir revendiqué de la faute, par ceux qui se voient complaisamment en entretenus des fascismes à venir, copies ratées d'un Maurice Sachs ou de ces femmes rasées par la Libération, nageant dans un caviar au goût de cendres. Imagerie tout juste bonne à pimenter la sauce du « ne plus croire à rien », comme si la question était de croire. En deçà et non au-delà du Bien et du Mal. Attraités d'une conscience malheureuse cultivant son malheur par la satisfaction de

danser sur le volcan. Telle est la fascination libidinale du fascisme qui pointe aujourd'hui.

Mais à quoi bon profiter de son reste et brûler ses vaisseaux dans la dernière fête du ressentiment? Il s'agit d'aller ailleurs, de sortir de la moisissure idéologique même piquée de strass; de couper, de ne pas céder aux névroses civilisées goûteuses d'angoisses. Les vapeurs de la crise de nerfs contemporaine ne concernent que les têtes faibles. Cela ne veut pas dire jouir de la faute d'être nés dans une époque vouée au pourrissement. Au contraire. Parlons, agissons, coupons dans cette flasque réalité de la vie quotidienne au xx^e siècle. Laissons tomber les sous-entendus aigris et lourds de sens qui donnent à nos actes ce parfum de vieux jeune désillusoire. Se maquiller, danser, faire l'amour ne doit pas supposer l'unification dans la vase écœurante des tribulations des derniers jours.

Suite à Mai.

Sortir du choix entre la morale révolutionnaire et l'affectation des nouveaux viveurs, telle est, pour celui qui l'a écrit, la question posée maintenant par ce livre. Les articles qui le composent sont autant d'essais pour arracher à la dictature de la transcendance révolutionnaire les ruptures d'un quotidien hors la Loi. Prisme d'un trajet parmi d'autres, pistes multiples jonchées des éclats d'un Mai duratif. Ces pistes, on ne veut pas y revenir, comme sur ses pas un chien renifle les endroits où il a pissé. Ni d'ailleurs dérouler didactiquement sur le grand escalier des étapes le tapis rouge et dialectique des prises de conscience successives conduisant vers quelque vérité plus globale. Les sketches qui suivent fonctionnent par ratures, cahots, redémarrages. Pas de sens unique,

donc, et surtout pas le débouché ranci sur le désabusement ricaneur où se dissout le désir.

Oui, de cette multiplicité (présente ici en partie seulement), on veut tirer la mort du dieu Révolution, la fin du recours à une seule Volonté dont la puissance de géant viendrait du renoncement de toutes sortes de petits vouloirs. Volonté-bélier pour enfoncer le centre largement mythique d'un Capital plus fluide que son adversaire (la révolution est toujours en retard d'une guerre). Ce sont au contraire ces milliers de petits vouloirs, pulsions partielles, minuscules obsessions, qui nous refont un monde à tête de jouissance.

Non, on ne croit pas que la nouvelle pénurie rende caduques nos volutions, sauf à les infantiliser dans un dérisoire reste de superflu décadent. On n'a rien à tirer du discours sur la consommation, pas grand-chose du discours sur la Crise, sinon à connaître de nouvelles possibilités d'invention transversale. Et ce n'est pas en restreignant après avoir feint d'ouvrir qu'on nous retiendra prisonniers. Pour faire de la jouissance et du luxe sans rancœur, peu nous importe le prix du super. Pour susciter les forces de l'imagination, nul besoin de se croire en société d'abondance.

On voit ici l'après-Mai comme un multiple changement de la vie. L'après-Mai des faunes est fait de cabrioles dans tous les champs du possible, non de la fidélité à une idée fixe. C'est un après sans rétroviseur sur un Mai d'ailleurs bien sage, en dépit d'une chaude légende, sans cauchemars de gosses sur la Crise. C'est comme un après-midi d'été.

Reste sans doute dans ce livre une façon d'écrire pour convaincre, tout imbue d'exemplarité, un

usage utilitaire et peu jouissif de l'écriture qui proroge largement la loi du signifiant révolutionnaire. Il y a un « nous » rédacteur implicite de ces textes, puisque tous n'auraient pu être rédigés, discutés, remaniés sans qu'existent les équipes militantes, les journaux gauchistes, les gens avec qui l'on vit. Et ce « nous » claironne ses certitudes sur un ton impérieux, avec la volonté manifeste de rallier. Tel qu'il parle ici, entassant les naïvetés, il s'éclate en de multiples positions. Aussi y a-t-il deux manières de prendre ces pages : soit en y cherchant l'ordre des causes et des conséquences, la logique des convictions, voire l'unité factice d'un moi. Soit en les compulsant comme les feuilles arrachées d'un agenda, s'y guidant par intuitions, images, sensations au cours aussi désordonné que les volutes du feu qu'elles pourraient alimenter.

Janvier 1974.

NOVEMBRE NOIR

Il y a les morts couverts des roses rouges du souvenir, comme Gilles Tautin ou Pierre Overney; les morts d'overdose sans fleurs ni couronnes; les morts entre quatre murs de la taule. Car c'est en 1972, quand fut écrit l'article ci-dessous, qu'une retentissante série de suicides dans les prisons vint bousculer la certitude gauchiste qu'on ne mourait que tué par l'ennemi.

Morts au service de la révolution, il fallait, paraît-il, vous préférer aux morts « privés », sans nom et sans avenir. Comme si, à sa manière, la révolution reprenait en le piédestalisant le Moloch civilisé, ce dont on ne parle pas, sauf à bâtir de nouvelles statues sur la voie royale des sacrifices : vouées à la mémoire des générations à venir qui n'auront plus besoin du suicide, où la répression ne tuera plus.

La Révolution et la Mort : rencontre au Père-Lachaise de ces entités aux faciès sculpturaux, tragédie pour civilisés heureux de retrouver le patrimoine commun de l'humanité. La même antienne, les mêmes majuscules au service des causes nouvelles. Le dieu est toujours là pour veiller à ce que rien ne dérange la composition majestueuse d'une Mort sacrificielle, spectaculaire, lointaine, mais respectée comme l'au-delà.

L'impertinence ici commencée, c'est de s'approcher du dieu pour voir son unicité se décomposer en d'innombrables facettes. Morts tantôt drôles, comme ce copain d'une communauté qui invite le voisinage le jour où il se jette du toit, tantôt érectives comme un spasme d'orgasmes trop fort, tantôt rêveuses... Il n'y a plus « une » Mort, pas même une mort par individu, qui serait comme sa marque exclusive, mais des milliers de morts intriquées dans d'autres pulsions. Finie, la Mort présente au rendez-vous avec l'Histoire : des morts à tous les tournants, à tous les moments, des morts fragmentées, vécues cent fois, dispersées au-delà de personnes dont elles ne sont même plus la discrimination et la fin.

La répétition de ces suicides en prison tire vers une mort banalisée, décivilisée, comme chez un Sade masochiste : une parcelle d'événement qui nous traverse, craquelée en mille débris.

« Ne perdez pas votre temps à tendre l'autre joue et autres jeux d'accommodation. Si vous cherchez un siège à votre taille, la mort vous va comme un gant. »

« On ne voudrait pas partir avant de s'être compromis; on voudrait, en sortant, entraîner avec soi Notre-Dame, l'amour ou la République. »

JACQUES RIGAULT.

Jeunes gens de 1972, il n'est pas sûr que vous vieillissiez jamais. Où sont-ils ceux qui nous ont dit il y a quelques années : « Vous verrez, vous aussi vous prendrez de l'âge et de la cravate. Vous vous rangerez... »? Alors, plutôt que d'accepter l'ignoble loi du nécessaire vieillissement, plus d'un d'entre nous aujourd'hui sent pousser en lui, vénéneuse et chérie, tout ensemble, la fleur morbide et consolante du rêve suicidaire. D'autres s'immobilisent, retenant leur souffle, appesantis par le besoin que tout s'arrête, comme englués et paralysés, déjà figés par ce qui se murmure d'une voix troublante dans nos cauchemars éveillés : être saisis ainsi, avant que tout ne soit retombé, alors qu'est encore lisible sur nos visages tourmentés le ressac de Mai. Que se fixe

l'histoire comme un cliché qui nous suspend dans un geste encore héroïque d'être au lendemain d'une veille de révolution.

D'autres encore ont déjà senti en eux la très douce extinction des désirs, l'amollissement d'une dérive qui s'achève en se sabordant au port; ils ont insensiblement coulé au sein d'abysses silencieux. Comme un film qui ralentit et s'endort... Ce film, c'est *Absences répétées* de Guy Gilles, où sombre ainsi en lui-même notre frère. Ce qu'on appelle « la drogue ».

Il y a un an encore, plus d'un gauchiste ne voyait dans les suicides de jeunes prisonniers que la monstrueuse bavure d'un système pénitentiaire à dénoncer en tant que tel. Et certes, cette réaction — car il s'agissait d'une réaction, non d'une action — pour être compréhensible n'était pas moins regrettable : essentiellement individuelle, alors que, chacun le sait, le problème est de s'unir pour vaincre... Alors, je ne peux pas m'empêcher de redire le brutal intérêt que j'ai porté à ces prisonniers suicidés, et à l'un d'entre eux d'abord, Gérard Grandmontagne¹. Et de m'apercevoir qu'autour de moi, la principale « activité » gauchiste qui nous reste porte précisément ces temps-ci sur ce et ces suicides.

Oui, une chaîne suicidaire nous relie aujourd'hui intimement à ceux qui se mutilent, se pendent, s'anéantissent en prison. Autrement, nous n'oserions même en parler. Nous avons trop rêvé, nous marchons sur les tapis d'écailles qui sont tombées de nos yeux.

Nous avons arraché de nous, une à une, les tuniques de Nessus que nous portions. Et chaque fois que nous

1. Détenu à la prison de Fresnes, Gérard Grandmontagne s'est suicidé le 25 septembre 1972, après avoir été condamné au « mitard » pour « relations homosexuelles avec son codétenu ». Ce dernier, Éric, aussitôt libéré, s'est à son tour suicidé quelques mois après.

nous sommes un peu dévêtus, un peu de notre chair s'en est allée.

Nous avons voulu la politique. La politique nous a recrachés, dégueulés, souillés et nous nous la sommes arrachée comme un cancer trop envahissant. Après-Mai, les excroissances du gauchisme volontaire étaient trop lourdes à porter. Adieu trotskysme, anarchisme, maoïsme, constructions maladroites d'adolescents mal grandis, désirs de pouvoir honteux et mal masqués. Des pays, des continents entiers ont sombré dans notre mémoire : l'Algérie de la guerre, la Chine de Mao, le Vietnam sont passés comme des express, dans le bruit foudroyant des bombes et des bagarres. A peine avions-nous eu le temps d'y porter nos fantasmes : déjà ces pays nous quittaient. Boumediene régnait, Nixon visitait Pékin, la paix commence demain au Vietnam. Peut-être est-ce monstrueux à dire, mais ces terres de légende n'auraient-elles existé que dans notre imagination, ce serait bien pour nous la même chose...

Alors nous avons cherché à vivre en combattant, et non plus à combattre pour masquer la vie. Mais nous avons parlé de la vie que nous voulions faire. Dans chacune de ces communes, un nouveau déguisement est tombé, certes. Nous nous sommes arraché la fibre familiale, les honteux petits secrets qui permettent de vivre en privé avant que tout ne soit public. Mais à trop parler le gosier se dessèche, à tout vouloir se dire, on découvre qu'on n'a peut-être rien à dire. Et les communes se dispersent, et nous en partons un peu moins cuirassés. Nous nous sommes crus tout nus. Nous découvrons nos corps, c'était donc ça, le vrai, le fond enfin atteint; le désir! Cette fois, on y était : les femmes, les homosexuels... Cette chanson-là déjà nous lasse, la comptine que chacun peut reprendre de mémoire. Bien sûr, c'est vrai tout ça : mais on ne vit pas que de vrai, ici et aujour-

d'hui. Et quand, homosexuel, je redécouvre tous les jours que je n'aime ni ne désire les homosexuels, comme un insecte affolé qui bourdonne et se heurte sur la vitre, je m'affole... Pas trop, bien sûr. Mais tout de même : était-ce bien la peine, tout ça ?

Ça ne pourrait être que le fruit de l'impénitent narcissisme des militants gauchistes déçus, le rêve archaïsant d'une littérature du moi. Mais tout de même : le suicide, c'était tabou. Il y avait toujours suffisamment de raisons d'espérer. Gauchistes, communistes, bourgeois, tout le monde était tout de même d'accord pour dire que demain serait rose, rouge et autogéré. De l'*an 01* cher à Gébé jusqu'à la nouvelle société de Chaban, il y en avait, des lendemains qui chantent !

Or, aujourd'hui, le suicide s'étale aux premières pages des journaux.

Mais la pulsion de mort, qu'est-ce d'autre que l'individu renvoyé à soi et même cultivant ses angoisses, un monstrueux et funèbre Œdipe ? Le cher petit moi s'exacerbe et se contorsionne, lombric tiré au jour par le coup de pelle de Mai. L'angoisse de mort tient d'abord, nous a-t-on expliqué, à ce que chacun, réduit aux dimensions de son moi, se sent plus faible et plus éphémère que les institutions sociales qui l'entourent. Peut-être est-ce ce que nous ressentons tous aujourd'hui : nous avons donné des poings et de la tête contre les murs de la société bourgeoise : nous nous sommes blessés avant de savoir si nous les avons ébranlés. Tout est toujours là tous les jours. Et nous avons si peu de temps... Bien sûr, il n'y a que moi qui meurs. Rien ne meurt autour de nous, un flic remplace l'autre, le prof moderniste le vieux con de Sorbonne, le psychologue industriel le contremaître. Mais tant qu'il n'existera pas de groupe plus fort et plus durable que les institutions qui l'entourent, il en sera ainsi. Le tombeau

d'Œdipe, où s'évanouissent nos angoisses personnelles, est encore à construire. Et faute qu'Œdipe périsse, c'est nous qui nous suicidons.

Les égouts débordent, charriant les morceaux mal digérés de notre histoire depuis quatre ans. Et pas que pour nous, mais pour tous ceux que l'espoir de Mai a touchés, parfois longtemps après. Là peut-être retrouverons-nous une communauté jusqu'ici invécue : le ras-le-bol était pour les gauchistes une chance stratégique à saisir, un mot d'ordre à diffuser, une étape à franchir, dont ils connaissaient tenants et aboutissants. Pour les jeunes d'Argentré — rappelez-vous le suicidé d'il y a deux ans —, pour les motards de la Bastille, ou les soûlards de chez Renault, le ras-le-bol était tout autre chose. Pas l'« espoir d'une autre vie », ou d'une autre société, mais la rage impuissante contre celle-ci, sans les compensations de l'imaginaire gauchiste. Cette fois, il n'y a même plus de *Ras-le-Bol*, avec ses jolies majuscules de mot d'ordre. Il y en a marre, tout simplement. C'est comme la « drogue » : on en a dit là-dessus... et c'était progressiste parce que collectif, débloquent transgresseur, schizo, que sais-je encore?... Aujourd'hui, on découvre que c'est peut-être aussi tout simplement le désir de s'évanouir : tout se mêle en un cocktail offert en l'honneur de Morphée-Thanatos.

Alors, là, nous sommes tous soudés, suicidaires en chaîne, égarés du sens, perdus de révolution, effeuillés nos rêves, face au grand hiver qui commence.

Actuel, n° 26, décembre 1972.

LA RÉVOLUTION CULTURELLE

Mai, c'est soixante, au même titre qu'une robe-sac ou une chanson de Frank Alamo. Et les années soixante, c'est fini, sauf pour les revivals. Il y a belle lurette que la référence aux événements de Mai est ambiguë. Alors autant se poser carrément la question : Mai est-il une naissance, celle de la « contestation » ? ou la fin de quelque chose, comme un dernier sursaut ?

Marre de la référence à Mai. Marre des déguisements imposés à ce malheureux mois. Marre des interprétations magnifiantes — pour la bonne cause, bien sûr. Le texte d'Action, même s'il annonce la fin du monopole de la violence entre les mains de la légalité, est aussi lourd d'un certain crétinisme de Mai.

Les étudiants conscience de la nation. Les oripeaux révolutionnaires agités comme dans un film de Godard. Le drapeau rouge, la grève générale, CRS-SS : toute une panoplie défraîchie où ne se laisse deviner qu'à grand-peine, par quels efforts de reconstruction — voyez les distorsions entre ce texte et le suivant — le visage de l'après-Mai. Mai est plus proche du XIX^e siècle que de nous, par bien des aspects, et ce n'est pas parce que des salauds le disent qu'on doit se le cacher. Peut-être la dernière insurrection à se dérouler suivant le vieux schéma qui va de tragédies

en comédies : provocation-répression-révolution, étudiants-détonateurs et ouvriers en grève.

Au lendemain de Mai, les léninistes orthodoxes proclament leur joie : on avait dit que c'était fini, le marxisme de papa, eh bien le voici qui resurgit avec l'étendard rouge sur les universités. Victoire à la Pyrrhus pourtant; elle affirme contre le capitalisme moderne la validité d'une tradition plus ancienne, d'un territoire plus sûr, celui du Paris des barricades, de pavés en République et de Sorbonnes en Billancourts...

Peut-être aussi la dernière révolte humaniste : les étudiants sont vêtus de désintéressement et de courage, même aux yeux des medias. Dignité du mouvement, campé sur la légitime défense, qui abandonnera les Katangais — ceux-là ne combattaient pas pour les valeurs. Les étudiants de Mai reprennent avec vaillance les credos éculés, l'Homme contre la machine et le généreux idéal contre la sordide matérialité. Race bien disparue des facultés où pullule désormais le cynisme.

Alors sans doute la discontinuité vient-elle d'après-Mai, en rupture avec la chaîne séculaire qui lie 1848 à 1871, 71 à 36 et 36 à 68. La discontinuité, c'est d'abord l'échec de Mai. Non qu'il faille le refaire en mieux, mais bien plutôt faire autre chose. Mai dans l'après-Mai traîne trop longtemps sa figure d'éclaté glorieux et s'épuise à sauvegarder désespérément un mythe qui s'effiloche, un consensus de façade sur une origine commune. Les gauchismes se croient frères; ils ne cessent de recenser, sur fond de certitude révolutionnaire confortée, des accords et des désaccords de famille. Ailleurs, en dessous, se faufile une longue et sinueuse fêlure : elle finira par séparer ceux qui restent confits en Mai et ceux qui dérivent dans l'après-Mai.

Les étudiants, ces vieux adolescents à boutons et lunettes, ont engendré une antique révolution pubertaire. Bien sûr, Mai c'est aussi les Comités d'action : tout, tout de suite — mais un tout sans contenu, une « vraie vie » remplie de ronéos et d'assemblées générales. Et aussi, disons-le, une répression sexuelle sans suspension, tout au plus égayée par la gauloiserie de rigueur. Le sexe de Mai, et c'est bien triste, a la tête des dessins de Wolinski.

Joies de Mai : à la première page des journaux, jouer les petits soldats toujours vaincus, compter sur les « défaites militaires » pour les transformer en « victoires politiques », en tentant de miser sur la compassion d'une société paternelle. C'est bien de politique qu'il s'agit, dans cette série d'oppositions symétriques en fausses fenêtres. Tout est politique, clamait-on, comme si le fait de tout faire accéder au champ sacré de la politique était une conquête.

Mai, en réalité, est sagement revendicatif et politique, d'où la facile victoire du P.C. Pour nous, même si la bourgeoisie continue d'en craindre le souvenir, ç'en est fini de Mai.

POURQUOI NOUS NOUS BATTONS

La presse et la radio vous ont dit : Quelques centaines de trublions interrompent le fonctionnement de l'Université. La presse et la radio vous ont dit : Ces gens sont des agitateurs. La presse et la radio vous ont dit que quelques centaines d' « enragés » font régner la violence au Quartier Latin, et interdisent ainsi aux étudiants sérieux de travailler en paix.

La presse, la radio vous mentent.

Peyrefitte, les ministres vous mentent.

Les raisons de la révolte.

Ce n'est pas par plaisir que les étudiants affrontent les gardes mobiles, casqués et armés jusqu'aux dents. Ce n'est pas par plaisir qu'à l'heure des examens les étudiants répondent à la violence policière.

Ce n'est jamais par plaisir que l'on se bat contre plus fort que soi.

Pendant des années, les étudiants ont protesté contre les mesures autoritaires que le gouvernement voulait leur imposer. Dans le calme, ils ont *protesté* contre la réforme Fouchet, contre les mesures Peyrefitte. Dans le calme, mais aussi dans l'indifférence générale : pendant des années, le pouvoir a ignoré

leurs protestations comme il a ignoré celles des travailleurs. Pendant des années cette protestation est restée vaine et sans écho.

Aujourd'hui les étudiants *résistent*.

Leur seul crime, c'est de refuser une Université dont le seul but est de former les patrons de demain et les instruments dociles de l'économie. Leur seul crime, c'est de refuser un système social autoritaire et hiérarchique qui refuse toute opposition radicale; c'est de refuser d'être les serviteurs de ce système.

Ce seul crime leur vaut la matraque et la prison.

Si les étudiants et les lycéens se sont mobilisés, s'ils ont affronté la répression, c'est qu'ils veulent *se défendre* contre la répression policière et le pouvoir bourgeois. Les étudiants sont en état de *légitime défense*.

Ce qu'on veut aussi vous faire croire, c'est qu'il n'y a là qu'un dévouement d'une poignée d'agitateurs isolés, qui, bien sûr, viennent de Nanterre. C'est de Nanterre que viennent tous les maux. Le pouvoir se rassure à bon compte : les « trublions » de Nanterre ne sont pas, n'ont jamais été isolés. Sinon comment expliquer que, dans toute l'Europe, les étudiants manifestent? A un malaise général, correspondent des causes générales.

Partout en Europe.

Pour arrêter la révolte étudiante, décapiter Nanterre ne saurait suffire : celle qui naît aujourd'hui à Paris ne connaît pas de frontière; à Berlin des milliers d'étudiants ont mis en échec un pouvoir d'État fort et réactionnaire. Le S.D.S. lui aussi ce n'était qu'une poignée d'agitateurs : aujourd'hui il représente le seul grand mouvement d'opposition à la fascisation de l'Allemagne occidentale. En Italie,

des milliers d'étudiants ont imposé leur droit à contester le système social. A une répression violente, ils ont répondu par des manifestations encore plus violentes que celles de vendredi dernier. En Espagne, en Angleterre, au Brésil, à Louvain, partout en Europe et dans le monde, les étudiants ont affronté dans la rue les forces de l'ordre bourgeois. Partout, y compris à Paris, la violence de la répression a montré que les gouvernements ont peur de ces mouvements, si faibles en apparence et qui ont pourtant commencé d'ébranler l'ordre existant. Les campagnes de presse ont pourtant tenté d'isoler, de discréditer les mouvements : si les révoltes étudiantes occupent la Une des journaux, ce n'est pas dû à la tendresse particulière des journalistes. Au contraire, on ne cherche qu'à proportionner la campagne de haine au danger potentiel que court l'ordre actuel.

Un même combat.

A Paris et à Nanterre, ils ne se battent pas seuls ; ils ne se battent pas pour eux seuls. En Allemagne, le 1^{er} mai, des dizaines de milliers d'étudiants et d'ouvriers se sont retrouvés *ensemble* à l'initiative du S.D.S. dans la première manifestation anticapitaliste que Berlin ait connue depuis le nazisme. La « poignée d'agitateurs » est devenue mouvement de masse. Ceux qui luttent contre l'Université capitaliste se sont retrouvés aux côtés de ceux qui luttent contre l'exploitation capitaliste.

En France, nous savons que notre combat ne fait que commencer ; nous savons que la jeunesse est sensible à la crise capitaliste, à la crise de l'impérialisme qui opprime au Vietnam, en Amérique latine, partout dans le tiers monde. A Redon, à Caen, les jeunes ouvriers se sont révoltés violemment, plus

violemment que nous. Cela, la presse, qui nous attaque aujourd'hui, l'a passé sous silence. Malgré l'État, malgré le silence et les manipulations d'une presse à son service, nos luttes convergeront avec les leurs.

Aujourd'hui, les étudiants prennent conscience de ce qu'on veut faire d'eux : les cadres du système économique existant, payés pour le faire fonctionner au mieux. Leur combat concerne tous les travailleurs, car il est le leur : ils refusent de devenir des professeurs au service d'un enseignement qui sélectionne les fils de la bourgeoisie et qui élimine les autres; des sociologues fabricants de slogans pour les campagnes électorales du gouvernement; des psychologues chargés de faire fonctionner les équipes de travailleurs selon les meilleurs intérêts du patron; des cadres chargés d'appliquer contre les travailleurs un système auquel ils sont eux-mêmes soumis.

La jeunesse lycéenne, étudiante, ouvrière, refuse l'avenir que lui offre la société actuelle; elle refuse un chômage, sans cesse plus menaçant; elle refuse l'Université d'aujourd'hui qui ne lui donne qu'une formation ultra-spécialisée, sans valeur, qui, sous prétexte de « sélection », réserve le savoir aux fils de la bourgeoisie; qui n'est qu'un instrument de répression contre toutes les idées non conformes aux intérêts de la classe dominante.

Quand elle se révolte avec violence, elle a conscience qu'elle rend plus évident et plus net ce refus; elle a conscience que son combat ne peut aboutir que si les travailleurs en comprennent le sens et le font leur. C'est pourquoi aujourd'hui, nous continuons; c'est pourquoi nous nous adressons à vous.

Action, n° 1, 7 mai 1968.

Mai 69 : fin des Comités d'action de Mai. Leurs restes dans les Facultés forment des « Groupes de base ». Entre-temps, on a découvert en Chine deux mots, Révolution « Culturelle » qui paraissent mieux cerner l'après-Mai. C'est aussi la fin de de Gaulle. La nouvelle élection présidentielle oppose Poher à Pompidou. Les acteurs de Mai ont déjà quitté la scène. La « Politique », la grande, se révèle pour ce qu'elle est, un découpage répressif de l'activité « révolutionnaire ».

LA RÉVOLUTION CULTURELLE NE TOMBE PAS DU CIEL

Mai 69 est la caricature télévisée de mai 68 : la joute électorale pour la lutte des classes, le choix d'un nouveau représentant du pouvoir au lieu de la lutte contre le pouvoir. La scène politique traditionnelle où jouent des acteurs médiocres ou anachroniques masque totalement la réalité de la révolte des masses.

Puisque de Gaulle = Mai, c'est-à-dire pour l'inconscient du bourgeois un trouble et horrible mélange entre un État autoritaire et la révolte contre toutes les institutions, les politiciens bourgeois essayent de faire croire à un retour à l'époque bénie où s'exprimait au parlement un véritable partage des pouvoirs : c'est en ce sens que Poher est le fruit pourri de Mai; et Pompidou, qui à le singer s'est refait une vertu, le fruit doublement pourri de juin, de l'accord de Grenelle avec le P.C.F., comme de la répression. L'histoire ne se répète jamais qu'en bouffonnerie. La bourgeoisie espère que cette solution provisoire lui permettra de maintenir sa domination jusqu'à la construction de l'Europe, seul avenir mythique qu'elle entrevoit : noyer une ou deux révolutions européennes dans l'ordre européen. Pompidou et Poher, Marcelin et Edgar Faure, la menace du coup de force et l'usage bête de la tromperie, jamais plus la bourgeoisie française ne sortira de ce cercle mortel; en perdant

avec de Gaulle ses dernières illusions, elle s'est révélée pour ce qu'elle était : coincée entre des impérialismes trop puissants pour elle, ce n'est plus à l'échelle du monde qu'une petite bourgeoisie hantée : méfie-toi des idées de Mai!

Refuser la « grande politique » lieu et forme de la domination bourgeoise, systématiser les idées nouvelles apparues en mai, édifier nos formes révolutionnaires de lutte anticapitaliste, tel est notre projet. En mai, les masses ont refusé de limiter leur activité à ce que leur adversaire définit comme la politique ou ce que les syndicats définissent comme revendications. Avant même de savoir pour quel programme ils se battaient, les travailleurs ont occupé leurs entreprises, les étudiants leurs facultés. Ils ont chassé ainsi l'autorité patronale et académique. Le « programme » que le P.C.F. et les syndicats dans les entreprises, certains groupes à l'Université, ont imposé au mouvement de mai, n'était qu'un masque sur le visage de la révolution prolétarienne. L'activité révolutionnaire des masses a commencé à s'exercer dans tous les domaines : idées, mœurs, habitudes de vie, institutions. Étudiants et travailleurs se sont heurtés de front au rempart de la bourgeoisie : les idées que des siècles de domination bourgeoise ont enracinées. L'idée de la *révolution culturelle* ne tombe pas du ciel. Aujourd'hui, la voie de la révolution culturelle c'est :

— dans l'Université, lutter, non pour l'accession de tous au savoir de la bourgeoisie, rêve impossible qui renforce la soumission à ce savoir, mais pour la destruction des idées bourgeoises;

— dans les entreprises, lutter non seulement pour une nouvelle organisation du travail, mais aussi contre la conception bourgeoise du travail comme activité séparée (de la « politique », de la « vie privée », des « loisirs »). La restauration des idées et du système

bourgeois dans les pays dits socialistes nous a appris qu'en ne s'attaquant qu'à l'appareil d'État bourgeois, en négligeant ce qui le soutient et le sous-tend dans les institutions et les idées, on interrompt le processus révolutionnaire et on fait le lit de la contre-révolution.

La révolutionnarisation culturelle rompt avec les stratégies qui reproduisent l'image des révolutions passées. Dans un monde marqué par l'effondrement de l'impérialisme, la crise de l'idéologie bourgeoise au sein des métropoles impérialistes, l'apparition du révisionnisme comme complément de la domination bourgeoise, la seule voie révolutionnaire aujourd'hui est la voie de la révolution culturelle, forme enfin trouvée du pouvoir prolétarien tel qu'il a été inauguré en Chine.

La révolution culturelle est une lutte pour le pouvoir. Elle vise à établir en tout le pouvoir prolétarien : la question du pouvoir central, du pouvoir local, du style de direction, des coutumes, des mœurs, des idées. La révolution culturelle, seule révolution sociale aujourd'hui possible dans les conditions où la bourgeoisie exerce son pouvoir, ne s'accomplit qu'avec la destruction de l'État bourgeois. Il n'y a plus d'étape sur la voie qui mène en France à la dictature du prolétariat, il faut s'attaquer à toutes les tâches en même temps ou renoncer à en accomplir aucune.

Révolution culturelle, n° 1-2, juin 1969.

Mai 70 : la révolution, c'est toute la vie, ou ça n'est rien. La distinction entre vie privée et vie publique est à l'origine de tous nos maux. Cependant que les maoïstes s'installent en usine, quelques ex-étudiants de Censier et quelques ouvriers de Renault, plus ou moins chômeurs tentent de vivre ensemble. D'où trois mises à jour essentielles.

D'abord, le domestique, au sens fouriériste, se révèle comme la clé du politique et du public. Ou plutôt, l'interpellation du privé par le publico-politique, et réciproquement, s'avère aussi efficace qu'au 22 mars (pour lequel, déjà, tout avait commencé sur une histoire de coucheries à la cité-u de Nanterre).

Autre coupure à découvrir derrière la terminologie pompeuse : « fusion des masses révolutionnaires ». Vocabulaire qui tend à rétablir une totalité stratégique, une manière de léninisme démocratique baptisé maoïsme. Mais qui implique aussi la critique de la Politique comme fusion d'avant-garde, de représentants. La mise en œuvre de contacts directs. L'établissement de certains circuits, de certains flux non codés dans la stratégie révolutionnaire.

Ce qui peut d'ailleurs se révéler dangereux : la commune étudiants-ouvriers éclate dramatiquement. Mais au moins a-t-on refusé les formes stéréotypées de la société politique : « d'où parles-tu ? » demandons-nous aux mâles intellectuels, porte-parole du prolétariat. En passant outre aux assignations commodes, immobilisations d'une réalité fluante, qui rendent indispensable, pour qu'un pseudo-ouvrier parle à un pseudo-étudiant, l'hygiaphone stérilisateur de la prise de conscience politique.

Troisième mise à jour : le plus important sans doute, c'est de civilisation qu'il est désormais question. De la lutte de civilisation, au sens où les jeunes Américains parlent de Youth Culture, à la critique fouriériste, un courant passe. Sauvagerie : critique radicale (déracinante) de la civilisation, écart absolu, à condition d'en éviter les réinterprétations politiques. Un certain après-Mai commence sans doute ici.

CHANGER LA VIE

Le sens de la révolution culturelle européenne est de ne laisser hors de la critique des masses aucune des institutions et des mœurs bourgeoises. Qui n'avance pas dans ce domaine recule nécessairement, et fraie la voie au révisionnisme dans la sauvegarde des spécialités incontestées où s'exerce la domination de la bourgeoisie. Un exemple : la critique de la famille, que la pratique des crèches sauvages aurait permis d'implanter, n'a même pas été abordée. La fonction parentale, pilier de l'oppression, n'a pas été remise en cause pour des raisons tactiques (il faut avoir les parents avec soi pour maintenir la crèche sauvage contre l'administration).

Ce qui menace les tentatives de pratiques révolutionnaires sur tel ou tel aspect de la vie bourgeoise, c'est leur dispersion : les groupes révolutionnaires et les militants qui constituent la gauche révolutionnaire ont été jusqu'à présent incapables de synthétiser ces révoltes dispersées, quand ils ne les ont pas réprimées. Quand on ne parle pas de la famille, de la médecine, de la psychiatrie, on se contente de laisser subsister les idées et les mœurs bourgeoises, on se condamne à transformer les révolutionnaires en leur contraire, en protecteurs par négligence

ou par paresse des habitudes qu'a ancrées le règne de la bourgeoisie.

Dans le domaine de la vie quotidienne trop de camarades hésitent à aborder les problèmes avec l'esprit de révolte qui convient. Trop souvent, parce que ce sont de bons camarades, nous hésitons à critiquer tel ou tel mode qui reproduit à l'évidence ceux de la classe dominante. Nous faisons ainsi preuve de libéralisme et d'un certain mépris des masses que véhicule une fausse conception pédagogique héritée de la bourgeoisie, et que résume cette phrase : « il sera toujours temps d'aborder ça plus tard » (plus tard = après la révolution. Mais quelle révolution? faite par qui?).

Illustration du principe « qui n'avance pas recule » : le thème de la destruction de l'Université. Détruire la crédibilité du savoir et du mode de fonctionnement universitaires, quelques groupes avancés de la gauche révolutionnaire l'ont fait; mais, on le sent bien, l'université détruite se reproduit tous les jours dans l'indifférence et le cynisme désabusé; dans les facs, ça traîne et ça pourrit. Les étudiants ne vont plus au cours ou, s'ils y vont, font des cocottes en papier ou dorment. Plus d'un assistant gauchiste est devenu, après quatre ou cinq expériences de transformation de son cours en mini-AG, un ricaneur systématiquement aigri qui ne croit plus à rien. Par lassitude, l'Université revient par la petite porte, celle des exposés d'étudiants par exemple. L'Université a la diarrhée, mais elle fait sous elle et baigne dans sa merde. Elle n'est vraiment détruite que pour quelques dizaines d'individus qui l'ont définitivement quittée.

Ce qui a cloché, c'est que les militants ont cru qu'il suffisait de dire : détruisons l'Université, sans

expliquer aux masses étudiantes que ça n'était pas une étape, mais une part du projet stratégique révolutionnaire. Ils ont laissé croire, en quelque sorte, qu'il fallait commencer par détruire l'obstacle qui séparait les étudiants de la réalité de la lutte des classes, l'institution qu'est l'Université; puis qu'on pourrait rejoindre les luttes ouvrières et paysannes qui, pendant le même temps auraient, chacune de leur côté, détruit leurs propres institutions oppressives. C'est ainsi que l'enthousiasme révolutionnaire de Mai s'est partiellement mué à l'Université en son contraire, le dégoût généralisé. Nous devons avoir la capacité de montrer aux étudiants qui se révolutionnarisent que la destruction de l'Université est aussi l'affaire des ouvriers, et la destruction de l'usine aussi l'affaire des étudiants; montrer que la fusion des révoltes précède en partie la destruction des institutions qui les séparent; montrer enfin que la révolution commence tous les jours par la capacité de faire autre chose que traîner sur les pelouses de Censier et Nanterre, sans que cette autre chose se limite à militer quelques heures par semaine.

Ce qui nous menace dans nos tâches de révolutionnarisation et de synthèse de révoltes éparses n'est pas seulement l'indifférentisme et le libéralisme, reproducteurs du système d'oppression bourgeois. C'est aussi l'image faussée qui est donnée de la *révolution culturelle* quand on la réduit à une *progression morale individuelle* du militant. Il y a des gens qui peuvent parler de révolution culturelle et mettre sous cette expression un contenu parfaitement répressif, pour ne pas dire contre-révolutionnaire. Pour nous, la révolution culturelle ne signifie pas la lutte idéologique pour réprimer les mauvais instincts du petit-bourgeois étudiant radicalisé qu'on transformerait en copie conforme du militant communiste idéal. Cette image du militant communiste idéal

auquel il suffirait de s'identifier charrie avec elle toutes les qualités prêtées par le révisionnisme à la classe ouvrière : discipline, esprit de sacrifice, etc.

En Italie, le groupe qui a poussé le plus loin cette ligne est celui de l'*Unione comunista italiana*, exemple que les militants devraient méditer dans tous les pays européens. Le militant devient la chose de l'organisation, le principal problème devient sa transformation individuelle, le mot d'ordre central est « Servir le peuple » et, pour le servir, s'identifier à l'image qu'on a de lui : fidélité conjugale, régularité au travail, etc. Ce que Mao a attaqué dans la ligne du « perfectionnement individuel du communiste » défendue par Liou Chao-chi, c'est le remplacement de l'exaltation de la révolte par la soumission à un pseudo-modèle de vie prolétarien. On isole d'abord les militants des masses, on les forme ensuite à l'obéissance et à l'autorépression.

L'expérience des camarades de Censier à Renault-Billancourt est extrêmement révélatrice : le violent débat qu'ils ont eu avec d'autres camarades tournait autour du reproche qui leur était fait de s'organiser en bande dans une amorce de vie communautaire avec des camarades ouvriers. Deux postulats fondent l'analyse marxiste-léniniste ossifiée :

1. La vie en bande isole les militants des masses, transforme le groupe politique en groupe affectif.

2. L'étudiant révolutionnaire qui refuse de travailler dans l'usine comme les ouvriers, de s'« établir » (terme révélateur de la sécurisation qu'il procure) n'est qu'un petit-bourgeois progressiste.

Pour nous, ces raisonnements, que beaucoup de révolutionnaires admettent encore sont le dernier refuge des Khrouchtchev-chinois français. Ils sont

marqués par le politisme, c'est-à-dire par le fait de considérer qu'il y a coupure absolue entre la politique (réunions, ronéotages, collages d'affiches, etc.) et la vie quotidienne. Comme l'homme ne vit pas que de réunions, le reste du temps chacun rentre chez soi et retrouve femme, légitime ou non, cinéma et relations sociales. Le militant est, dès lors, coupé des masses pendant l'essentiel de sa vie. Les deux voies qui s'offrent à nous aujourd'hui sont claires : changer l'individu en lui inoculant le vaccin prolétarien qui l'immunisera par une fantastique autorépression contre ses propres désirs, ou bien changer la situation et les rapports à l'intérieur du groupe et entre le groupe et les masses.

L'*Unione* italienne, dans le cadre de la lutte « contre l'égoïsme », est allée jusqu'à demander aux jeunes ouvriers de travailler plus pour permettre aux vieux de respecter les cadences ; certains camarades français sont allés jusqu'à exalter la valeur formatrice de la discipline à l'usine et du travail à la chaîne. Pour nous, la formule « partager la vie des masses » est à abandonner au profit du mot d'ordre : « Partager la révolte des masses. » Nous voulons briser, étudiants et ouvriers révolutionnaires, avec l'image de la classe ouvrière disciplinée, fruit des amours du révisionnisme et de la domination du Capital.

L'apport positif de celui qui, étudiant à l'origine, en vient à se nier comme étudiant au cours du processus révolutionnaire, ne peut être de devenir un opprimé de plus à l'usine. L'étudiant n'a pas à refaire tout le cycle de l'oppression prolétarienne pour devenir un révolutionnaire. Son rôle est d'apporter, dans la fusion avec les militants ouvriers, son expérience de révolte, de la faire progresser au contact du lieu où se trouvent concentrées toutes les formes de révoltes, parce qu'y sont concentrées au plus haut point les formes de divisions que la bourgeoisie

entretient pour maintenir l'oppression. La question de l'établissement est alors résolue dans ce cadre de luttes et non en fonction d'une mauvaise conscience petite-bourgeoise.

C'est à l'usine qu'on se révolte contre tout. C'est pourquoi la révolte étudiante a à apporter quelque chose dans sa fusion avec la révolte ouvrière; nous refusons de mettre une croix sur le contenu révolutionnaire de la lutte étudiante et de n'y voir qu'un réservoir de futurs « établis ». Nous refusons aussi d'isoler la révolte étudiante dans un mouvement séparé rejoignant à l'infini la révolte ouvrière par l'unification au sommet d'une stratégie partielle avec une stratégie globale portée par quelques dirigeants liés au travail prolétarien. Exemples de la fusion des révoltes étudiantes dans le creuset de l'usine : sur la question de la médecine, ce qui a été réalisé par les étudiants en *médecine* italiens avec les travailleurs de la Fiat contre la nocivité du travail et contre la médecine de classe. Ce qui peut être fait à partir de la critique de la justice bourgeoise dans le sens de l'établissement du principe : « Les travailleurs doivent se faire justice eux-mêmes »; l'expérience de Meulan, où les camarades ont réglé son compte au trafic d'embauche des travailleurs immigrés par l'attaque de la mairie, aurait dû être soutenue par une propagande de masse, mais indique la voie. La lutte contre les sondages-intox entreprise par des étudiants en sociologie à Censier avec des enquêteurs trouve son développement dans l'organisation d'une riposte au sondage sur les loisirs que la direction de Renault veut effectuer à Billancourt. A l'usine, la division est le mot d'ordre principal de la bourgeoisie : division entre immigrés et travailleurs français, entre catégories, entre étudiants et ouvriers, entre le travail, les transports et les loisirs, divisions entretenues par le révisionnisme.

Chacune de ces divisions tend à isoler les révoltes, à réduire la lutte au niveau économique, à justifier, par exemple, le système d'abrutissement qu'est le métro (wagons à bestiaux + publicité = passivité) en faisant la part du feu par le partage du pouvoir avec le révisionnisme à l'intérieur de l'usine. Notre lutte est dirigée contre la division sociale du travail et non contre une institution qui en serait à elle seule la clef.

Le refus du cadre social que la bourgeoisie impose, soit aux étudiants, soit aux ouvriers, soit aux autres couches opprimées, ne se fait pas par l'assimilation de toutes les couches opprimées à la classe ouvrière, ni par la coexistence de couches séparées refusant isolément leur avenir social, mais par la fusion militante. Ce que le révisionnisme reproche aux révolutionnaires, c'est moins d'être pour la plupart d'origine étudiante que d'être de faux étudiants; tout comme il existe maintenant un grand nombre de faux ouvriers, c'est-à-dire de vrais révolutionnaires. La révolutionnarisation est la remise en cause de tous les statuts sociaux des différentes couches opprimées, non par leur assimilation à l'idéologie que le révisionnisme désigne sous le nom de « conscience de la classe ouvrière », mais par la fusion des révoltes pour la révolution. Dès lors, la tâche essentielle des révolutionnaires est de déterminer le clivage entre camp de la révolution et camp bourgeois; ils ne le font pas en sociologues : ils savent que le marxisme détermine différentes classes par leur position dans la lutte et non par l'analyse pseudo-objective dont on a vu les effets funestes en Mai (l'incompréhension de tous les groupuscules à l'égard d'une révolte étudiante qui déjouait tous les schémas).

Le terme même de *prolétariat* doit être revu à la lumière de Mai. Les étudiants qui ont fusionné avec les ouvriers révolutionnaires font partie du proléta-

riat au sens où celui-ci est avant tout la classe de ceux qui n'ont que leurs chaînes à perdre et un monde à gagner. Le point de vue prolétarien est le point de vue de la fusion des couches sociales en lutte contre l'oppression. Les contradictions qui demeurent au sein du camp de la révolution sont des contradictions secondaires. La situation française de 1970 nous impose le même effort de créativité stratégique que Mao, face au problème paysan en Chine; c'est ce qui fonde notre refus du *léninisme ossifié*. La direction du camp de la révolution ne s'exerce pas sur le mode de la manipulation; il n'y a pas symétrie entre les deux camps; la crise de l'humanité ne se réduit pas, comme le croient les trotskystes, à la crise de la direction révolutionnaire.

La direction du prolétariat dans la lutte révolutionnaire n'est pas la direction de la classe ouvrière, telle que l'ont décrite les révisionnistes et néo-révissionnistes, sur un ensemble de couches petites-bourgeoises et paysannes. A l'époque de la révolution culturelle, déterminer qui est l'ennemi ne peut plus se faire dans les schémas hérités des révolutions précédentes : le clivage entre révolutionnaires et camp de la bourgeoisie passe à l'intérieur de certaines couches considérées jusqu'ici comme homogènes. Le camp de la bourgeoisie se démasque dans la lutte et comprend, par exemple, également, les révisionnistes (en dépit de leur label ouvrier si respecté par les trotskystes) ou, dans une fac, la fraction du corps professoral qui refuse de mettre en question le rôle de l'enseignant-flic.

De nombreux étudiants n'ont plus à perdre que leurs chaînes, puisqu'ils considèrent désormais leur avenir social (cadres associés aux patrons, enseignants-flics, flichiâtres ou flicologues...) comme une prison. De nombreux ouvriers ont rompu définitivement leurs liens à leur travail; plus ça va, plus la

jeunesse ouvrière refuse de chercher à s'en sortir par la montée dans la hiérarchie. L'idéologie impérialiste de l'ascension sociale est brisée pour eux : ils n'acceptent pas de pratiquer le fayotage, ils ne s'imaginent pas devenant contremaîtres. La fuite des contraintes ne s'effectue plus par la montée dans l'institution, mais par la remise en cause de l'institution elle-même. Nous ne voulons être ni opprimés ni valets des oppresseurs. La critique révolutionnaire du travail a pénétré les masses : l'instabilité et l'absentéisme sont de règle dans la jeunesse ouvrière. L'uniformisation progressive des métiers (toutes les chaînes se ressemblent et tous les bureaux aussi) rend la mobilité du travail, dernière arme du Capital (cf. développement du travail intérimaire) parfaitement illusoire. Le sabotage, la critique du travail, montrent que la conscience révolutionnaire à l'époque de l'effondrement de l'impérialisme est la *sauvagerie*. Nous ne croyons pas que ce ne soit qu'une étape : la classe ouvrière ferait table rase de ses démons révisionnistes pour se retrouver identique à elle-même ; c'est la définition même d'une classe ouvrière marquée avant tout par sa place dans le processus de production capitaliste qui est en question.

Même la révolte des petits commerçants pose le problème de leur révolutionnarisation : la remise en question d'un système fondé sur la valeur d'échange est apparue en mai à Nantes ou, dans certains cas, au C.I.D., quand l'entraide entre petits commerçants a sapé le fondement individualiste de leurs statuts sociaux. Certes, la révolutionnarisation des différentes couches en lutte n'avance pas également, et l'on ne saurait mettre sur le même plan la révolte des routiers, celle des petits commerçants, celle des étudiants et celle des ouvriers d'usine. La révolutionnarisation étudiante est celle qui a le plus avancé dans la fusion avec la révolutionnarisation ouvrière.

Le point de vue de la fusion des révoltes nous oblige à respecter les rythmes de développement différents sous peine de les ramener à une juxtaposition de révoltes antipolicières.

La systématisation de la critique de la division sociale du travail, de la critique de l'idéologie du travail lui-même est la tâche de l'heure des révolutionnaires. Ils ont à poser la question : « Que sera le travail socialiste ? » Ils ont à montrer concrètement dans le travail militant comment ils rompent avec l'aliénation qui rend le producteur étranger à son produit, avec l'idéologie du rendement quantitatif, etc.

Le premier devoir des révolutionnaires est de se révolutionnariser eux-mêmes dans leur union avec la révolte des masses. La critique de la famille est un devoir sur lequel il ne peut y avoir d'ambiguïté. Dans la révolution culturelle chinoise, la destruction du rapport d'oppression qui soumettait la femme au mari a tenu une place importante ; dans les sociétés d'Europe occidentale, c'est l'existence même de la cellule familiale qui doit être attaquée. La famille donne l'apprentissage de la hiérarchie par la soumission des enfants aux parents, de la femme au mari. Elle fonctionne pour résorber les conflits sociaux dont la puissance explosive met en péril la société capitaliste. Ainsi, la femme engueulera-t-elle son mari en lui reprochant de ne pas gagner assez au lieu de s'en prendre au patron. La libération de ces forces de révolte pour lesquels la famille joue le rôle d'amortisseur (voir l'imagerie positive de la scène de ménage dans le théâtre ou le cinéma « populaire ») est une de nos tâches. Le militant qui accepte de reprendre le modèle familial dans sa vie personnelle, accepte par là même de le présenter aux masses comme le seul modèle de vie possible et imaginable.

L'idéologie autopunitive du sacrifice individuel n'est pas celle des révolutionnaires. Les révolution-

naires veulent marcher de victoire en victoire, ils ne pensent pas que c'est sur le sacrifice des individus ou sur leur autorépression que repose la révolution, mais sur la transformation collective des situations. La triste contrefaçon de maoïsme que nous ont offert la plupart des groupes pro-chinois en France a fait disparaître systématiquement toute l'énergie vitale du personnage de Mao lui-même. Le sourire de Mao s'est figé en optimisme de commande dans les publications des M. L. orthodoxes. Sa verve s'est pétrifiée en stérile recueil de formules sans contact avec la réalité. Et c'est pourtant Mao qui a déclaré devant les conférences de cadres du Parti : « Le maréchal Shu-Teh et moi-même, ne sommes pas devenus gras en un jour »; et il ajoute : « L'ignorance est une vertu révolutionnaire : regardez-moi. »

L'étape actuelle, celle de la révolutionnarisation des masses, est l'étape de préparation à la révolution, celle où s'accumulent les forces qui réaliseront une révolution pour *changer la vie*. La génération de Mai, en dépit du retard des groupes révolutionnaires sur la réalité de la révolte, n'est pas encore désabusée; lui proposer la centralisation de ces révoltes dispersées sur tous les fronts, c'est lui indiquer des ébauches d'organisation concrète de la vie. S'appuyer sur elle pour entraîner 90 pour 100 de la population dans la révolution culturelle européenne, telle est la tâche de la gauche révolutionnaire.

Faire la révolution, n° 2, avril 1970.

Fourier, culture de la nouvelle culture; sa statue fut rétablie en Mai place Clichy par les barricadiers de la rue Gay-Lussac. La police la détruisit.

Pourquoi encore un « retour-à », même légitime, à côté du retour à Freud lacanien et du retour à Marx althussérien? Les retours, on sait ce que ça vaut. Du ligotage. Retrouver du sûr dans ce qui fout le camp. Rassurer, se rassurer, se draper dans l'orthodoxie. Et, finement, Revel de triompher : « L'imagination, serait-ce la répétition? La révolution, serait-ce la redite? Plus on prête l'oreille, plus on en a le sentiment. Il s'agit toujours de revenir à quelque chose : à Bakounine, à Marx, à Mao...¹ »

Chacun son ancêtre, chacun son XIX^e siècle — puisque c'est toujours là qu'on en revient. Sauf que : Fourier ne se présente pas comme une tradition, mais comme une interruption dans le discours des grands de la classe. On ne revient pas à Fourier, parce qu'on n'y a jamais été; il est de travers dans les continuités politiques (Marx, Lénine, Trotsky, Mao, initiateurs des pseudo-bolchévismes français) et théoriques (le fonds fouriériste est confus et non scientifique comparé au fonds freudien ou marxiste).

1. *Ni Marx, ni Jésus*, p. 35.

Le texte ci-contre se débat pour replacer Fourier dans notre Panthéon. En vain : Fourier ne vient pas remplir une place vide dans le système de Marx, et la réciproque ne tient pas plus. Rétif à la clôture infrastructure-superstructure, à la temporalité dialectique qui le placerait quelque part avant Marx, il n'est le manque de rien et personne n'est ce qui lui manquait.

Non dialectique, Fourier résiste quand on tente de le penser dialectiquement. Intempestif, il n'est pas plus assignable au XIX^e siècle que Sade au XVIII^e. Leurs rapports, à ces deux-là, sont non dialectiques, et s'il y a une tradition culturelle ici, elle ne prête guère à l'épistémologie, mais purement intuitive, détemporalisée, simultanée comme deux récepteurs de télévision projetant côte à côte leurs séquences. Donc ni avant ni après, mais une constellation.

Répétition et nouveauté, vieux problème maoïste : comment faire du nouveau avec de l'ancien? Mai était déjà pris là-dedans et visait à reprendre dialectiquement 48, 71 et 17. Chantres du nouveau, modernistes, technocrates, et tenants de la toujours vraie lutte de classe s'observent haineusement chacun à un bout du champ clos où ils veulent obliger les pulsions à se justifier par rapport à la tradition.

L'imagination, en fait, peut bien être la répétition : la répétition d'une jouissance indéfiniment recommençable supprime les étapes, les cours temporels à remonter ou à descendre. Fourier, c'est bien connu, ignore le temps de la stratégie. Alors que le « retour-à » culpabilisateur affirme précisément qu'on ne peut jamais vivre deux fois ou plus la même joie, mais seulement réinterpréter en revenant à la source, toujours et encore. Fourier est à faire et à refaire indéfiniment.

FOURIER

On ne peut plus considérer aujourd'hui Fourier comme un « précurseur » dans le champ ouvert par Marx. C'est plutôt le contraire qui est vrai. Il s'agit de comprendre que Marx prend place dans le champ total ouvert par Fourier, dont il a exploré admirablement, mais unilatéralement, un seul des aspects.

En ce sens, Marx se caractérise par l'oubli, l'occultation d'une totalité indissociable que Fourier a mise en évidence et qui comprend dans la production, à la fois l'économique et autre chose. Autre chose, c'est-à-dire, ce que l'on isole généralement du productif : la vie, le désir... Et c'est pour cela qu'il n'y a pas, chez Fourier, prévalence du productif économique — bien qu'il y soit — ni stratification verticale comme chez Marx entre infra- et superstructure. En bref, il convient de penser, avec Fourier, la production comme désir et le désir comme production.

En ce cas, quel est l'essentiel à penser dans la production selon Fourier? Non pas la marchandise, ni le simple inventaire des biens ou richesses, mais l'ensemble du mouvement passionnel. Un *mouvement* ou flux productif commande l'histoire dès l'origine; il est bloqué, dévié, divisé, dans la civilisation. Et c'est en ce sens que celle-ci est aussi bien contradic-

toire avec le développement économique qu'avec l'essor des passions.

Il faut entendre le terme de « flux » dans le sens que lui donnent Deleuze et Guattari, qui paraît le mieux adapté à ce que Fourier veut dire. Ce ou ces flux, il s'agit, relativement aux classifications des institutions civilisées, de les laisser s'exprimer librement en les remettant sur la voie « de l'essor direct », alors qu'ils n'ont connu que le « contre-essor ».

A partir des flux productifs, l'ensemble de l'œuvre de Fourier trouve son unité avec, y compris, l'étrange, délirante, théorie cosmogonique qui n'est que la restitution intégrale des connexions méconnues reliant l'homme à l'univers. La production désirante de l'homme doit être restituée dans le contexte non anthropologique du flux cosmique désirant...

Ainsi, la notion de production de Fourier n'est pas comparable à celle de Marx. Elle est beaucoup plus proche de l'idée qui, elle aussi, par des voies diverses et souvent confuses, commence aujourd'hui à s'imposer, de l'accord nécessaire de l'homme avec la terre. Chez Marx, l'homme est dominateur de la Nature; cette conception reste dans la lignée cartésienne. Pour Fourier, non : l'homme « produit », certes, il transforme les choses et les lieux, mais toujours en alliance avec la terre, sans la détruire ni la traiter comme objet de possession. C'est que la liaison entre l'homme et la Nature n'est plus la même, n'est pas cartésienne : entre l'un et l'autre et de l'un à l'autre, passe le flux productif désirant. La pensée de Marx reste encore dominée par une métaphysique du sujet. Chez Fourier, non : il n'y a rien qu'ouverture, et le sujet contradictoire, dominateur, au point de jonction de toutes les contradictions insolubles entre production-travail et désir-jouissance, caractéristiques de la civilisation, s'efface et disparaît.

Quand nous disons qu'il convient de replacer Marx dans le champ ouvert par Fourier et non l'inverse, cela signifie qu'il faut abandonner une fois pour toutes l'idée d'estimer les conceptions de Fourier sur la production à l'échelle d'une pensée purement économique coupure qui rend incompréhensible et sans objet l'accroissement des forces productives. Cela, certes, est le propre de l'économie bourgeoise; mais cette idée subsiste dans le marxisme¹, elle n'est pas fondamentalement critiquée par lui. Tout ce qui concerne le rapport du désir et de la production — et dans une économie révolutionnaire, il faudra bien le reconnaître explicitement, si l'on ne veut pas que la production tourne à vide et s'engage de nouveau dans les impasses du capitalisme — c'est Fourier seul qui nous l'apprend.

Ainsi :

1. La civilisation peut être comprise, à partir de Fourier, comme une coupure dans le mouvement (ou flux) passionnel. Coupure de flux, dérivation et perte d'énergie. A tort et à travers, en arguant d'une « rationalité » qui n'est qu'égaré de la raison — fermeture de la « raison » aux flux qu'elle ne peut capter, et détournement de la raison de l'unité énergétique universelle — la civilisation coupe, morcelle, dissocie.

Il convient donc, contre elle :

a) de reconsidérer ce qui a été dissocié dans la totalité ou l'unité du fonctionnement. C'est là un principe méthodologique fondamental chez Fourier : les acquis nouveaux de l'« Ordre sociétaire » ne doivent pas être compris selon les coupures imposées

1. La suite du texte distingue d'ailleurs entre le « marxisme » et la pensée vivante de Marx, encore très fouriériste.

par la civilisation; dans l'ordre de la production et de la consommation, ce qu'elle appelle « bien », « profit », ne tient pas compte du nombre considérable des pertes. Pour comprendre la notion de « triple profit » qu'introduit immédiatement l'ordre sociétaire, il faut opérer un renversement qui fait entrer ce négatif en ligne de compte. De là la notion de « bénéfice négatif » consistant à « produire sans rien faire », du fait même de l'association : épargne en combustible, en main-d'œuvre, se répercutant en « bénéfice positif » : restauration des forêts, des sources, des climatures, etc. Le « produit » n'est donc jamais à entendre comme produit simple ou relation simple de la force de travail à un objet. Il implique une libération et de nouveaux branchements d'énergie;

b) de redistribuer ce qui a été coupé, donc isolé de sa destination. Cette redistribution est l'objet même des *séries passionnelles* que l'on peut envisager à la fois comme une « logique des flux » ou une mathématique de la continuité (sous l'angle des transitions et de l'infinésimal), et comme mode de branchement du produit sur l'énergie productive. En mettant en relief dans la civilisation le rôle autonome et auto-reproducteur de l'argent, qui opère la scission absolue entre le travail et son produit, Fourier a exprimé, exactement comme le fera Marx sur ce point, l'essence du capitalisme. Autre similitude : la concurrence comme nature essentielle du Capital, comme entrave à la production et à la consommation (considérée par lui également comme *consommation productive*).

Quant à la contradiction existant entre la tendance « socialisante » de Fourier, et le principe de la conservation des « classes » en Harmonie sociétaire, elle peut se résoudre de la manière suivante : la redistribution passionnelle-sérielle se rabat sur le système

des classes qui est un héritage de la civilisation. Si elle le maintient, elle ne le reproduit pas et, au contraire, tend à le rendre socialement inefficace par une série de « contrepoids ». Elle bloque par son mécanisme propre (passionnel) le fonctionnement de la machine sociale civilisée, où seul l'argent, concentré dans les mêmes mains et tendant à se reproduire (dans son existence étrangère au produit) assure la puissance sociale inconditionnelle des capitalistes comme classe. Le capital (argent) entrant en économie sociétaire cesse d'obéir à la loi de la valeur (en terminologie marxiste) car il relève alors d'une autre forme de circulation (en fait la seule forme authentique, passionnelle, de circulation des flux).

2. Sur ce point encore, la catégorie économique de « circulation » ne peut rester intacte lorsqu'on passe de la civilisation à l'ordre sociétaire; et Fourier a parfaitement décrit, avec la circulation monétaire, ce qui servira de base à la critique, par Marx, de l'économie politique. Les flux passionnels étant bloqués, il n'y a, en civilisation, qu'une sorte de circulation, celle de l'argent. Mais ce n'est que métaphoriquement, et inauthentiquement une circulation. Marx écrira (*Fondements de la critique de l'économie politique*) que le mot circulation repose sur une fausse analogie avec celle du sang, laissant entendre que la circulation de l'argent serait naturelle et vivifiante, alors que le propre de cette prétendue circulation est d'être étrangère au corps social et au produit. Elle dissocie et concentre, dissocie l'achat de la vente : achat sans vente dans l'accaparement, vente sans achat dans la spéculation, concentration par le jeu des banqueroutes, etc. Ainsi la circulation monétaire

ne peut conduire que de l'« anarchie commerciale » à la « féodalité commerciale », elle est bien une entrave et non un adjuvant à la production. Les possibilités productives ouvertes en civilisation par les découvertes du mouvement matériel (les sciences) sont subverties et stérilisées par cette forme de circulation, soit dans leurs applications à la satisfaction des passions, soit dans leur principe (méconnaissance de l'unité de l'Univers et de certaines formes d'énergie : le « mouvement aromal »).

On voit comment la pensée de Fourier est éloignée d'une interprétation simpliste qui ferait de son problème celui de l'aménagement pour l'homme d'un monde dominé par un essor technique (inhumain). Comme le fera Marx, Fourier se tient aussi en marge de cette forme d'humanisme. Pour Marx, le Capital entrave les forces productives par le principe de la concurrence et de la loi de la valeur. Pour Fourier, c'est bien également la production qu'il s'agit de libérer, grâce à la mise en œuvre et à la circulation d'énergie, à la fois humaine et matérielle. Pour lui, il ne s'agit pas du tout d'un retour à des formes économiques pré-capitalistes ou pré-industrielles même s'il insiste sur l'agricole et le domestique. En civilisation, le domestique est le lieu où l'individu ou le ménage interviennent comme consommateurs d'une production dont le mécanisme se passe ailleurs, obéissant à la loi de l'échange et du profit; l'agricole, divisé entre les familles, est soumis aux exigences du marché et de la concurrence commerciale. Il est aussi le lieu de la plus grande contradiction dans le gaspillage et le morcellement. Sans doute, on peut estimer que, parce que Fourier n'a pas dégagé le loi de la valeur en société industrielle, son interprétation du fonctionnement économique est amputée dans son principe d'un élément essentiel. Avec l'indigence et le chômage, il ne fait que

décrire les conséquences de l'industrie manufacturière et de l'urbanisation, mais ne saisit pas les *causes*. Et le privilège accordé à l'agriculture serait le résultat de cette occultation. Mais sa conception échappe à une critique trop immédiate si on la considère sous un autre angle : celui précisément de la *libération* et de la *circulation des flux* (énergie). Car il a parfaitement décrit le processus de la fausse circulation en économie mercantile; et, s'il n'a pas exactement situé en société industrielle la source de la valorisation, il a exprimé le vice fondamental de cette société : l'indépendance du travail à l'égard de son produit. Et le problème posé par cette indépendance n'est pas seulement celui de l'appropriation collective des forces productives, ni la suppression du travail salarié. Cette appropriation, cette suppression même ne prennent sens, ne correspondent à une authentique libération, que si le travail (l'activité productive) est rétabli dans le contexte de l'*énergie passionnelle totale*, s'il cesse de jouer comme catégorie économique indépendante. Cette idée directrice n'est pas absente chez Marx, mais elle n'est pas prise comme thème, et elle disparaît sans aucun doute dans le « marxisme ».

D'autre part, rétablir le travail dans l'unité de l'énergie passionnelle, c'est également, chez Fourier, le brancher sur l'énergie latente de l'Univers, subvertie elle aussi, bloquée par le travail morcelé et dissocié de son produit en civilisation (= transformé, d'activité et satisfaction, en catégorie économique et morale). C'est pourquoi il revient au même de dire, du point de vue de la circulation productive des flux (énergie) où se place Fourier, que le principe est le travail ou qu'il est la satisfaction (ou la production et la jouissance).

3. Enfin, ce déplacement d'intérêt montre comment peut être conçu, à partir de Fourier, le rapport de l'homme avec la Nature. La Nature est le concept opérateur immédiatement totalisant permettant un « surpassement », aussi bien de l'humanisme classique que du naturalisme (fatalisme du développement des forces productives exigeant une adaptation par changement des passions humaines, ce que Fourier récuse par principe). Marx, en dénonçant la « prostitution » universelle consécutive au processus de circulation monétaire qui régit le capitalisme (en général l'économie marchande) est, sur ce point, directement fouriériste. La « valeur » attribuée par l'humanisme au centre subjectif du processus (l'homme) est son prix ou la valeur d'échange de sa force de travail. La réappropriation subjective est la substitution de l'usage à l'échange, de l'« être » à l'« avoir ». Mais une production et une société ne peuvent se passer d'échanges, elles sont même échange dans leur essence, échange d'énergie, communication passionnelle. Ici, Fourier remplit par avance une place laissée vide, ou aux contours indéterminés, dans le marxisme. La circulation généralisée d'énergie ou de flux opère à différents niveaux et ne laisse pas intacte la notion sacro-sainte du pôle subjectif, unité individuelle de l'« homme » : libération de fluide « aromal » redonnant cours aux créations planétaires, apparition pour l'homme de nouveaux pouvoirs, y compris sur le plan biologique, analogies naturelles, plus directement et plus simplement : distribution de l'individu dans les groupes, élargissement de l'énergie libidinale dans les *orgies*. C'est l'échange sans perte, sans réserve individuelle secrète, mais au contraire productif. Il révèle que *l'individu n'est pas l'homme intégral*. Ce qui ne signifie pas qu'il doit s'absorber dans le groupe (l'écueil du collectivisme) mais qu'il en reçoit un surcroît

d'énergie. L'énergie, le désir, sont, dans leur essence, transindividuels.

De là prend force la motivation, incessamment répétée par Fourier, du passage à l'ordre sociétaire, qui n'est pas purement rationnelle, qui n'a rien d'humaniste ni de moral, mais qui est l'espérance du gain — dont le profit monétaire n'est, bien entendu, qu'un aspect provisoire, tendant à se fondre et à disparaître dans la production matérielle et passionnelle.

Intervention faite avec René Schérer aux journées Fourier d'Arc-et-Senans, en septembre 1972, dont un compte rendu de Jean Goret, a paru dans *Autogestion*, 20-21 avril 1972, éditions Anthropos.

POLITIQUE DU MOI D'APRÈS-MAI

Rentrée 1970 : fin des séquences noir et blanc de la discussion théorique.

Le mouvement « Vive la révolution » fait paraître une manière de suite à Action, moins étudiant, et en couleurs. Le premier numéro fait l'apologie de la paresse ouvrière, publie le texte de Huey Newton transférant aux femmes et aux homosexuels le grade révolutionnaire. La grande question est posée : nos désirs, qu'est-ce que ça devient dans votre révolution ? Faire parler son moi, suffit d'être un peu ventriloque. Tout sera d'abord un concert de moi, vite las de n'être que des moi. Cette régression-là permet au moins un curetage de la transcendance révolutionnaire, l'apparition d'une politique à la hauteur de nos désirs.

LE QUOTIDIEN DÉPRIVATISÉ PAR « TOUT »

Dans cet article, je mets un peu en désordre un tas d'idées que j'ai envie de discuter. Il y a des camarades qui trouvent que j'ai oublié dedans la « question du pouvoir d'État » (c'est grave, dites donc, ça). En bref, c'est pas une stratégie globale, c'est une approche personnelle de notre nouvelle attitude. Ce qui nous concerne tous.

Travailler, c'est souffrir.

« Depuis la venue du Christ, nous sommes délivrés, non du mal de souffrir, mais du mal de souffrir inutilement » (Père Charles, *Jésus*, cité par Vaneigem). Le socialisme, c'est être délivré, non du mal de travailler, mais du mal de travailler inutilement. Pour rendre le travail attractif, personne n'a encore trouvé le truc. Tout ce qu'on peut viser, c'est à le faire oublier en partie. Et puis, nos vies pourries par le travail : Qu'est-ce que tu es ? Où tu travailles ? A quelle heure je me lève ? Métro près du boulot.

A la gauche, et même à la gauche de la gauche, chez tous ceux qui ont toujours parlé au nom de ceux qui travaillent, « dignité des travailleurs », on trouve les solides piliers de l'idéologie du travail. Les bourgeois

disent : il faut travailler pour gagner du fric, pour vivre d'appareils ménagers et de cinéma. Séguy et bien des gauchistes répondent : Pouah! c'est dégoûtant, notre dignité c'est le travail (entendez notre dignité de représentants du travail des autres). A côté de ceux qui exploitent le travail pour en tirer le fric, on trouve ceux qui l'exploitent idéologiquement pour en tirer le pouvoir. Les voleurs de paroles.

Deux ans après Mai, près d'un siècle après Lafargue et Pouget, des gauchistes découvrent :

1. Qu'ils ne veulent pas prendre le pouvoir, pas eux, pas ce pouvoir qu'a la bourgeoisie;

2. Moins facilement : qu'ils ne veulent pas faire travailler les gens pour l'édification d'un socialisme dont ils seraient les grands maîtres. Que sabotage et paresse sont au programme de la révolution : de notre révolution en Europe occidentale capitaliste avancée, au xx^e siècle.

On ne veut plus travailler. Plus fabriquer des machines à laver pour les acheter, des radios pour se conditionner, des objets à bouffer, consommer, stocker, accumuler, enjoliver avec des accessoires, jeter quand il y en a trop, sans jamais rien comprendre.

Alors, vous savez, les ergologues, les ergonomes, les sociologues, les managers, les économistes du P.« C ».F., vous pouvez repasser! Pas la peine d'essayer à tout prix de tracer une continuité entre le monde qu'on veut faire et celui que vous manipulez : « Travail en deçà comme au-delà de la révolution. » Tu parles, Charles! La révolution, c'est une rupture, on ne nous la fera plus, il n'y aura pas pour nous une justice socialiste, une Université socialiste, des usines socialistes, une famille socialiste, qui seraient les mêmes repeintes en rouge.

Vivre la révolution.

Si les révolutionnaires ne veulent plus exploiter les gens, fût-ce pour eux, faut qu'ils le montrent. Dutchke et Cohn-Bendit disaient déjà : si les révolutionnaires ne sont pas en train de faire la révolution, y compris chez eux, qui les croira ? L'important n'est d'ailleurs pas de nous croire. L'ouvrier antigauchiste dans tel coin perdu séquestrera le patron la semaine d'après (voir le bouquin de Gavi *les Ouvriers*). On sait que les gens qui se révoltent partout ont de bonnes idées pour se battre, mais souvent de drôles d'idées d'ensemble. Mais on sait aussi que les idées d'ensemble des gauchistes ne sont souvent pas mieux : transition de la bourgeoisie au prolétariat en gardant tout le harnachement, comme aux courses de relais : socialisme de fer avec dictature d'acier d'un parti communiste véritable en béton armé. On sait que la révolte est à la base de la révolution, on veut encourager ceux qui fuient le travail, ceux qui fuient l'Université, ceux qui fuient la famille.

Ah ! la famille, ça, on en reparlera ! Mais on sait aussi que les révolutionnaires ne sont plus des révoltés ; ils ne savent plus ce que c'est que la révolte, ils ont trop bien appris à en parler. Comme disait un copain ouvrier : les gauchistes ont ceci de particulier qu'ils ne parlent jamais de leur milieu, de leur famille, mais toujours de celle des autres. Des vrais vampires. Nous les gauchistes professionnels, nous les castrés de la raison, nous les sacrifiés — mais utiles pour d'autres pour l'avenir — quel avenir ? à qui prétendre indiquer quoi ?

Vous trouvez que je pousse ; il y a une vraie générosité chez ceux qui sont encore les jeunes gauchistes chevelus. C'est peut-être vrai, mais aujourd'hui,

cette génération-là vieillit. Les quelques moments d'enthousiasme véritable — quelques manifs, quelques réunions — se perdent pour la plupart dans la sclérose des boutiques groupusculaires.

Et quand il y a un dingue qui devant moi fait une bulle à la nana des collants Dim sur les murs du métro, cette réaction si fréquente : dommage que je ne puisse pas prendre le risque de me faire piquer, moi en réserve de la révolution, sinon j'en ferais autant. Quel besoin d'en faire autant ? Je suis déjà labellé révolutionnaire. J'ai déjà gagné mes galons.

La voilà notre contradiction vivante : de l'exposer aux gens, d'en tirer les conséquences, la fait productive. Le révolutionnaire professionnel n'est pas moins opprimé qu'un autre. Mais voilà : le centre de la vie est ailleurs, dans la compensation. Il n'a plus besoin de se révolter, il sait déjà qu'il veut la révolution. Les bouts silencieux de sa vie, les temps morts de tout ce qui n'est pas diffusion, manif, ronéo, il en a fait le sacrifice, il l'a passé au compte des profits et pertes de la révolution.

C'est ça qu'on ne veut plus être. On veut parler avec nos tripes. On veut dire ce qu'on est, ce qu'on sent. On veut nourrir la révolution de notre révolte. Pour tous, on ne sait pas encore les rapports qui s'instaurent entre ceux qui ont poussé le plus loin la logique de la révolte et ceux qui l'ont entrevue. On sait que tel qui se bagarre avec les flics chaque samedi soir peut se dire par ailleurs raciste, que tel qui sabote sur la chaîne déclare qu'il ne supporterait pas qu'une femme baise avant le mariage. On sait que le refus de la « politique » est général dans la France gauchiste, mais qu'un point de vue d'ensemble nous est plus que jamais nécessaire. Dans cette étape où nous doutons de nos certitudes trop simples, de nos stratégies de plastique embouti à monter sur un plan joint dans l'emballage, nous

avons pour nous une *nouvelle attitude* : radicale (cette révolution ne laissera rien en dehors d'elle), combinant liberté des désirs et socialisation (chacune de nos expériences pour montrer ce que peut être la vie de demain est aussi ouverte sur la révolte de tous), détruisant toutes les barrières des spécialités (on sera poètes, militants, musiciens, érotiques, assoiffés de savoir ce qu'est le monde pour le transformer, destructeurs de l'ancien pour promouvoir le nouveau).

Notre nouvelle attitude pour retrouver la vie tient aussi à ce qu'on veut savoir dès aujourd'hui ce qu'on prétend construire. On veut montrer que la destruction porte en elle la construction; mais pas toute seule : qu'on s'y exerce. N'avoir pas peur de faire des expériences, de montrer que, face à la vie familiale par exemple, il existe déjà pour une masse de jeunes autre chose : et pas seulement des crèches sauvages. Quelque chose qui ne ressemble ni à l'embrigadement compensatoire par un mouvement de la jeunesse comme celui qu'avait construit le P. « C. » F., ni à l'emprise directe (limitée) de groupes gauchistes organisés. Que toute collectivité de jeunes est déjà une négation vivante d'une société où la reproduction du schéma familial s'impose comme naturelle. Là aussi une lutte continuelle se mène : le jeune prolo qui a fui sa famille termine son équipée sauvage par le mariage à vingt ans : cela arrive aussi, c'est notre problème. La famille dans laquelle les conflits internes servent d'amortisseurs aux conflits de classe (je m'engueule avec toi, faute de pouvoir agresser le patron, le flic, l'assistante sociale...), la famille qui apprend la hiérarchie (homme contre femme, parents contre enfants), *on n'en veut plus*. On sait que, dès à présent, les groupes que l'on forme (et pas de fausse honte, hein! sachons comme on vit) doivent se fixer comme but, non de ramener

les conflits à nos rapports interpersonnels, mais d'élever les contradictions pour les transformer en instruments de lutte contre l'extérieur. Des groupes qui vivent, non dans le repli, la fausse sécurité du petit monde clos de nos désirs bornés et de nos passions entravées, mais dans lesquels l'exaltation de ces désirs nous rende plus évidentes les nécessités de la lutte.

Je veux savoir que je me bats aussi pour perdre mon identité misérable et réprimée, celle de ma carte d'identité, de mon numéro de sécurité sociale, de ma place dans la file d'attente, de la mystification de mon avenir social (et, à propos, la destruction radicale de l'oppression cartomaniaque des papiers d'identité est à l'ordre du jour). Je veux savoir que ça ne s'arrêtera pas, que la révolution ne dira pas : c'est fini, et maintenant chacun chez soi; que ça ne finira pas, qu'on ne fera que sortir de la préhistoire monstrueuse où l'homme est un loup pour l'homme sous le masque de l'ordre, de la loi.

Tout, n° 1, septembre 1970.

Tout, c'est donc la popularisation — ou son essai — d'un tournant.

On y scie à la base le gauchisme au nom d'une « nouvelle attitude ». Pas une nouvelle stratégie — le marché est déjà encombré.

Ce que disait Tout, sans doute d'autres, en ordre dispersé, l'avaient-ils dit : situationnistes, surréalistes, Lafargue et marginaux divers de la pensée révolutionnaire. Mais pour une fois, avoir raison ne signifiait pas être sans force, et Tout n'était pas qu'une parole mais aussi un mouvement.

Certes, il ne s'agissait plus de sacrifier à la stratégie nos véritables vœux. On pouvait enfin dire ce qu'on avait sur le cœur, et cela sur une grande échelle ; Tout, dès son premier numéro, fait l'apologie de la paresse ouvrière ; il continue en entrecoupant le soutien aux violences sauvages du prolétariat avec la découverte de la sexualité infantine (affaire Celma).

Surtout, sa force venait d'une lutte continue : lutte militante sans doute, et aussi lutte dans le militantisme. Les rédacteurs, en effet, n'étaient pas anarchistes de tradition, ignoraient la continuité de la juste ligne pour éternels battus de l'Histoire. Tout conquérait ses positions sur le terrain du maoïsme, point de départ de l'équipe. Et cela donnait du poids à ses redécouvertes.

Étrange maoïsme qui tirait son attrait d'être traversé par plusieurs courants réputés inconciliables : « respect et écoute des masses » à la chinoise, individualisme du grand anarchisme français, communautarisme à l'américaine, et bientôt irruption des mouvements de libération sexuelle.

Tentative révolutionnaire organisée, oui, acceptant cependant de tout remettre en cause, y compris sa propre existence Tout, son titre l'indique assez, espère bien tenir les comptes, faire un jour les totaux. L'essentiel de ce qu'il a à dire, ceux qui le font le savent dès avant la parution du premier numéro. « Faites-le », dit-il. Mais faites quoi? Quand surgiront les réponses à cette question — M.L.F., F.H.A.R., Front de libération des jeunes —, Tout éclatera.

ICI ET MAINTENANT

D'abord on en a assez que quelques têtes d'affiches parlent pour tous, de vivre au rythme de la télé, qui nous fait rêver ce qu'on ne peut vivre. De tous ceux qui parlent pour les autres, que ce soient les discours politiques ou les « œuvres d'art ». En Mai, on reprend la parole. Chacun se découvre créateur : sur les affiches, sur les murs. A Sochaux, les fresques couvrent les murs de Mai. L'atelier populaire des Beaux-Arts bourdonne.

« *Do it* » (Faites-le) disent les jeunes Américains, ceux de la « Youth Culture », de la civilisation que les jeunes construisent contre les porcs de flics et la publicité impérialiste. Ils disent aussi « laissez tomber » : passez de l'autre côté de la barrière; apprenez le mépris de l'argent; n'ayez pas honte de votre corps, même nu; construisez vous-mêmes vos rêves, votre sensibilité. Ne vous en laissez pas imposer par *Nous deux* et *Elle*. Et aussi : créez, pas pour vendre, comme les « artistes », mais pour vous et pour les autres. « Branchez-vous » : communiquons avec les gens, sachons que nous sommes une communauté. Qu'on crée ensemble notre vie, non qu'on se la laisse imposer chacun dans son coin par celle de nos pères.

« Faites-le » *maintenant*. Ne gardez pas vos rêves pour demain. Ça vieillit mal. Regardons ce que sont

devenus les rêves de nos parents! Ne nous laissons plus avoir : vivons maintenant. Saisissons l'instant.

Brisons la division rêve-réalité. « Nouvelle culture! » : Ça ne se voit comme ça que quand on est extérieur. Façon de parler des journalistes et des sociologues décidés à trouver un point commun avec les Affaires culturelles, celles de Malraux et des affairistes.

C'est pas un problème de culture : les écrivains surréalistes, c'est encore de la culture, des livres, des bibliothèques, etc. Tous on est passés des livres à la vie. On ne veut pas raconter des blagues : c'est tout nouveau en France. Après Mai, ça a été refoulé, ça a un peu disparu.

Aux U.S.A., le phénomène est de masse. En France, il est ressenti par tous, mais vécu par quelques-uns.

« Faites-le » : on ne veut pas chapeauter, corseter, ce petit début, surtout en lui imposant tous les attributs du « grand frère » américain.

Nous, rédacteurs d'un journal, on n'est pas vraiment un mouvement. On cherche à l'aider, à s'identifier, à s'exprimer, et à y participer. Ce journal contiendra les expressions de cette nouvelle civilisation qui se cherche : poèmes, groupes pop, style de vie, créations de toute sorte, ouvriers, étudiants, jeunes, vieux, femmes, etc. « Faites-le » : on va commencer à le faire... Les bourgeois en entendront parler...

Tout, n° 2, octobre 1970.

COMMENT PARLER POLITIQUE?

Comment parler politique? Le plus simplement du monde, et plus dans le style ampoulé de l'avant-garde. Manions le tranchet de l'avis non fondé en droit groupusculaire : Geismar est-il un héros? Les Bengalis nous sont-ils aussi étrangers que les oiseaux des îles? A ces questions et à bien d'autres, on tente de répondre au cours des mois, jamais autrement qu'au niveau élémentaire appelé faute de mieux « individuel ».

On se déprend du chantage politique, avec nous ou contre nous; on franchit les fossés de camps trop bien fortifiés à la recherche d'autres investissements : un héros prolétarien peut être une figure réactionnaire, la généralité du jugement politique se fonde sur l'exclusion du particulier. Ce particulier des amours particulières qui croit s'appeler moi, trace d'une poussée dérapante qui analyse suivant d'autres lignes le monde figé des groupes gauchistes.

On fait ses premières armes en parlant autrement de ce dont tous les gauchistes parlent. Et on en vient par là à changer le terrain du débat, à passer des Bengalis aux pédés.

Alain Geismar, dirigeant de la Gauche prolétarienne, subit plusieurs condamnations. Un certain Mai, fait d'héroïsme passéiste et ankylosé, s'achève en prison.

GEISMAR, C'EST GEISMAR

Comment parler politique.

Résumons au nom de *France-soir*, les radios, la télé : Geismar aurait pu être, selon eux :

- un brillant universitaire, un grand chercheur;
- un brillant syndicaliste, un réformateur de l'Université (aux S.N.E. sup.);
- un terne père de famille;
- un brillant écrivain polémiste et psychanalytique;
- une brillante vedette de télévision.

Ce qu'il n'est pas — toujours selon eux :

- un orateur comme Cohn-Bendit;
- pas un politicien comme Sauvageot;
- pas un ex-futur président de la République comme Krivine.

A force de lire sa biographie dans les journaux, il

doit surtout se demander ce qu'il est. Nous aussi, d'ailleurs. Un camarade, c'est sûr.

Mais pas le « fils du peuple » (ou alors le peuple l'a accouché sans le savoir).

Pas « celui qui nous a montré le chemin de l'honneur » (l'honneur, vous savez, pour moi c'est un machin d'anciens combattants).

Geismar n'est pas Arafat (jouer sur les assonances risque de faire croire qu'on fait de la publicité sur un nom connu, celui d'Arafat, pour s'attirer la sympathie née de la résistance palestinienne).

Un révolutionnaire, c'est certain; un symbole des gauchistes, sans doute.

Mais pas la peine de se raconter des histoires : le procès de Geismar n'a pas été le procès du peuple, car Geismar n'est pas le peuple. Le peuple, il ne se connaît pas encore lui-même, alors il ne connaît pas ceux qui sont censés le symboliser.

Geismar, on le connaît, chez les gauchistes. Je sais ce qu'il a fait, ce n'est ni un surhomme, ni un tigre. Un militant bouleversé par Mai, choisissant la révolution contre l'avenir morne de la faculté des sciences.

N'ayons pas trop hâte de fabriquer des Thorez rouges avec des copains qui attrapent dix-huit mois de taule. Libérons Geismar, y compris des rôles dans lesquels on l'enferme.

Tout, n° 3, octobre 1970.

Au printemps 71, avant l'intervention indienne, les Bengalis sont les pédés du tiers monde.

VIVE LE BENGALE LIBRE

Je ne connais rien à ce qui s'est passé au Bengale oriental, sinon ce que les journaux en ont raconté. Mais j'ai besoin d'en parler, d'abord parce que personne n'a l'air de se soucier de voir ce que ça peut vouloir dire, que les révolutionnaires n'aient rien à dire sous prétexte qu'ils manquent d'information. Ensuite, parce qu'il se trouve que les Chinois — ceux de la Révolution culturelle — ont soutenu pendant des années et continuent à soutenir le Pakistan occidental du maréchal Yahia Khan.

Je trouve qu'un des grands vices de la politique gauchiste était en train de reculer, ces derniers mois, et que cette histoire du Pakistan l'a fait resurgir brutalement. C'est le vice qui consiste à juger si des gens sont ou non dans le sens de la révolution d'après un ensemble de principes définis *a priori*, en faisant comme si ces gens n'existaient pas et ne souffraient pas; de ne juger que par rapport au jugement de quelqu'un qui fait autorité : ainsi, ça me révolte de

penser que, suivant ce que dit la Chine, il y a des révolutionnaires qui justifieront un massacre que sans cela ils condamneraient. Ça me révolte parce que la première analyse politique qui m'ait réellement servi dans ma vie est celle des Chinois de la révolution culturelle.

Je dis que je n'ai pas besoin d'informations très précises pour savoir que je suis révolté par l'attitude de la Chine; que cet argument : « Mais vous ne savez pas la réalité, toutes les informations sont retransmises par des intermédiaires, etc. », je l'ai déjà entendu dire à propos de la révolution culturelle chinoise, précisément : que ça n'était peut-être pas une vraie révolution, qu'on était mal informé... ¹.

Je pense qu'il y a une forme de sentiment général, impulsif, et immédiat, qui fait partie de la politique; qu'on peut le corriger après, mais pas commencer par le nier.

Or, le sentiment immédiat de tout le monde, c'est que les Chinois soutiennent un gouvernement réactionnaire qui est en train de commettre un génocide contre un peuple en révolte : que ce sont les Chinois qui fournissent les fusils qui servent à exécuter les maoïstes du peuple du Bengale, car il y en a.

Je sais ce qu'on va m'objecter : il y a des raisons de politique internationale. Si nous ne pouvons pas arriver à les admettre, *nous*, pourquoi les admettrons-nous de la part des Chinois? La vraie révolution au Bengale se fera autant contre le gouvernement indien que contre le gouvernement du Pakistan occidental... Comment peut-on se permettre de dire : tant que la révolution là-bas n'est pas clairement conforme aux principes établis, toute révolte est condamnée, donc condamnable — ou tout au moins injustifiable?

1, Et on l'était mal, en effet (*note de mai 1973*).

J'ai lu deux articles effarants dans la presse gauchiste : dans l'*Idiot international*, où il n'y a pas *un mot* pour condamner Yahia Khan, tellement on est occupé à justifier les Chinois — et dans *J'accuse* : de son bureau, Glucksman veut bien le reconnaître, qu'il y a une révolte populaire, mais *distinguo*, mon cher, *distinguo*! Révolte populaire n'est pas guerre populaire! Bengalis, vous n'êtes pas conformes, vous pouvez allez vous faire massacrer, vous ne me concernez plus.

Eh bien! c'est là précisément que le Bengale me concerne; parce que je ressens que ceux qui condamnent cette révolte comme non conforme sont aussi ceux qui condamnent la mienne, comme être vivant et non comme un tas de principes. Ceux qui établissent une normalité de la révolution, et qui déclarent tous ceux qui ne s'y identifient pas fous, asociaux de la révolution.

Non, je ne veux pas de principes généraux d'analyse quand ils permettent de justifier n'importe quel fait particulier. L'analyse révolutionnaire est universelle en ce qu'elle part du particulier, et non quand elle le refuse comme anormal.

Nous sommes tous des Bengalis et nous vaincrons!

Tout, n° 13, mai 1971.

L'été 71 voit culminer les scandales. Mais la transgression des secrets du pouvoir bourgeois laisse indifférent. Un nouvel « apolitisme révolutionnaire » est né.

CE QUE NOUS VOULONS : VIVRE!

Sur les plages, on a de la lecture, cette année : les abominables frères Willot, le trop élégant Rives-Henrys font la une des journaux. La pourriture s'étale à longueur de colonne : combien gagneront-ils sur les halles? Combien de petits vieux faut-il expulser pour payer l'appartement d'un député? La politique n'est pas en vacances. La diplomatie non plus. Combien les Vietnamiens paieront-ils l'entrevue Nixon-Mao?

Chose étrange, on a l'impression qu'après tout, ça ne nous préoccupe pas tellement. Fin juillet, à Paris, un journal révolutionnaire se devrait de faire ses choux gras de toutes ces bonnes (ou mauvaises) grosses nouvelles politiques. De la première page à en-veux-tu-en-voilà.

Mais que dire là-dessus que tout le monde ne sache déjà? *Minute* et le *Canard enchaîné* savent mieux que nous décrire le règne du fric. Les « sauvages » n'ont

plus grand-chose à dire sur les hautes entrevues des grandes puissances.

A cette époque où le désir de vivre, le désir de jouir, se cantonne en quelques semaines ensoleillées, pourquoi se forcer à jouer les analystes en grande politique? Est-ce que nous ne préférons pas savoir ce qui se passe dans la tête de ces paysans du Midi que vous pouvez croiser sur les routes? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux essayer d'imaginer, dans cette liberté relative des vacances, quels rapports nouveaux d'amour peuvent s'établir entre les jeunes, comme à Montpellier, dans la fête du F.L.J.?

Nous n'avons plus à insister sur la pourriture de leur France parce que beaucoup l'ont comprise. Nous n'avons plus à mettre au centre de nos soucis comment les gauchistes peuvent exploiter les drames de la majorité, ou comment se dépêtrer dans l'échiquier diplomatique international. Notre place n'est plus là, parce que nous n'en sommes plus à nous identifier au monde croulant des rapports capitalistes et impérialistes.

Nous tentons ici de repartir des désirs vécus pour eux-mêmes, du désir d'autonomie pour briser le spectacle politique. Midi libre, les jeunes veulent vivre et non survivre, femmes, homosexuels pour de nouveaux rapports d'amour, ceux qui veulent tout partager en communautés, voilà nos idées encore balbutiées et provisoires : balbutiées parce que ceux qui produisent, ceux qui se révoltent sur leurs lieux de travail, ne s'y expriment que très peu; provisoires, parce que nous ne pouvons pas dire grand-chose sur la transformation de cet immense désir de vivre en force agissante.

Mais c'est tout de même une certaine idée de la France. La nôtre.

Suffit-il de publiciser le privé, de le mettre sur la scène plus ou moins obscène de la publication, pour sortir de l'impasse à double détente privé-public? Le croire, c'est faire comme cet article d'Actuel, de l'étalage de petits secrets, travailler dans la pâte sûre des culpabilisations sur le fric, le sexe, l'habitat, etc. On retombe sur la conformité. L'adéquation de la parole et des actes. Vain assaut de sincérité. Se glisse par la fenêtre la transcendance morale qu'on avait chassée par la porte. Terrain pourri que celui de la vie privée, tant qu'il est travaillé au soc du désir d'authentique, à l'enfermant et stérile essai de dire le vrai, de confesser ou d'avouer.

Qu'est-ce qui pousse à mener cette enquête? D'abord, l'incapacité à construire déjà dans ce que Deleuze appelle dans sa réponse « la puissance du faux », du côté du « faire comme je dis et non du faire comme je fais ». L'impossibilité de sortir des représentations justificatives pour faire circuler de la vie privée sur un autre mode que l'avoir raison, ou l'avoir tort; entre des gens qui se déploieraient sur une constellation amoureuse, et non postés en censeurs ou redresseurs de torts, chercheurs d'un moi exemplaire.

D'où une impression de malaise à relire cette vaine tentative. La poussée vers la transindividualité s'y

transforme, bloquée de toutes parts, se mordant la queue, en une aigre bataille de fantômes sans consistance, d'autant plus privés de chair et de pulpe qu'il s'agit, avec une désespérante obstination, de ramener au centre ce qui n'apparaît que dans la marge indistincte où s'égaré la chasse à la vérité.

On patauge ainsi dans le marécage venimeux d'un milieu fermé sur lui-même. L'enquête se débat dans la même grisaille où s'enfoncent les discussions communautaires, où la parole ne cesse de faire fuir ce qu'elle tente de traquer : soit la « vérité des rapports » ou quelque chose qui ait la même trame de regrets et d'apitoiements vengeurs. Un chasseur parti pour écumer des fleuves charrieurs de paillettes, faute de pouvoir sortir du cercle infernal où tous patinent, se cantonne et s'acharne en un poker insensé : il ne s'agit plus que de faire changer de mains des ressources limitées, au lieu d'en découvrir de nouvelles.

Écarteler les « moi » fiers d'en être sur d'autres roues que celles du reproche : rien d'exaltant à constater que tous ces moi-là se ramènent à un genre, la statistique de l'arrivisme gauchiste. Une force se laisse piéger dans l'instauration d'un purgatoire d'intentions. Une force qui bandait vers d'autres régions que celles, trop connues mille fois remâchées et raccommodées, d'un monde d'ex-militants qui ont réussi, et qui ont à la fois peur et envie de se le dire. Pour se mixer avec des étrangers pénétrés et pénétrés dans les productions matérielles intimes, il va bien falloir se déplanter du terreau accumulé par toutes ces années, s'arracher à ces envahissantes lianes qui obligent à se retourner sur soi-même sans fin, dans le moite cauchemar des déterminations sociologisantes.

Bye, bye, ex-militants devenus stylistes, écrivains, publicistes, universitaires, artistes : il y a bien d'autres mondes à découvrir.

LA BELLE VIE DES GAUCHISTES

Le privé public.

Nous avons envoyé un questionnaire précis sur leur vie quotidienne à une cinquantaine de personnes, dirigeants gauchistes et intellectuels révolutionnaires.

Ils vivent, ces gens-là? Pas possible? Quand ils ne pensent pas, quand ils ne militent pas, ne jouent pas, ne s'affichent pas, qu'est-ce qu'ils font? Sartre change-t-il ses draps lui-même? A quelle heure se lève Dany Cohn-Bendit? Questions de concierges, nous dit-on. Et puis? Qu'importe, puisqu'il est évident qu'elles se posent et que beaucoup de gens les posent?

Alors, on a rédigé un questionnaire, toutes les questions qu'on se pose, les connes et les pas connes : car il est trop facile de dire, c'est con, donc je n'y réponds pas. Vos opinions, vos idées, on les connaît, c'est pas là qu'on vous questionne. Pas principalement. Parce que vous finissez, consentants ou non, par exploiter le désir des gens en faisant comme si ça n'avait pas d'importance. Comment vivez-vous? Vous dites : « Mais voyons, pourquoi moi? Pourquoi ma vie? » Tant pis pour vous. Vous n'aviez qu'à pas être en avant, en affiche, en photos et en titres, si vous ne vouliez pas qu'on vous le demande. Et puis, maintenant que vous y êtes, il est trop facile

de dire que ça n'a pas d'importance, alors que vous savez bien toute la frustration qui se développe là-dessus chez ceux qui vous lisent, vous regardent, vous écoutent ou vous suivent.

Alors, plus subtils, certains répondent : « Mais en nous remettant ce questionnaire, est-ce que vous ne rétablirez pas ce culte de la vedette que vous prétendez abolir ? » Nous les avons pas inventées, les « vedettes » du gauchisme et de l'*underground*. Que les gens se rendent compte par eux-mêmes que ce qu'ils projettent sur vous, c'est le fantasme de leurs ratages, au mieux de leurs désirs, les manques de leur vie à eux. Ça n'a aucun intérêt de savoir si Krivine est capable de faire la cuisine, ou combien de fois Jean-Edern Hallier a débouché un évier. Très bien, laissons les gens juger, cessons de leur faire le coup du « j'en montre un peu, je cache le reste, vous savez je suis comme tout le monde... »

Sur les cinquante personnes interrogées, une quinzaine ont répondu, la plupart pour nous expliquer qu'elles ne voulaient pas répondre. Il n'y eut que trois réponses complètes : une longue et sincère confession de Gérard Gélas, du théâtre du Chêne noir, un entrechat surréaliste d'Henri Lefebvre et des propos précis d'Edgar Morin. Toutes les citations qui suivent sont tirées des réponses au questionnaire ou des explications de refus de répondre.

J'ai bien reçu le questionnaire. Aucune, aucune envie d'y répondre. Je cherche pourquoi. Je me dis d'avance (mais seuls les méchants peuvent se dire des choses pareilles) que le goût du secret est petit-bourgeois et ne peut cacher que de l'inavouable et du ridicule.
(Gilles Deleuze)

Voilà bien la naïveté dont nous étions partis : personne aujourd'hui dans le « gauchisme » ne peut prétendre maintenir le mur entre les idées et le vécu.

Les volets clos.

Certes, il aurait été intéressant de savoir s'il y avait une grande différence entre vie privée et vie publique; surtout s'il y avait du communicable, de quoi parler sans complexes, dans ce qui se déroule à l'ombre des volets clos des appartements.

Je n'ai pas le temps, lancer un journal, ce n'est pas une petite affaire (Philippe Gavi, journaliste révolutionnaire).

Alors quoi? parce qu'on se prépare à lancer le quotidien du quotidien (le journal *Libération*) on n'a pas le temps de parler de son quotidien? Et puis, il y a tous ceux qui « vont répondre tout de suite » mais dont les réponses n'arrivent jamais.

Je ne veux pas servir de statistique (un militant de vieille date).

Nous ne sommes pas des statistiques. Et si, pourtant, puisque nous avons eu l'idée de ce questionnaire. Effet de la vieille certitude qu'à la petite-bourgeoisie intellectuelle d'être irréductible? Nous sommes chacun unique dans notre genre, nous a-t-il été répondu. Pas en une seule fois, mais à travers une infinité de justifications et d'explications.

Et on ne pourrait qu'apprécier ce refus d'être ramené à une loi commune médiocre : gagner du fric, baiser avec des gens dont le sexe est immédiatement catégorisé. Mais pourquoi faut-il que nos questionnés trop souvent ajoutent :

Ma femme a jeté le questionnaire (et une seconde fois, le questionnaire ayant été renvoyé, l'épouse le jette au panier) *mais je veux bien répondre à une*

interview. J'aurais répondu à un questionnaire surréaliste, mais, à votre questionnaire! Je répondrais bien que je gagne dix millions ou que je vis avec dix centimes, je n'en sais rien. Je vois bien votre malin plaisir à me parler de fric, dit Jean-Edern Hallier, le plus célèbre des millionnaires « gauchistes ».

Il nous répond plus tard, par écrit, en deux temps et une même enveloppe.

Premier temps :

Cher Jean-François Bizot,

Vous trouverez ci-joint la réponse à l'enquête de vos collaborateurs. Ils ont insisté pour que je la fasse. Je l'ai faite. La voici, je vous l'adresse

Votre Jean-Edern Hallier.

Deuxième temps :

Monsieur le Directeur,

Je laisse la femme que j'aime jeter à la corbeille votre interrogatoire. Ma réponse vous paraîtra, je l'espère, assez claire et assez politique pour me dispenser d'en écrire plus long.

Veillez accepter, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Jean-Edern Hallier

C'est du France-Dimanche d'extrême gauche. Venez m'interviewer. Ce questionnaire ne peut refléter la personnalité de quelqu'un. C'est dégueulasse et provocateur. Superficiel et aguicheur à la con. Les choses sont plus complexes...

(Colette Magny)

En d'autres termes : vive le magnétophone, à bas le questionnaire! Nos voix, nos chaudes et irremplaçables voix, voilà notre vérité, nos vrais « moi ». Nos moi complexes et nos complexes de moi. Alors,

vous comprenez combien on gagne ou combien de fois on se branle...

Sauf que tous ces moi, ça se ramène à des petits gestes, à des petits soucis; et que ces gestes et ces soucis forment une vie.

Et loin que s'opposent l'irréductibilité du moi et la constante statistique, l'une accompagne l'autre comme sa réciproque : un tas de petits moi donne un gros ensemble et l'individu compose le groupe dans son fantasme d'être unique.

Pourquoi ne pas interroger les gens de la rue, les O.S.?

(Colette Magny)

Et, bien sûr, on ne voit pas pourquoi l'un plutôt que l'autre, les O.S. plutôt que les « vedettes ». Ni pourquoi l'un remplacerait l'autre, sinon en ce que les O.S. participent tous d'une même généralité oppressive, sont tous réductibles l'un à l'autre dans un mode de vie imposé. Et pas les « vedettes »...

Ce questionnaire est absurde, non dans ses intentions — je déteste autant que vous le mur qui protège nos vies privées — mais parce qu'il renseignera les flics. C'est tout ce que Marcellin peut désirer.

(Daniel Guérin)

Quel métier exercez-vous? Croque-mort.

Où vous vêtez-vous? A la morgue (réponses de Henri Lefebvre).

La blague et Marcellin se rejoignent : c'est trop sérieux ou ça ne l'est pas assez; ça n'est jamais le lieu ni le moment.

Et si, au fond de toutes ces réticences surgissait l'évidence : il n'y a aucun mystère, sinon dans le strip-tease aguicheur qui déplace le désir en faisant croire à l'intimité? Peu profond ruisseau calomnié, les secrets de la vie privée se révèlent pour ce qu'ils sont : s'il est si difficile de répondre, ce n'est pas que

le questionnaire soit mal fait, ni qu'il y ait tant à cacher, mais parce que rien n'est plus triste que la réalité du quotidien, dès lors qu'on la ramène à un moi qui se veut unique. Ou alors il faut reconnaître qu'on est fait de bribes et de morceaux, d'archaïsme (parents à voir, argent à gagner...) et de bouts de vouloir révolutionnaires. Ne compte pas seulement ce qu'on se veut, mais ce par quoi on est traversé, découpé, morcellé, cet émiettement quotidien fait de vaisselles pas faites, de besoins mal assouvis, de branlettes culpabilisées.

J'ai passé des années à me déshabiller sans me connaître, maintenant, si je veux me connaître, faut pas trop que je me déshabille (un ancien militant maoïste).

Il aurait fallu que ça ne soit pas vécu comme du déshabillage de moi, mais comme du repérage de flux impersonnels d'argent, de sperme, de vêtements... Il aurait fallu...

Alors, c'est sûrement autre chose. J'aime le secret parce que c'est quelque chose qu'on partage, et qui est de nature amoureuse. J'aime le secret parce que ça n'empêche pas du tout que tout le monde sache tout sur tout le monde, chacun sur chacun, mais dans des conditions telles qu'on ne puisse plus y discerner le vrai du faux, et que surgisse enfin cette puissance du faux. Je n'aime pas les questionnaires parce qu'il (...) y règne le même appel à la puissance du vrai.

(Gilles Deleuze)

Il n'y a pas de complicité amoureuse entre ceux qui se réclament de Mai. Ils ont tous encore besoin de l'idéologie du vrai comme les bourgeois ont toujours besoin de l'or pour fonder la confiance en leurs moyens d'échange, leurs monnaies. De même, ils ne peuvent échanger que de la prétention au vrai, parce qu'ils ne se font pas assez confiance pour éliminer

la fausse question de leur « vérité » au profit de ce qu'ils auraient à machiner ensemble avec de la nourriture, du vêtement, des caresses, de l'espace, ou de l'argent.

Je n'ai pas une vie exemplaire. 15 à 16 heures de boulot par jour, on ne s'en vante pas, on voudrait que ça change. Ma seule satisfaction, c'est de pouvoir utiliser tout ce temps, ce plein temps, à essayer de faire bouger le décor. Je m'explique tout le temps, je me questionne sans arrêt et j'essaie de répondre et si ça me semble intéressant, je le publie. D'accord, ce n'est pas une vie. Vivre autrement, boulot, loisirs, c'est pire. Que ce soit l'une ou l'autre, on ne peut prendre plaisir à en parler, c'est dérisoire et révoltant. On est tous prisonniers. Je suis un taulard. J'écris sur les murs. J'essaie de correspondre avec les autres taulards. Mais si c'est pour dire combien je trouve de cafards le matin ou bien combien de croûtons de pain je planque sous ma paillasse, j'ai pas le courage de répondre. Juste l'effort de ce petit sursaut. P.S. J'ai un plan d'évasion.

(Gébé)

Tout le monde, il travaille...

Coupons maintenant dans un autre sens. Machinons ces détails sans nous préoccuper ni de qui répond ni de pourquoi on n'y répond pas. Votre métier? Qui de nous a un « métier »? Mais aussi : est-ce parce que nous ne le voulons pas, est-ce parce que nous ne le savons pas, est-ce parce que nous ne voulons pas le savoir?

Quel métier exercez-vous? Le théâtre en tant que « métier », cela ne m'intéresse pas. Je n'aime pas tenir des cadavres dans mes bras; or, le métier du théâtre pue singulièrement aujourd'hui : mauvaises odeurs de renoncements, de compromis, d'universités,

où tout cela se moule. Donc, un métier, c'est le théâtre du Chêne noir : être vivant...

(Gélas).

En principe, il n'y a plus de métiers. Plus d'horaires non plus. *Je travaille quinze ou seize heures*, répond Gébé. Et Gélas affirme : *En ce moment, de quatre heures de l'après-midi à trois ou quatre heures du matin. Mais quand nous sortons du théâtre, tout continue. Alors, horaires que cela? Vingt-quatre heures dans la journée et les heures de sommeil ne sont pas les dernières à compter.*

Curieux ça! Personne n'accepte d'avoir un métier, mais ils font cependant les mêmes choses depuis longtemps. Clementi ou Kalfon ne se sentent pas « comédiens ». Deleuze ou Lefebvre ne se sentent pas profs, mais chacun continue à faire ce qu'il faisait. Les temps et les lieux n'existent plus, mais le temps est plein, le lieu est fixe. Les profs ne sont pas comédiens, les comédiens ne sont pas profs. Qu'est-ce à dire? Le gauchisme ascension sociale honteuse? C'est en partie évident. Être gauchiste, c'est aussi un moyen d'instaurer la différence, de sortir le nez de la grisaille professionnelle. Ça ne veut pas — toujours — dire du fric : Gélas gagne huit cents francs par mois, tel ancien militant journaliste travaille comme camionneur, ceux de *Libération* seront payés comme des O.S. Et quand ça veut dire du fric, c'est pas forcément du fric consommable : il y en a dont le mode de vie gagne à être connu : Sartre vit comme un ex-étudiant dans un studio style cité universitaire.

Ragots, ragots.

Réhabilitons le ragot, à défaut d'autre communication possible. Il y a bien des « vedettes » gauchistes

qui vivent comme tout le monde. Mais il y a aussi l'inverse : ceux ou celles qui, bourrés de fric, tâchent de l'exorciser en l'investissant dans les canards ou les mouvements. Et puis il y a toutes les marges commodes, toutes ces situations qui permettent la coïncidence entre le gagne-pain et faire ce qu'on a envie de faire.

Chercheur au C.N.R.S. depuis vingt-trois ans. Assez forte coïncidence entre mon gagne-pain et ce qui m'intéresse, la liberté (Edgar Morin).

Entre 4 à 5 000 francs par mois, rien à redire, au contraire : organisons-nous pour avoir de quoi vivre et faire vivre ce qui nous plaît — et c'est souvent possible pour une minorité universitaire. Mais ça peut aussi s'organiser sans exclusive : des filles du M.L.F. sont stylistes, des militants sont assistants, des pédés contestataires journalistes. Tout ce qu'on peut y changer, ce n'est pas de demander à tout le monde de démissionner ou de se reprocher des « récupérations » incessantes. Notre problème est ailleurs : comment généraliser la « récupération », faire sombrer la barque à force de la surcharger, au lieu de la vider pour maintenir la « pureté » ? Souvent, ce sont les gauchistes eux-mêmes, coincés et honteux, qui affirment le caractère élitiste de ces boulots, et, inconsciemment, défendent ainsi leur statut. Mais quoi ? N'importe qui est capable d'être styliste, le journalisme aujourd'hui, c'est n'importe quoi, le piratage des titres universitaires pourrait être organisé sur une grande échelle. Tout le monde docteur ès lettres, ce n'est pas impossible.

Logé, nourri, blanchi.

Se vêtir, se nourrir, la pseudo-indifférence cache là bien des soucis. D'abord parce que le vêtement

protecteur et la becquée nourrissante restent marqués par papa-maman.

Où vous vêtez-vous? Le plus souvent je n'en sais rien car c'est ma mère qui m'achète le peu de vêtements que je possède. Tous mes pulls, par exemple, c'est elle qui les tricote. Elle a des goûts simples, ma mère.

(Gélas).

Où s'habille Krivine? Nous n'avons, hélas, pas pu avoir la réponse. Bien sûr, les Puces, les hasards, que sais-je, habillent le plus souvent. « Pas de remarques personnelles, c'est impoli », disait Alice. On croirait volontiers que, sauf les pédés, des femmes, quelques autres, le gauchiste naît tout habillé et que le vêtement se renouvelle sur lui comme par un mystérieux processus d'auto-production. La nourriture doit lui tomber de même dans la bouche, sans l'empêcher une minute de continuer son travail de taupe révolutionnaire. Il chie, sans doute, mais en notant ce qui lui vient à l'esprit sur le papier des toilettes. Véritable corps sans organes, gros bébé maladroit que des mains attentives raccommode et nourrissent. D'où l'importance du restaurant : la nourriture arrive et repart sans qu'on ait jamais à se poser la question de savoir d'où elle vient, et ça évite les débats avec le M.L.F. Car on mange le plus souvent mal chez les « leaders » et vedettes gauchistes. La nouille et l'omelette règnent en maîtresses incontestées dans les cuisines réduites à l'essentiel, à l'idée de la nourriture plus qu'à sa réalité savoureuse. Ou alors, bouffer devient symbole d'un potlatch qu'excusent les horaires surchargés et les Hautes Tâches en attente. Non, on ne se lève pas tôt, car l'horaire de ce « temps plein » (fait d'ailleurs souvent de « temps perdu », de rendez-vous perpétuellement ratés, de tâches continuellement bâclées...) se décale inévitablement par rapport au soleil, puisque rien n'est

jamais fini à temps, mais que rien ne peut attendre. Du temps militant, beaucoup ont gardé la double impasse, la fausse précision et la vraie fuite. Temps névrotique, perpétuellement coincé entre l'avenir du prochain rendez-vous ou de la prochaine réunion et le passé débordant de la précédente... Temps sans présent, temps qui n'est celui de la production que par raccroc ou par hasard. Et, pour les autres, les obscurs, les sans-grades, il y a toujours le temps d'attente...

Du connu et de l'inconnu.

Hébergez-vous des inconnus? *Si je ne suis pas là, non. Trop de fauche. Après tout, on a le droit d'y tenir, à ses bouquins ou à un duvet, ou à des bijoux ou à un instrument de musique, ou même à la clef de sa chambre, ou à un vieux morceau de bois... Eh bien! chaque fois ils sont partis avec! Je respecte le gars qui fait des casses, encore qu'il ne me semble pas utile ni efficace de voler les pauvres, puisqu'ils n'ont rien et que ce rien est nécessairement chargé pour eux de souvenirs, d'émotions. Mais en plus voler les pauvres chez qui l'on dort, alors là...*

(Gélas).

Être flic ou ne pas l'être, poser les limites d'un moi étendu jusqu'aux murs de l'appartement ou se laisser traverser par n'importe quoi. Voilà la clé de cette histoire de vie privée : ça commence toujours ainsi : chez qui on est? Certes, nous vivons tous dans une (relative) dissolution de l'idée de propriété des lieux. En fait, plutôt de « dilution » : le réseau des « chez soi » se complique, s'imbrique, n'est pas forcément lié à la propriété, ni même à la location des lieux. Il y a ceux qui possèdent (encore), ceux qui louent,

ceux à qui l'on a prêté l'appartement, ceux qui sont invités par celui à qui on a prêté... Mais nulle part la limite du « chez soi » n'a disparu, quitte à ce qu'elle recule et se balade plus ou moins extensivement au sein du groupe des copains et des copains des copains... Du connu : dans cinq ans, pourquoi ça serait différent? La famille : bien sûr, toujours là. L'analyse : ceux qui y sont (nombreux ces temps-ci) n'en parlent pas, ceux qui n'y sont pas répondent :

En analyse? Je n'aime pas les flics et ce n'est pas de médecins que nous avons besoin, mais de révolution.

(Gélas).

Le propre des relations familiales est bien, comme répond Edgar Morin, de n'être « ni les pires, ni les meilleures ». Une fois par semaine, on dîne en famille. Bien sûr. Et puis, il y a ceux qui les aiment, leurs parents :

Quelles sont vos relations avec vos parents? Bonnes, car ils sont bien, mes parents. Des fois, on entend des intellectuels libéraux ou des trucs comme ça dire de leurs parents qu'ils sont bien. Mais alors, c'est parce que ces parents-là comprennent des tas de choses sur des tas de sujets, savent beaucoup et énormément. Les miens, ils ne comprennent rien à rien, et ce ne sont pas des intellectuels. Alors, pourquoi je dis qu'ils sont bien? Parce que je les aime.

(Gélas).

Et puis, et puis... Et puis la Politique et le Sexe, comme l'âne et le bœuf, entourent notre petite crèche quotidienne. Un ragot en passant : Edgar Morin a eu *une* relation homosexuelle. Et puis les idées reçues : la masturbation qui disparaît avec la rencontre de l'Autre (tu parles, Charles) :

La veuve poignet : durant mon adolescence, comme tout le monde probablement. A partir de l'instant où

l'on rencontre les autres, cela disparaît. Si j'étais en prison, ou marin sur un navire, ou cosmonaute, alors probablement que je me masturberais ou mieux que je me caresserais. Ce n'est pas le cas. Cela dit, on peut très bien se caresser à deux : non pas pour vaincre des tabous, mais parce que cela peut être agréable. Maintenant, quand on fait l'amour, est-ce qu'on se suce, est-ce qu'on se branle, est-ce qu'on se caresse, est-ce qu'on s'encule par-derrière, est-ce qu'on s'encule par-devant, est-ce qu'on se fait enculer? etc. Non, quand on fait l'amour, je l'ai dit, on s'aime.

(Gélas).

C'est si commode. Amour. Amour, c'est comme Révolution, ça recouvre tout sans finalement expliciter.

Tels qu'en eux-mêmes :

Oui, maintenant, je fais de l'architecture. Je travaille beaucoup, beaucoup. J'ai toujours eu envie de faire des trucs en architecture. D'ailleurs, ce qui compte, c'est la philosophie. Je relis Hegel, Montaigne, Molière. La grande pensée, l'Éternel. L'Anti-Œdipe? Une escroquerie. La psychanalyse, comme la pensée juive, est question. Quand elle devient affirmation, elle est fasciste. (C'est un ancien dirigeant gauchiste, architecte.)

Il y a un an, je me serais flingué. Maintenant, ça va mieux. Mon enfant? Je le vois trois fois par semaine. Je vis chez des amis. Sexuellement, je suis tranquille.

Ce que j'ai envie de faire, oui, c'est dans l'architecture. Refaire le plan de Paris. Construire dans la pierre et le béton, le durable. La ville est habitable. C'est un mythe, cette histoire de « crever la gueule ouverte », ces fantasmes écologiques. Dix ans derrière soi à militer, dix ans devant : Le présent, c'est rien, on en a pour dix ans. L'union de la gauche? Je ne vote pas pour des gens qui me mettront en prison.

Politique, métier, enfant. « Je » tranquille, toujours solide. C'est la vie, quoi!

Leur cynisme et notre morale.

Faire de l'architecture, est-ce honteux? Après tout ce qui était vécu, bouleversé, souffert, construit, on ne devrait pas, pardon, on ne peut pas en revenir à la morne et désespérante platitude du « c'est la vie ». Les certitudes perdurables qu'on a toujours été ainsi, que l'homme est éternellement assoiffé d'argent et hypocrite, c'est juste bon pour ne pas crever. Ça ne suffit pas à nous mettre en mouvement, et quand on s'immobilise, on meurt. Il n'y a pas à avoir peur de dire ce qu'on a envie de faire sous prétexte que c'est bourgeois. Les capitalistes sont cyniques, ils nous réservent la mauvaise conscience, parce qu'ils ont besoin de notre mauvaise conscience pour assurer leur cynisme. La conception de la vie quotidienne gauchiste est trop faite d'interdits, de « tu ne feras pas cela, argent ne désireras pas, de la famille te libéreras, etc. » Ce qui nous est trop souvent laissé est bien la morale, le reproche adressé aux heureux bourgeois, doublé de mauvaise conscience de trop souvent désirer vivre ou même de vivre effectivement comme eux. La morale est passée du côté du gauchisme avec son cortège d'inévitables mensonges et arrangements. Est-il permis de payer 30 francs par personne dans un restaurant? Est-il interdit de vouloir que sa femme ou son mec ne couche avec personne d'autre que soi? Ce que mon voisin ne fait pas, ou du moins qu'il dit qu'il ne fait pas, puis-je le faire?

On ne peut pas croire qu'une nouvelle vie puisse sortir d'un jeu d'interdits et de transgressions. Ce dont nous avons besoin n'est pas de vivre comme

nous affirmons qu'il faut vivre (Faites comme je dis, ne faites pas comme je fais), mais bien de mieux comprendre, de mieux machiner, de mieux brancher nos désirs. La nouvelle vie, nous ne la connaissons pas encore. Être conforme à ce qu'on croit qu'elle doit être fait de nous les nouveaux jésuites ou les nouveaux puritains, alors qu'il est question d'être les nouveaux libertins. Libertins, pas « viveurs », mais ces athées et découvreurs de jouissance, qui, au XVIII^e siècle ont annoncé la Révolution. Mais ils ne s'en posaient pas la question.

Actuel, n° 29, mars 1973.

YOUTH CULTURE/POP DÉFONCE

Flash-back. Revenons-en à ce moi d'après-Mai, lieu d'accueil encore vide que submergera vite une réalité sans principe.

La « drogue », le pop. Fin de l'autocontrôle militant. On se laisse envahir, piétiner. Massage peut-être moins profond qu'on ne le croit, mais qu'importe? Qu'importe aussi que l'afflux vital se donne au travers de justifications inquiètes?

Création, communication : voilà les deux maîtres mots du nouvel humanisme pop. Production, circulation des flux, dirions-nous aujourd'hui. Non que ces mots soient indifférents : ils donnent bien forme à la panade sentimentale et plus ou moins asexuée des festivals pop. Mais l'essentiel est qu'ils ouvrent le registre où vont s'exercer les voix désirantes.

Le discours militant s'arrête devant la musique, la cohérence à projets devant la défonce. Un corps s'éveille, remue, s'étire; dans l'écrit du moins, le sexe ne s'y érige qu'à peine, mais c'est un corps autrement disposé qui naît des cendres du Mouvement.

En cette fin d'année 1970, de Gaulle meurt de vieillesse, Janis Joplin et Jimi Hendrix meurent d'overdose. C'est du moins ce que racontent les journaux : la vérité, plus tard connue, est plus complexe. Mais le vœu de dramatisation s'empare de ces morts pour les dresser contre la vieille idole enfin crevée.

Le Noir et la Blanche, le défoncé et l'alcoolique, on leur construit un char d'apparat, cérémonie d'une nouvelle culture enfin revendiquée. Tardive découverte : il s'agit moins de convaincre par le texte (encore qu'ici l'hydre de l'ardeur messianique réapparaisse à la fin) que d'évoquer dans l'intensité.

La drogue est un peu la mort, suggère l'antique héroïsme ravalé : heureusement, il susurre dans la même phrase un nouveau rythme, celui d'un sang plus vif et plus rouge; des couleurs viennent à la face pâle du nouveau moi, et ses narines palpitent aux vapeurs de la musique.

Okay, le pop n'est jamais que l'affadissement pacifié et bêtifié du rock, dont la renaissance tue la plupart des facilités psychédéliques. Fin des festivals pop : d'un Wight concentrationnaire à double enceinte de tôles et de chiens policiers jusqu'au « tragique » Altamont, l'eau de rose se transmue en soufre. Les Pink

Floyd disparaissent au profit des Stones. Jim Morrison complète la trinité des défoncés morts pour la légende. Rock'n'roll suicide.

Ces deux morts, derrière l'idéologie de la création, c'est déjà un peu tout ça.

ILS NE SONT PAS MORTS DE VIEILLESSE

L'actualité pour nous c'est ce qui nous concerne. Alors, la mort de de Gaulle, permettez : ça ne nous concerne qu'en ce qu'on nous oblige à respecter le concert des gémissements.

Morts pour morts, nous avons les nôtres : les 144 de Saint-Laurent-du-Pont, on ne les oublie pas. *Hara-Kiri Hebdo* a été interdit parce qu'il avait osé titrer : « bal tragique à Colombey : 1 mort ». C'était insupportable parce que ça faisait tout haut la comparaison.

Jimi Hendrix, Janis Joplin, vous vous rappelez? C'est dans une imprimerie que j'ai appris leurs morts. Le typo qui me les a apprises, cheveux longs et chemise à fleurs, n'aurait pas eu l'air autrement étonné qu'on en fasse la première page des journaux. Ben quoi? Ça vaut bien Nasser, Mauriac ou de Gaulle.

Les bourgeois meurent de ce qu'ils sont vieux. Nous mourons de ce qu'on étouffe.

Il paraît que Jimi Hendrix avait demandé qu'on rigole à son enterrement, que ça chante et danse dans tous les coins. C'est vraiment con d'avoir à écrire sur des morts : son enterrement s'est passé comme tous les enterrements et tous les articles sur sa mort ressemblent à des morsures de vampires. Il est mort comme il tuait ses guitares, d'un excès de

rythme. Elle est morte comme en piétinant de rage de vivre inassouvie. Pas de vieillesse.

Jimi Hendrix et Janis Joplin étaient, paraît-il, en traitement à l'apo-morphine. Lisez le bouquin de Burroughs pour en savoir plus. C'est un traitement pour les héroïnomanes, et le médecin qui l'a inventé a été rayé de l'ordre. Personne ne connaît vraiment le traitement, aucun médecin n'accepte de l'expliquer.

Il est tellement plus simple et tellement plus moral de traiter les héroïnomanes par la privation. Tellement plus douloureux aussi, mais ils l'ont bien cherché. Ce que les journaux n'ont pas dit, c'est que quand on prend des somnifères sur l'apo-morphine, on en crève. Alors, suicide si on veut : ils sont morts assassinés par l'obscurantisme médical, parce que nulle part on ne précise les conditions du traitement.

Créer sans opprimer.

Selon les journaux, de Gaulle était un faïonneur d'Histoire, « même si on n'est pas d'accord, on respecte les grands morts ».

Selon la dépêche Reuter (dix lignes pour une mort) « Hendrix était célèbre pour ses gesticulations frénétiques pendant son numéro... sa musique était assourdissante et discordante. »

Effarant obscurantisme moyenâgeux. Hendrix était probablement de tous les musiciens pop celui qui connaissait le mieux toutes les ressources de la guitare. Pour moi, c'est plus important que de savoir écrire comme Machiavel ou gouverner comme César.

Il dominait même si bien la guitare qu'il était le seul capable de la détruire. Capable de quitter la salle quand on le sifflait. On peut combiner la révolte la

plus poussée avec la maîtrise la plus absolue de l'expression musicale; l'expérimentation des possibilités d'un instrument (son premier groupe s'appelait Expérience) pouvait conduire jusqu'à sa destruction. Jimi Hendrix n'opprimait pas la salle : vous avez tous vu Monterey Pop (si vous ne l'avez pas vu allez le voir). Arrivé assez haut, Jimi Hendrix détruit son instrument, casse ses amplis, Janis pleure, la voix brisée, et quitte la scène. Ils montrent par là qu'ils rendent la parole à tous ceux qui peuvent faire comme eux, à toutes les créations potentielles que réprime la scène du festival.

Ceux qui sont allés dans les festivals pop ou au concert de Sun Râ le savent : si on tape sur des boîtes de conserve pour créer le rythme, ce qu'on fait reste assez pauvre.

C'est de ce dilemme que souffre le mouvement pop à l'heure actuelle. Il est démagogique de raconter que les gens créent spontanément autre chose que des rythmes extrêmement élémentaires. Quand les snobs gauchistes de Paris condamnent la pop au nom du free-jazz, ils partent de cette constatation vérifiée : musicalement, le free-jazz est infiniment plus riche. Mais ils savent aussi que cette richesse même est oppressive.

Overmorts.

Jimi Hendrix était noir, l'un des rares Noirs de la pop. La pop vous savez, c'est plutôt l'affaire des Blancs. En France, il est bien vu de ne prendre au sérieux que le free-jazz, car c'est la musique des Noirs. A Harlem, qui connaît le free-jazz? mais qui ne connaît pas Jimi Hendrix?

A sa mort, il y a eu dix pages dans chaque canard américain. La pop c'est la musique du peuple, et

Jimi Hendrix était le principal musicien pop noir. On peut joindre la perfection et l'accessibilité quand la contestation de la forme musicale est inscrite dans la musique même.

Vous avez tous vu *Woodstock* (si vous ne l'avez pas vu, entrez juste à la fin pour le numéro de Jimi Hendrix). Spécialiste de la destruction de l'intérieur des formes musicales, Jimi réalise la plus fantastique forme de subversion que puisse imaginer une âme américaine : celle de *Stars Spangled banner*, l'hymne national américain, ce que chantent au début des cours les petits Américains des écoles et à la fin de tous les matches de base-ball, tous les bons Américains.

L'hymne national trituré, désaccordé, inversé, sublimé, transformé dans les mains de ce démon noir. Les gauchistes américains ont déjà détourné le drapeau national en rendant au peuple le drapeau originel, celui de la révolte contre l'Angleterre. Si vous vous étonnez de voir affiché par les « Radicaux » l'emblème américain regardez de plus près : treize étoiles, treize États menant au XVIII^e siècle la lutte contre l'impérialisme anglais.

Jimi Hendrix a fait la même chose avec *Stars Spangled Banner*, comme Aretha Franklin aux manifestations contre la convention démocrate de Chicago ; sans les paroles bien sûr. Il a montré que l'air le plus connu de tous les Américains était aussi le plus susceptible de subversion, qu'on peut vider l'air qui résonne dans la tête de tout un chacun de son contenu impérialiste, que cet air n'appartient à personne, qu'aucun rythme n'appartient à la bourgeoisie.

Depuis la mort d'Otis Redding en 1968, la pop de libération noire se reconnaissait en Jimi Hendrix. Il maintenait une distance étonnante avec sa musique, sa voix torturée et lointaine ne daignait pas s'expliquer aux spectateurs ; au contraire de tant d'autres

(Mick Jaegger y compris), Jimi Hendrix ne parlait pas plus qu'il ne chantait.

Janis Joplin petite fille rageuse, hurlant et pleurant (écoutez *Ball and Chain*), faisant de sa voix ce que Hendrix faisait avec sa guitare. « Cosmic Blues », dont l'orchestration toujours imposée par les grandes compagnies de disque ne cachait pas la violence, elle l'avait fait après sa rupture avec son premier groupe, « Big brother and the Holding Company ». Écoutez un peu la mélasse sucrée de Joan Baez, comparez aux hurlements de désespoir de Janis Joplin, et vous verrez que la révolte n'est pas réservée aux noirs.

C'est vraiment trop bête. Deux enfants du blues, ceux qui résumaient ce qu'il y a de plus chouette dans la pop ont défoncé la barrière.

Leurs morts ne sont pas plus exemplaires que celle d'un jeune homme qui se suicide par le feu parce qu'il a les cheveux longs. Elles ne sont pas plus exemplaires, mais elles visent et elles désignent ce contre quoi tous les vivants ont à se battre : l'étouffement d'un système qui ne laisse à la création que la possibilité de l'autodestruction.

Créer ou crever.

En France actuellement, tous les rapports entre révoltés et expression musicale se ramènent au choix : écouter des créateurs à gueule noire de préférence parce que ça culpabilise plus, ou s'exprimer en ti-ti-tititi-titititi-titi. C'est ça dont on veut sortir aujourd'hui, du cycle infernal, identification-pauvreté. Notre misère en matière de création musicale, on n'en sortira pas en recopiant la pop américaine, car la pop ça ne se recopie pas. Aux États-Unis, parler de pop a un sens : les jeunes créent autant d'orchestres qu'il y a d'universités ou de commu-

nautés. Ce qui est pop(ulaire) là-bas est élitaire ici. En Italie, la révolution se construit presque contre la pop (allez parler à un ouvrier de la Fiat de Jimi Hendrix). En Angleterre, la pop se construit comme un calmant contre-révolutionnaire (endormez-vous au son des Beatles). En France il y a un groupe de camarades qui ont fondé la Force de Libération et d'Intervention Pop. Ils essayent de prendre à bras-le-corps cette absence d'une musique pop française. Ils expliquent que la tactique des maisons de disques actuellement est de mettre en conserve les enregistrements des groupes pop français, car tout le monde sent que ça va venir, qu'il faudra être prêt à l'exploiter commercialement.

Une course de vitesse s'engage entre les révolutionnaires et les récupérateurs. On l'a vu à Wight : les jeunes Français marqués par Mai ne construiront pas une pop à l'anglaise, ils veulent une musique de lutte, pas de compensation. Le gouvernement a compris que toute fête pop en France est lourde d'explosions possibles : les réactions des flics au concert Sun Râ aux Halles l'ont démontré. Alors, dans la misère culturelle française, dans l'angoisse de mort qui règne, règne dans notre triste après-Mai, tout ce qui s'approchera d'une création pop authentique rendra une partie de l'espoir confisqué par les révolutionnaires professionnels. L'angoisse d'après-Mai, c'est qu'on a envie de créer, et pas simplement de remettre en question. Reste à savoir si les bourgeois iront plus vite que nous dans l'exploitation de ce désir.

Créer ou crever : à nous de choisir.

L'Idiot Liberté, n° 1, janvier 1971.

Début 1971, bourgeois et gauchistes se retrouvent au carrefour des « problèmes de la drogue ». Une loi, votée en janvier, autorise les perquisitions de nuit pour recherche de stupéfiants. « Tout » est le seul journal gauchiste important à aborder franchement la chose, non sans discussions internes d'ailleurs.

Transgressions multiples; ainsi est vécu cet article. Transgression de la nouvelle loi — elle interdit de faire l'apologie des stupéfiants, et le texte vaudra à Tout une inculpation. Transgression de la loi du savoir médical, seul habilité à parler drogue. Transgression de la loi non écrite des révolutionnaires : sujet à ne pas aborder, aussi fliqué que le « shit » lui-même.

Le plaisir du « joint » a donc un peu le goût de la transgression. Par là se reconstitue une autre loi à transgresser à l'intérieur de la nouvelle normalité. La drogue, concept mal joint, éclate entre les haschs inoffensifs et l'héro-poison. Se reconstitue du coup une nouvelle « drogue » : les blanches (héroïne, cocaïne, morphine, etc.). Et de nouveaux exclus, les junkies. Une piqûre et c'est fini : le mythe marche fort. Et de même que le Fhar à ses débuts rejettera les pédérastes et les travestis, extérieurs à la norme homosexuelle, de même les héroïnomanes n'auront pas droit au label libérateur...

Ainsi se laisse remodeler dans la manipulation le nouveau corps en révolte. Aux débiles pacifistes de Woodstock répondent les tristes héros de Crumb et de Shelton. Le corps s'affale en un amas chevelu bouffeur d'ice-cream. Ou bien le jeune et riche Américain, attentif à sa santé, viveur sans grâce, sachant que le kif tue seulement les peuples sous-alimentés, compense les vitamines perdues dans un « voyage » sans périls ni hasards.

« Drogue », comme « sexe », mots qui remplissent la bouche et vident la tête, stupides surnoms du désir. Il n'y a guère à dire sur le shit, guère de savoir sur la question, si ce n'est bien sûr du côté de la chimie et de la physiologie. Utilisateurs comme médecins pratiquent à ce propos une vague psychologie institutionnaliste; la seule chose sûre, en définitive, c'est que le shit dissout les nécessités du temps travailleur pour un corps en lequel croît un appétit ignorant des nocivités.

Discours rassurant des défoncés : pour le hasch ou le kif, on invente des traditions populaires tiers-mondistes, des enracinements littéraires baudelairisants. Respectabilité à laquelle s'adjoint la justification suprême : c'est inoffensif, légalisons-le. Démarche qui est bien celle de cet article, avec sa facile opposition entre innocuité physique et nocivité sociale.

Restent aussi les véritables implications de groupe du phénomène : pas un mot, dans ce texte, sur le « Deal », l'achat et la vente des matières premières. La drogue arrive toute seule sur la table, comme la nourriture familiale. Car plus encore que le Junkie — et ça se recoupe — le Dealer fait partie du monde

des réprouvés de la fumette libératrice. Méprisé de faire commerce avec l'âme de la nouvelle culture, il représente la part du feu spontanément consentie dans la marge la plus instable de la jeunesse hallucinogène. Après tout, on le paye, remplaçant volontaire dans le tirage au sort de la guerre contre la douane, pour prendre les risques à la place des acheteurs.

Commerce décentré : il se constitue d'une multitude de circuits parallèles entre producteurs et consommateurs. N'importe qui peut un jour « en » rapporter un peu. Le système concentrico-hiérarchique propre aux drogues « dures » (grand trafiquant, revendeur, petit dealer, consommateur) est plus rare dans la circulation du shit, où la séparation des fonctions est moins nette.

Avec le dealer commence le tissu social d'une réelle marginalité, avec ses propres circuits, accrochés comme des coquillages parasites sous le vaisseau social, ralentissant sa marche.

STUPÉFIANTS : STUPÉFIANT!

Ces derniers temps, une opération en plusieurs moments s'est déroulée : on a commencé par le raffut autour de l'histoire de Bandol, on a continué par le vote, en douce d'ailleurs, de cette loi contre laquelle même des magistrats ont protesté; on a complété le tout par une série d'articles dans les grands journaux qui viennent à point nommé légitimer la loi. En particulier, quelques jours après le vote, *le Monde* passe une série de quatre articles intitulés : « La drogue : de l'angoisse à la servitude. » L'auteur : une certaine Escoffier-Lambiotte. Vous la connaissez déjà, c'est le Muldworf féminin du *Monde*, celle qui pourfendait l'avortement il y a quelques années. Elle a pris sa plus belle plume pour défendre l'Occident menacé par le raz de marée des hallucinogènes. Un hasard? mon œil; *le Monde* a fait sa publicité pendant plusieurs jours sur ces articles.

Ça commence par l'opération habituelle : La « drogue », ça va du haschisch à l'héroïne. Ça fait des années que les médecins libéraux un peu plus honnêtes que leurs confrères, se battent pour qu'on cesse de recouvrir avec ce terme parfaitement idéologique tout et n'importe quoi. Escoffier-Lambiotte n'a pas de

ces délicatesses. Le seul problème de ses articles est l'explication et la justification de la répression. Réprimer quoi? elle ne sait même pas très bien. Réprimer les déviances, les comportements « anormaux », en leur trouvant un dénominateur matériel, la « drogue ». Une fois qu'on a fait admettre le phénomène drogue en tant qu'essentiellement répréhensible, on peut se permettre — et elle se le permet, à la fin de son texte — de dire : « Est-ce la faute de la société ou bien celle des jeunes? » ceci ne servant qu'à faire admettre qu'il y a nécessairement faute.

Des médecins américains ont lancé un appel pour la légalisation de la marijuana. « Une démagogie ignorante », titre Lambiotte...

Et Escoffier de ricaner sur le prix Nobel anglais Francis Crick qui a démontré le caractère inoffensif de la marijuana!

Voici les troubles dus à la marijuana selon la même escoffière : « Altération de la mémoire. » Mémoire de quoi? Si c'est pour se rappeler l'heure du boulot... De toute façon, si on oublie certaines choses après avoir fumé de la marijuana, tout le monde sait que ça ne dure que quelques heures. Que dirait-on de ce qui se passe après les cuites bien à la française! Mais pour Lambiotte, la mémoire est un machin qui fonctionne tout à fait indifféremment de ce dont on a à se souvenir.

« Altération du jugement. » C'est quoi, une altération du jugement? C'est quand on ne pense pas comme toi?

« A doses élevées, exacerbation des perceptions sensorielles » ; « tous ces troubles »... Pourquoi est-ce un trouble? *A priori*, ça pourrait plutôt être un bien, non, « l'exacerbation des perceptions sensorielles »?

Tout est comme ça. Dans le tableau qu'elle reproduit (*le Monde* du 13 janvier 1971), on lit à « danger », en face des différentes « drogues » :

— Chanvre indien : « Troubles du jugement, perception faussée, psychose aiguë. »

— Opium : « Esclavage physiologique, troubles sexuels, déchéance physique et intellectuelle. »

Voilà qui est net, précis et scientifique. « Troubles sexuels », et ta sexualité à toi, eh! patate?

« Déchéance physique et intellectuelle », par rapport à qui, par rapport à quoi?

Attention, on n'a pas dit que tout ce qu'elle range sous le nom de « drogue » est inoffensif. Et pour cause : son tableau va de l'opium à l'essence, en passant par l'héroïne, le L.S.D., les barbituriques, les somnifères, l'éther, le toluène!

Alors, tableau pour tableau, voici le nôtre :

Nom	Usage scientifique	Dangers
Ricard	Aucun	Renfouement du P.C.F.
D.D.T.	Divers	A haute dose génocide (Vietnam) A la petite cuillère, psychose aiguë
Laine de verre	Parfois	Absorbée en boulettes, donne la diarrhée
Goudron ...	Régulateur de la population migrante	En injection mauvais pour la circulation
T.N.T.	Boum	Déchéance immédiate et totale, mort subite
Gaz d'échappement ...	Expériences sur les rats	Respiré à haute dose, brûlures des poumons
Télévision ..	Aucun	Abrutissement, dépendance, troubles du jugement
Tiercé	Aucun	Bouffées délirantes à proximité des arrivées

Abus de pouvoir.

Le scandale est que des médecins légifèrent sur notre sexualité ou sur ce qu'ils appellent la « drogue ».

On ne reconnaît aucune capacité aux Muldworf et aux Lambette-Escoffior à le faire. Leur seul critère, la seule base de leur raisonnement, c'est la classification du « normal » et de « l'anormal », de l'insolite et de l'habituel, de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas. Tout le reste de leur discours n'est que la sauce idéologique destinée à présenter sous un jour scientifique la loi de la société.

Remarquez bien, c'est plutôt rassurant de savoir qu'il y a 300 millions de gens pour lesquels c'est aussi naturel qu'une cigarette. Mais perpétuellement en croisade, Escoffier-Lambiotte se refuse à laisser les Arabes et autres fumer en paix. Elle veut légiférer là-bas aussi. Ils ne le savent pas, mais c'est mauvais pour eux, ça. Ils le font depuis des millénaires, c'est une des bases de la société, leur façon de se rencontrer, de se parler. Mais ils ne savent pas que leur jugement est faussé! Redressons, redressons, que diable!

Et, pour les jeunes Européens, pas de pitié. Passe encore pour des populations « misérables » (le monde est fait de la coexistence de misérables et de très riches, sans qu'on puisse faire le moindre rapprochement entre les deux phénomènes); mais, pour les fils de l'abondance!

Il y avait dans *Charlie-Hebdo* de début janvier une lettre assez intéressante qui découvrait ce qu'est l'usage social du kif au Maroc. Comment les mecs rigolent devant les annonces officielles qui dénoncent les méfaits du kif (dont le commerce ne rapporte rien à l'État). Comment dans la sociabilité populaire, ça fait partie des rapports amicaux entre les gens.

Le type qui l'avait écrite avait un point de vue un peu naïvement naturaliste : il pensait qu'était bon ce que Dieu nous donne, les plantes, le haschisch, le kif, la marijuana, et mauvais ce qui est synthétique (l'héroïne ou le L.S.D.). En fait, ça n'est pas le problème.

De la drogue et des drogues.

D'abord, la « drogue », ça n'est pas une catégorie pharmaceutique, mais un besoin social.

Pour simplifier, disons qu'il est vrai que kif, marijuana ou haschisch sont à peu près inoffensifs sur le plan physiologique. Aussi inoffensifs que le tabac, en tout cas. Sans doute, à petites doses, plus inoffensifs que bien des produits : le rapport des médecins américains au Congrès précise qu'il n'a pas été possible de trouver la dose mortelle, qu'elle ne semble pas exister.

L'héroïne est un poison, mais, selon certains, le vin contiendrait les mêmes principes nocifs, à beaucoup plus faible dose il est vrai.

Le L.S.D. est une expérience difficile, que les jeunes Américains ont faite sur une échelle de masse; qu'il convient de manier avec précaution.

Principalement d'ailleurs parce que la production de L.S.D., dans les conditions de répression et d'ama-teurisme actuelles, est mélangée d'amphétamines, voire de strychnine, produits éminemment toxiques.

Mais on ne revendique pas le caractère socialement inoffensif du haschisch ou de la marijuana. Au contraire, on pense qu'elles sont dangereuses pour nos sociétés, dissolvantes pour les têtes. Par contre, socialement, l'héroïne est sans danger : depuis des dizaines d'années, les trafiquants la fabriquent à Marseille sous l'œil complaisant des flics.

Oui, les flics utilisent l'héroïne comme moyen de pression; les bourgeois en pratiquant systématiquement l'amalgame entre héroïne et haschisch, amènent ceux qui ne trouvent plus l'un à l'autre.

Le consommateur d'héroïne, d'abord, c'est un consommateur, il le fait en général seul. Ça n'incite ni

à parler, ni à bouger. A se retirer dans son coin, plutôt. Et puis, ça ne change pas grand-chose dans la tête : c'est une sorte de calmant dangereux. Ça fait oublier; ça donne chaud; enfin ça crée la dépendance, la vraie. Les trafiquants d'héroïne, c'est la haute pègre — ancienne. Car les bourgeois avaient leurs héroïnomanes depuis longtemps.

C'est vrai qu'il y en a plus chez les jeunes, ces temps-ci. C'est vrai que ça n'est pas obligé, de passer du haschisch à l'héroïne, mais que ça arrive. Les jeunes Américains, à Berkeley, proposaient — et ont commencé — de soigner les héroïnomanes en leur permettant d'utiliser des drogues de remplacement, inoffensives : la méthadone par exemple ¹.

Escoffier-Lambiotte trouve ça scandaleux, car ça revient à changer une drogue pour une autre. Vive l'ancienne méthode, comme avec les fous : ligotez-les sur leur lit jusqu'à ce que ça leur passe ou qu'ils en crèvent.

Le haschisch, le kif, la marijuana, ça ne se fume pas seul : les jeunes Américains, les Arabes, ils en font un usage social collectif. Un cercle où l'on discute plus librement.

Transgression...

Escoffier nage en pleine régression, l'obscurantisme est à l'ordre du jour. La « dépendance » à l'égard des drogues peut être « physique ou psychologique ». C'est-à-dire : si vous fumez de temps à autre du haschisch parce que vous en avez envie, vous êtes « dépendants » au même titre que l'héroïno-

1. On le disait, en 71, de la méthadone. Il paraît que c'est faux ; ce qui ne signifie pas que la médecine ne puisse progresser dans cette voie (note de 1974).

mane qui se pique deux fois par jour pour ne pas crever. Et allez donc!

Autre genre de précision « scientifique » : « Il y a 30 millions d'alcooliques, mais 300 millions de fumeurs de chanvre et 400 millions de fumeurs d'opium. »

Curieux, non? Voici pourquoi : est « alcoolique » celui qui s'est complètement démoli et qui boit sans arrêt. Est « drogué » celui qui fume du haschisch une fois de temps à autre comme on boit un verre de vin.

Le L.S.D. aussi, ça ne se prend jamais seul. Les jeunes Américains le considèrent un peu comme une « épreuve de vérité » : on raconte tout ce qu'on a sur la patate. Des choses qu'on refoulait apparaissent. D'ailleurs les médecins l'utilisent, le L.S.D., justement pour ça. Seulement regarder, savoir ce qu'il y a sous les crânes, même d'un point de vue « scientifique », la bourgeoisie le refoule de plus en plus. C'est l'inconnu, le règne du relatif : à une époque de décomposition idéologique, c'est mauvais pour eux.

Alors, la « drogue »? Non.

Tout sépare l'héroïnomane de cinquante berges, rondouillard et plein de pèze, qui se fait sa piquouze en cachette, et les jeunes réunis pour discuter et fumer. Toute une culture, toute une conception de la vie, tout un rapport au collectif, tout un sens de la transgression des tabous. En particulier, c'est vrai que celui qui fume trouve encore plus con d'aller travailler ensuite (« jugement faussé »).

Si les jeunes fument et si la plupart du temps après avoir fumé ils n'ont rien envie de faire, c'est que la principale liberté qu'ils peuvent arracher au système, au moins subjectivement, c'est de ne rien faire. Dans une société fondée sur le respect du travail, c'est une transgression. Non, la défonce ne rend ni plus intelligent ni plus bête. Tout dépend comment ça se passe. Le « drogué » typique qui intègre la

répression ne peut dépasser le stade de la passivité. Il accepte l'image du drogué. Mais on peut très bien parler et agir sous hallucinogènes. Différemment. C'est tout. Une nouvelle dimension de tout ce qu'on fait apparaît. La défonce mène à la décadence l'armée américaine au Vietnam, alors qu'elle est présente au cœur de la lutte victorieuse des maquisards laotiens ou autres. Les jeunes Américains qui fument n'en ont pas honte. Ils ne se cachent pas, quand du moins il n'y a pas de flics. Il a suffi de voir un festival pop. Cette transgression est collective.

Qu'est-ce que ça transgresse?

Plus que la loi en tant que telle (les flics), ça transgresse l'interdit qui pèse sur tout dépassement du « moi » que nous impose la société. On n'a pas le droit de savoir ce qui se passerait dans nos têtes si certaines barrières tombaient. Tout ce qui n'est pas apparent (au sens social du terme, « normal ») est interdit : c'est vrai que l'effet — au moins ce qu'on croit être l'effet — du haschisch, c'est de « ne plus savoir ce qu'on fait ». Ce qui ne veut pas dire qu'on fait n'importe quoi! Et imaginez qu'on découvre un sens à ce n'importe quoi!

On ne peut pas impunément avoir deux comportements dans la tête : quand on délire sous l'effet du hasch et qu'on recommence de temps à autre, c'est bien qu'on a envie de prendre un recul par rapport au « normal », et quand on prend trop de recul, on devient fou. Libération de fantasmes, des 90 pour 100 non utilisés du cerveau? Difficile à dire. En tout cas, c'est ainsi que le vivent les jeunes.

Alors, deux mots sur la conception policière de la drogue : ceux qui pensent que la bourgeoisie a intérêt à son développement, voire le favorise. Outre que c'est faux dans les faits (voir toute la manipulation du « comité antidrogue » fondé par le fils de Boulin, ministre de la Santé, ou le rôle idéologique

de la lutte antidrogue à l'U.D.R., tous les députés unis par la peur du haschisch), ça a l'inconvénient de mettre révolutionnaires et bourgeois sur le même plan face au phénomène. La bourgeoisie dit : « Ils se droguent parce que la société ne leur donne pas leur place », les militants ajoutent : « Parce qu'ils n'ont pas trouvé leur rôle dans la Révolution. » Dans les deux cas, c'est conçu comme un comportement déviant par rapport à la place normale. Comme si le contenu de la révolution était d'abord l'exclusion de tout ce qui n'est pas déjà proclamé révolutionnaire. Moi, ça ne me va guère. La défonce n'est pas notre révolution, mais la révolution n'est pas non plus notre défonce, au sens où faire la révolution « supprimerait » la défonce, la remplacerait comme elle remplacerait l'ensemble des phénomènes de la vie. La révolution n'est pas ce qui permet de remplacer la vie.

... et reconnaissance.

D'abord, la bourgeoisie crève de trouille face à la « drogue », parce qu'elle pense, mécaniquement, au phénomène américain, des millions de jeunes soudés ensemble, unifiés, par une commune transgression. Elle pense que si les jeunes se défontent, ils quitteront par millions le travail et les cadres sociaux comme aux U.S.A. Ça ne veut pas dire que parce qu'elle a peur, les autres ont raison; pour simplifier, il est vrai que l'apparition massive du haschisch en France est un phénomène double : d'une part, un certain nombre de militants, gens pour lesquels la révolution était une activité quotidienne, fuient devant le Mai impossible. Mais il est plus important de constater que, pour beaucoup de jeunes, principalement pour ceux qui ont juste entrevu Mai, pour ceux qui sont

isolés dans leur province (voir le nombre d'arrestations pour drogue dans les patelins perdus), la découverte du hasch est d'abord un moyen de se rencontrer, de se souder. Une traduction du désir d'immédiateté, de changer tout de suite, une prolongation de ce qu'entrouvrit Mai, vers l'intérieur. Même pour les militants : ils le vivent souvent, mais peut-être est-ce une rationalisation après coup, comme un moyen de mieux connaître l'ennemi qui est en chacun de nous. Les jeunes ouvriers qui ont découvert le kif au contact des travailleurs immigrés refusent un mode de vie où ils étaient classés comme Occidentaux. Ils ont choisi ce qu'on leur présentait comme le plus dévalorisé, comme ce qui appartient à une « civilisation inférieure ». Ils manifestent par là même la distance qu'ils prennent à l'égard du mode de vie bourgeois. Alors, s'il y a fuite pour quelques-uns, il y a aussi découverte d'autre chose pour beaucoup. On ne peut expliquer aux jeunes sans rougir : « Réprimez votre désir de vous défoncer le système au nom du révolutionnaire que vous pourriez être. »

Tout, n° 8, février 1971.

En décembre 1971, Pompidou prononce un important discours à la gloire des familles françaises. Pour une fois, au-delà des vicissitudes de la politique quotidienne, le président tente de pallier le vide idéologique propre au système. Nous aussi, affirme-t-il, nous avons une pensée politique à long terme, une conception de l'homme; contre la déshumanisation, le règne de la machine, la montée des violences, la famille reste le pivot immuable de la solidarité humaine : elle satisfait pleinement les besoins qu'exprime à sa façon le phénomène pop, le « désir de s'agréger ».

Habile tentative, sans lendemain : refourguer au nouvel humanisme pop les valeurs familiales, et il est vrai que « Woodstock Nation » est sensible au virus papa-maman. Un Louis XVIII prêt à accueillir de nouveaux romantiques. En fait, le règne ventru ne saura rien tirer de la contagion communautaire. Les deux civilisations resteront face à face — on n'est pas des Hollandais, tout de même.

« Tout », seul dans la presse de son genre, se lance dans la croisade antifamiliale, placée au nombre des tâches de destruction. « Familles, je vous hais », la déclamation donne alors d'autant plus d'importance à l'adversaire que les communes formées dans le même

temps restaient largement familialistes. Par-delà l'entité « familles », démarre l'exploration d'un autre corps que celui façonné par Œdipe.

Quand se dissiperont les fumées de la lutte contre la famille, on trouvera le sexe enfin dressé.

**POMPIDOU,
NOUS NE SERONS PAS TES FAMILLES!**

Le Monde trouve que Pompidou met une note humaine à la tête de l'État. Ben voyons! Les valeurs s'écroulent : on reprend dans le vieux registre, on tente désespérément d'insuffler un peu d'âme à la société bloquée.

Pompidou tient de Guizot (Louis-Philippe, rappelez-vous) et de Malraux. Il a bien compris qu'on en a tous assez d'être isolés, assez d'une civilisation qui met tous les rapports entre personnes sous le signe de l'argent et de la concurrence, assez d'être seul dans des bagnoles, des compartiments, des H.L.M., face aux télévisions. Ça va tellement mal qu'on ne peut plus le cacher à personne : ça déshumanise si fort tout autour de nous qu'on en rajoute encore et encore sur le vernis d'une façade qui craque.

Pompidou a Léonard Cohen et Joan Baez sur sa pile de disques. Il comprend que tous, dévoyés, fanatiques du pop, sont poussés par ce grand et vieil instinct à « s'agrèger » (c'est le style du président). Alors, vive la confusion!

A défaut de nouveaux gadgets idéologiques, même provisoires, on cherche à retrouver la « nature » dans ce qu'il y a de plus sclérosé dans la société bourgeoise; on tentera d'y canaliser l'immense besoin de paternité, de communication et de responsabilité

créatrice : pour ça, on va commencer par convaincre les gens qui ne redressaient pas d'eux-mêmes la barre en octroyant quelques nouvelles primes à la démographie active.

Le retour de Pétain.

Le vieux mot d'ordre pétainiste : Travail, Famille, Patrie, reste le fond de la pensée bourgeoise. La famille « est la mieux placée pour résister aux ébranlements, parce qu'elle est fondée sur la nature, sur la loi de l'espèce » (Pompidou).

Et il n'y a pas que Pompidou pour défendre ces idées. A « gauche », la C.G.T., l'Union des femmes françaises, répondent au discours présidentiel : les familles françaises, c'est nous ¹. Voyez Muldworf, idéologue du P.C.F. en la matière, reprendre contact avec la « famille naturelle ». Ils sont sans doute même plus sincères. Pompidou se pose en défenseur de la famille. Plutôt drôle, non? Marchais fait plus vrai comme père de famille.

Vous savez ce qu'est une famille, papa Pompidou? Vous savez ce que c'est pour les gosses de subir les parents, leur inquisition, ce que c'est de rentrer en retard avec un carnet de notes quand on a douze ans? Vous savez ce que c'est pour une femme de passer ses journées entre la cuisine et le linge à laver? Vous savez ce que c'est qu'un dîner familial où le père lit le journal, la mère sert les gosses qui bouffent le plus vite possible pour s'échapper?

« Chacun y trouve la possibilité d'être à la fois lui-même et partie d'un ensemble. » Tu parles! « Il

1. « Les familles vivent de bonne soupe et non de beau langage »... répond en citant Molière, l'*Huma* à Pompidou (*l'Humanité*, 7 décembre 1970).

sait que les ressources sont mises en commun et réparties en fonction des besoins de chacun... » Et les gosses à la campagne, qu'on fait travailler comme des bêtes, véritable prolétariat des familles agricoles? Et la vente des gosses aux usines?

Et puis quand on a seize ans et envie de baiser, on met quoi en commun avec sa famille? On se cache...

Ah, si on pouvait châtrer ses enfants pendant dix ans! Vous savez qu'il y a des familles où on se bat tous les soirs? Que la plupart des familles, c'est l'enfer quotidien, le père qui engueule ses gosses faute de pouvoir engueuler son chef; et vous voulez rétablir l'autorité parentale; ou plutôt que les gosses apprennent à obéir, hein? c'est bien ça? Que les femmes apprennent à rester à leur place? Que les hommes vivent en écrasant leurs proches, pour se venger qu'on les écrase ailleurs?

Tous des frères.

Oui, on a soif de compréhension, de solidarité, comme vous dites. Mais cette soif-là, c'est contre nos familles qu'on la ressent, celles de la routine quotidienne, celles de « normale collective », des contraintes ou de la fierté chauvine, celles qui ont écrasé nos rêves d'enfants ou censuré nos idées d'adolescents.

On ne veut pas mettre l'oppression en commun, on veut mettre la liberté. La liberté de disposer de nos corps et de nos esprits, sans dévotion ou reconnaissance obligatoires, on ne veut plus naître propriétés privées.

Un foyer, oui on en veut, être ensemble aussi. Votre famille sent le renfermé pour ceux qui n'ont pas les moyens de se payer des fenêtres sur la vie; elle en

crève déjà et ne résiste pas à l'édification de nouveaux rapports sociaux même embryonnaires, même au sein de la société capitaliste pourrissante.

Une famille de plusieurs millions.

Vos familles s'écroulent, et comme dirait un grand barbu, « ne nous accusez pas de les avoir détruites, c'est vous-mêmes, c'est votre système individualiste fondé sur la concurrence et la propriété privée qui les a détruites ».

Vous avez besoin de millions de beaux bébés parce qu'une solide production et une solide consommation, ça vaut mieux que deux « tu l'auras » (mais on laisse ça à l'ignoble Debré, la démographie). Vous n'y croyez plus, à la famille, mais vous savez que ça peut encore tenir les gens.

Une France de 100 millions de Français, projet cher à de Gaulle. Cent millions à exploiter et à gruger dans la « consommation », quel bond dans le profit, et puis, quelle solidité! Et ça permettrait de moins voir ces lamentables immigrés, plus besoin d'importation. Une voie de garage en or pour le besoin d'amour : idéologiquement et matériellement, encore plus de familles, ça peut faire moins de flics, c'est-à-dire faites rentrer la censure chez vous, plus tendre et même parfois plus chaleureuse : « Je peux quand même pas faire ça à maman... » On tient les citoyens, les voilà qui tiendront bien leurs enfants, c'est leur boulot, maîtres après Dieu, ils en seraient fiers...

Comptez là-dessus, comptez sur nous...

Pompidou est vieux, ses familles ne nous ont appris qu'une seule chose, la révolte!

Nous avons trouvé l'espoir *contre* elles.

Même s'il n'est pas si facile d'en sortir, quand on

est isolé. Nous n'essaierons plus de faire mieux que nos parents; et pourtant, nous savons déjà que nous aimerons plus que vous *notre prochaine famille; elle aura 50 millions de personnes pour commencer.*

Tout, n° 5, décembre 1970.

PÉDÉS

Douzième numéro de « Tout ». Enfin les douze coups sonnent à l'horloge de la libération sexuelle. Le corps désirant se lève et marche, à la stupéfaction des militants et de ceux qui avaient lancé, sans trop savoir où ils allaient, le sexe dans la bataille. Ce numéro 12, qui déclare officiellement le Front homosexuel d'action révolutionnaire et soutient le M.L.F., connaît le plus gros succès de vente du journal et des organes gauchistes de l'époque. Quelque temps après, il est saisi par la justice pour « outrages aux bonnes mœurs ».

Rupture avec la paillardise propre à la libération sexuelle reichisante. Rupture aussi avec le conformisme sexuel dominant dans la jeunesse, qui voyait le coït hétérosexuel, homme au-dessus, comme la forme naturelle et la plus élevée de la révolution dans les mœurs.

Toutefois c'est encore un corps moïque, moins libéré que voué au libéralisme, que révèlent les nouveaux mots d'ordre. « Notre corps nous appartient », « libération de notre corps », affirme l'éditorial. Libéralisme, puisqu'on prétend renvoyer chacun à une liberté fondamentale d'utiliser son corps comme il lui convient, humanisme d'un habeas corpus sexuel qui laisse de côté le plus riche de la sexualisation sociale. C'est tout au plus une déclaration des droits du corps, un « 89 » du sexe.

Bien vite les scories de cette idéologie se manifestent. Après l'affirmation d'une responsabilité sexuelle per-

sonnelle, les statuts nouveaux se figent dans la morne affirmation de catégories bien campées sur leurs autonomies séparées : les pédés, les femmes. Ignorés, les surgissements inclassés, sans droits dans des « mouvements de libération » utilisateurs de psychologie libérale : les travestis ne sont guère au Fhar, encore moins au M.L.F.

Surtout, crispés sur la thèse que « notre corps nous appartient », on laisse échapper une rupture lourde de conséquences avec le discours sur le sexe; rupture déjà présente chez Sade-Fourier (le Nouveau Monde Amoureux) : l'évidence du caractère non anthropomorphique de la sexualité. En revendiquant l'assignation du sexe à la personne libre et consciente, on perpétue la vieille tromperie. Notre corps, nous appartenir — quelle tristesse! Le corps de chacun « appartient à tous ceux qui veulent en jouir » serait déjà une formulation plus satisfaisante.

Dangers d'une idéologie sexuelle à peine sortie des limbes personalistes : le Fhar ignore les pédéastes amateurs d'enfants, gêneurs puisqu'ils vivent leurs passions au-delà de la question truquée du « consentement » enfantin. Drapés dans la nouvelle libération sexuelle, les lycéens, troupes toutes trouvées du front inauguré, s'enorgueillissent de leur libre arbitre factice, qui les pousse à vivre entre eux leurs « goûts spontanés ». Le refus du désir hétérodoxe, celui de l'adulte envers l'enfant, pour prendre un exemple foncièrement transversal, peut se référer à la prétendue « liberté du choix ¹ ». L'enfer des enfermements catégoriels est pavé de bonnes intentions libérantes.

Heureusement, sauf quelques « sexologues » à mine de curés, personne ne saisira en France la perche de la réintégration dans la morale dominante.

1. Voir sur ce thème *Émile perversi*, de R. Schérer, éd. R. Laffont, 1974.

NOTRE CORPS NOUS APPARTIENT

Ce dont ce numéro est le témoin, c'est ce qu'on appelle de façon méprisante, honteuse ou médicale les questions sexuelles. Mais ces questions-là, qui sont celles que notre corps pose quotidiennement, ne sont-elles pas au centre de la vie?

Les révolutionnaires qui refusent de reconnaître ce fait, d'en voir les implications, et leur actualité, ont la même attitude que ceux qui au moment de l'affaire Dreyfus, prétendaient représenter la classe ouvrière et la révolution et affirmaient que « c'était une affaire pour les bourgeois qui n'intéressait pas le prolétariat ».

Alors, les pédés, et les gouines, les femmes, les emprisonnés, les avortées, les asociaux, les fous...

On a pas parlé à leur place, ils ont pris la parole... et sur la base de leur désir et de leur oppression, ils exigent de pouvoir faire ce qu'ils veulent de leur corps.

Cette exigence d'exprimer librement ses désirs, d'exister tel qu'on est, c'est le Mouvement des femmes pour leur libération qui l'a traduit le premier de façon consciente; et cette apparition a fait une brèche dans notre attitude, notre compréhension, et nos capacités à faire la révolution. Elles ont montré l'étendue de leur oppression sur tous les aspects de la vie, et partant, toutes les possibilités de subversion. Une

campagne comme celle de l'avortement attaque l'ensemble de la bourgeoisie sur sa conception de la vie, et en même temps, c'est une bataille concrète contre les lois et le pouvoir. Cette campagne aussi nous montre les limites des gens de gauche, ils acceptent la bataille contre les lois, mais finalement c'est pour eux un moyen de rétablir l'harmonie au sein du couple ou de la famille, sérieusement ébranlée ces temps-ci, et de masquer cette exigence qui émerge déjà de façon massive :

Libre disposition de notre corps.

Depuis notre enfance, on nous fait honte de notre corps. On nous empêche de nous branler d'abord, sous des prétextes médicaux farfelus, on nous empêche de mettre les coudes à table, on nous oblige à n'être jamais à poil. On nous fait honte de notre corps, parce qu'il traduit nos désirs, même quand nous n'osons pas les dire. On nous dit : soumettez-vous dans votre chair, portez des cravates, des slips et des soutiens-gorge, faites le salut militaire, ne vous étendez pas sur les pelouses, ne vous asseyez pas dans le bureau de votre chef, restez assis en classe...

Tout, n° 12, avril 1971

Le numéro 12 de « Tout » contient deux appels qui rendent public le F.H.A.R.

ADRESSE A CEUX QUI SE CROIENT « NORMAUX »

Vous ne vous sentez pas oppresseurs. Vous baisez comme tout le monde, ça n'est pas votre faute s'il y a des malades ou des criminels. Vous n'y pouvez rien, dites-vous, si vous êtes tolérants. Votre société — car si vous baisez comme tout le monde, c'est bien la vôtre — nous a traité comme un fléau social pour l'État, l'objet de mépris pour les hommes véritables, sujet d'effroi pour les mères de famille. Les mêmes mots qui servent à nous désigner sont vos pires insultes.

Avez-vous jamais pensé à ce que nous ressentons, quand vous mettez à la suite ces mots : « Saleud, ordure, tapette, pédé »? Quand vous dites à une fille : « Sale gouine »?

Vous protégez vos filles et vos fils de notre présence comme si nous étions des pestiférés.

Vous êtes individuellement responsable de l'ignoble mutilation que vous nous avez fait subir en nous reprochant notre désir.

Vous qui voulez la révolution, vous avez voulu nous imposer votre répression. Vous combattiez pour les Noirs et vous traitiez les flics d'enculés, comme s'il n'existait pas de pire injure.

Vous, adorateurs du prolétariat, avez encouragé

de toutes vos forces le maintien de l'image virile de l'ouvrier, vous avez dit que la révolution serait le fait d'un prolétariat mâle et bourru, à grosse voix, baraqué et roulant des épaules.

Savez-vous ce que c'est, pour un jeune ouvrier, que d'être homosexuel en cachette? Savez-vous, vous qui croyez à la vertu formatrice de l'usine, ce que subit celui que ses copains d'atelier traitent de pédale?

Nous le savons, nous, parce que nous nous connaissons entre nous, parce que nous seuls, nous pouvons le savoir. Nous sommes avec les femmes le tapis moral sur lequel vous essayez votre conscience.

Nous disons ici que nous en avons assez, que vous ne nous casserez plus la gueule, parce que nous nous défendrons, que nous pourchasserons votre racisme contre nous jusque dans le langage.

Nous disons plus : nous ne nous contenterons pas de nous défendre, nous allons attaquer.

Nous ne sommes pas contre les « normaux », mais contre la société « normale ». Vous demandez : « Que pouvons-nous faire pour vous? » Vous ne pouvez rien faire pour nous tant que vous resterez chacun le représentant de la société normale, tant que vous vous refuserez à voir tous les désirs secrets que vous avez refoulés.

Vous ne pouvez rien pour nous tant que vous ne faites rien pour vous-mêmes.

Avril 1971.
Ibidem.

ADRESSE A CEUX QUI SONT COMME NOUS

Vous n'osez pas le dire, vous n'osez peut-être pas *vous* le dire.

Nous étions comme vous il y a quelques mois.

Notre Front sera ce que vous et nous en ferons. Nous voulons détruire la famille et cette société parce qu'elles nous ont toujours opprimés. Pour nous, l'homosexualité n'est pas un moyen d'abattre la société, elle est d'abord notre situation et la société nous contraint à la combattre.

Nous ne faisons pas de distinction entre nous. Nous savons que hommes et femmes homosexuels vivent une oppression différente. Les hommes trahissent la société mâle, les femmes homosexuelles sont aussi opprimées comme femmes.

Les hommes homosexuels bénéficient comme hommes d'avantages que les femmes n'ont pas. Mais l'homosexualité féminine est peut-être moins scandaleuse pour les hommes, qui l'ont utilisée comme un spectacle.

Les contradictions qui existent entre nous, nous devons les poser.

Nous voulons savoir comment notre alliance avec le Mouvement de libération des femmes peut se faire sans soumission à l'idéologie hétérosexuelle.

Nous avons besoin de vous pour le savoir.

La répression existe à tous les niveaux. Le bourrage de crâne de la propagande hétéro, on le subit depuis l'enfance. Elle a pour but d'extirper notre sexualité et de nous réintégrer dans le bercail *naturel* de la sacro-sainte famille, berceau de la chair à canon et de la plus-value capitaliste et stalino-socialiste.

On continue à vivre cette répression quotidienne en risquant le fichage, la prison, la proscription, les insultes, les casse-gueules, les sourires narquois, les regards commiséreux. Nous revendiquons notre statut de fléau social jusqu'à la destruction complète de tout impérialisme.

A bas la société fric des hétéro-flics!

A bas la sexualité réduite à la famille procréatrice et aux rôles actifs-passifs!

Arrêtons de raser les murs!

Pour des groupes d'auto-défense qui s'opposeront par la force au racisme sexuel des hétéro-flics.

Pour un front homosexuel qui aura pour tâche de prendre d'assaut et de détruire la « normalité sexuelle fasciste ».

Avril 1971.

Ibidem.

Un individu raye le disque militant à l'aide de quelques trucs psychologiques. Cet individu-là, ce pédé, poussant d'un geste involontaire un commutateur caché, a mis en marche une scie à découper autrement le réel : faire la folle parmi les militants, ou militer dans une boîte de folles en sont les premiers effets.

Des homosexuels refusent le jeu des origines (d'où vient votre mal?) auquel veut les contraindre la psychanalyse de masse, celle des assistantes sociales. S'ils ne sont pas des résultats, quelque chose nous dit que le désir est orphelin. Un refus de remonter aux causes, aux débuts, à la querelle éternelle et glacée du « à qui c'est la faute? »

On ne sait pas d'où ça vient, et ça n'intéresse plus de le savoir, mais on sait bien, trop bien, qui on est. Et dans cette histoire de distribution de tracts pédés, chez qui parle-t-elle la voix chaude et troublante du désir cher à Genet, chez ce prêcheur d'homosexualité libérée, ou chez ce jeune prolo dont la bite était sans doute belle?

Connerie de la fierté d'en être, qui laisse échapper la chance de prendre au mot, au pied de la lettre, une phrase en forme d'érection.

Et pour quoi? pour conforter une « conception du

monde », guide d'interprétations dignifiantes. Le fruit de ce raidissement pontifiant, le voici : l'appauvrissement du tissu des relations sociales-désirantes, l'élimination de tous les appels non conformes du désir. Plus de drogue, de l'évangélisation.

OUÛ EST PASSÉ MON CHROMOSOME?

J'ai appris tout récemment en lisant *le Nouvel Observateur* qu'on avait découvert la cause de l'homosexualité : il paraîtrait que nous avons un chromosome en moins ou en plus, je ne sais plus, en moins probablement. Ne soyez pas méchants avec les homosexuels, ça n'est pas de leur faute. Après tout, l'explication vaut bien celle qui courait jusqu'à présent dans les milieux de gauche : « Il ne faut pas réprimer l'homosexualité, sauf bien sûr dans le cas des rapports avec les mineurs (les mineurs vous disent merde, je l'ai été, vous savez), l'homosexualité disparaîtra d'elle-même quand les relations hétérosexuelles seront libérées. C'est la faute de l'environnement, c'est pas leur faute. »

Il est vrai que l'on ne choisit pas de devenir homosexuel, en tout cas je n'ai pas l'impression d'avoir choisi. Un beau jour, au lycée, les petits camarades m'ont traité de pédale — je ne savais pas ce que ça voulait dire, mais j'en étais vaguement fier parce que j'avais l'impression qu'ils m'enviaient. C'est à force que ma mère me coince dans les portes pour me demander : « Mais tu n'es pas pédéraste au moins? » que j'en suis devenu honteux.

On n'est pas des produits, et ceux qui croient nous aider en disant : « Ils ne l'ont pas voulu », ne font

que nous enfoncer. On s'en fout de ce qui nous a fait tels : on n'est pas des résultats mais des gens.

On se voit d'abord par les autres. Cette impression-là je l'ai ressentie de nouveau ces derniers temps, après qu'on eut fait un certain nombre de réunions du F.H.A.R. Je vis dans ce qu'il est convenu d'appeler une commune, et je suis tout le temps avec des copains militants. Les gens de la commune comme les militants trouvent que ces derniers temps « je m'affiche ». Il y aurait un peu d'exhibitionnisme là-dessous que ça ne nous étonnerait pas. Et quand j'embrasse un autre garçon devant des copains j'ai toujours l'impression qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas être gênés — ce qui ne fait qu'accentuer la gêne.

On ne choisit pas d'être homosexuel, on se retrouve avec une étiquette collée dans le dos avec des gens qui rigolent à certaines de vos intonations. On ne choisit pas de devenir homosexuel mais on choisit de le rester, et ça se passe très tôt. Un certain sentiment de trahison, de cacher quelque chose à ses parents et un peu à tout le monde qui est à la fois repoussant et délicieux : quand deux garçons se retrouvent devant les autres, ils partagent une complicité plus forte que toutes celles qui peuvent lier entre eux les « normaux ». Mais il y a dans ce plaisir de complicité secrète à la fois quelque chose de radical (l'impression d'échapper par un côté à tout ce qui permet aux gens de vous juger) et en même temps une espèce de plaisir masochiste dont je me suis lassé. Et puis j'ai découvert aussi que ça ne servait à rien d'avancer masqué, qu'on avait beau faire comme si ça n'était pas, ça se savait toujours, comme on dit ; qu'on devient à ce petit jeu-là quelqu'un sur qui s'appesantit au mieux la protection des « normaux » aux idées avancées, comme une sorte d'irresponsable partiel

dont on accepte avec un sourire plus ou moins contraint les extravagances.

Une des choses qui m'a le plus exaspéré, c'est que quand les garçons savent que vous êtes homosexuel, ils s'imaginent tout le temps qu'on veut coucher avec eux — comme si un homosexuel n'avait pas le droit de choisir ou comme si n'importe quelle bite était encore assez bonne pour eux. Ce coup-là, on nous l'a fait encore dernièrement : on est allé distribuer des tracts du F.H.A.R. à la porte d'une boîte où vont danser le samedi soir les jeunes prolos ; et ça n'a pas manqué : « J'ai une belle bite, hein, c'est ça que tu veux ? »

On voit bien pourquoi les garçons « normaux » ne disent pas « homosexuel », mais « tante » ou « pédale ». Qui se fait enculer ne peut évidemment enculer lui-même, est forcément au féminin.

Il y a une autre légende qui a la vie dure : les homosexuels ne supportent pas les femmes. C'est vrai que nous avons souvent fini par mettre dans notre tête ce qu'on racontait sur nous ; j'ai eu pendant longtemps des rapports truqués avec les femmes, soit qu'elles m'aient pris pour un mâle particulièrement difficile, soit qu'elles aient voulu me « guérir », soit enfin tout simplement que j'ai reproduit avec elles les rapports d'oppression sous la forme d'imitation des autres mâles, pour faire aussi viril que le voisin. Ce qui est arrivé récemment a pas mal changé les rapports entre nous : essentiellement parce que l'on a découvert que là où les femmes luttent contre l'oppression par les hommes, elles nous ouvrent le chemin. Il y a quelque chose d'un peu paradoxal mais que j'ai pu vérifier dans le fait qu'à la fois nous désirons des hommes et nous méprisons la virilité. Elle nous paraît toujours sonner faux parce que nous savons ce qu'elle recouvre de lâcheté à l'égard de ses propres désirs. Tous les homosexuels ont fait

l'expérience : combien de mecs super-virils en apparence se laissent faire avec le plaisir secret d'être enfin transformés en objet de désir. C'est là où nous les inquiétons, c'est que nous mettons au clair leur désir d'être enfin objets, possédés même s'ils nous baisent.

Les « normaux » — ou plus exactement la société normale — ont appliqué l'image de la femme aux homosexuels. Cette image qu'ils avaient forgée pour mieux opprimer les femmes ils nous l'ont aussi imposée : l'hypersensibilité, la jalousie, futilité, etc. Mais au contraire des femmes, notre faiblesse fait aussi notre force. Parce que nous sommes aussi des hommes — ou tout au moins nous devrions l'être. Nous sommes fiers de notre trahison. J'ai eu un copain qui faisait très « pédale », et j'ai passé des années à lui donner des coups de pied sous la table pour qu'il arrête de faire « la folle ». Et pourtant je me croyais moi-même déjà assez libéré, mais je pensais qu'il fallait pour qu'ils se fassent accepter par les révolutionnaires que les homosexuels rejettent l'image féminine que leur a accolée la société « normale ». Ce que j'ai découvert depuis c'est que le mépris des « folles » était d'abord un moyen de nous diviser, de trier entre les bons et les mauvais homosexuels; et j'ai découvert aussi que c'est en rendant la honte plus honteuse qu'on progresse.

Nous revendiquons notre « féminité », celle-là même que les femmes rejettent, en même temps que nous déclarons que ces rôles n'ont aucun sens. Entre nous, dans les réunions essayons d'abolir les rapports d'exclusivité et de jalousie mesquines, de ragots, qui ont été imposés aux homosexuels : nous essayons d'être entre nous aussi francs et directs que possible et nous le sommes probablement infiniment plus que n'importe quel groupe de « normaux » entre eux.

Quand nous sommes allés distribuer des tracts

dans les boîtes d'homosexuels, nous nous sommes heurtés d'abord à notre propre peur; on avait tous une trouille bleue devant la porte, avec notre paquet de tracts. Beaucoup plus peur sans doute que pour une action militante habituelle, même beaucoup plus violente.

Mais quand on commence à découvrir qu'on est une communauté, même ces types que je haïssais, ces employés de bureau piliers de boîtes pour tantes, il me paraissait infiniment important qu'ils soient avec moi.

Vis-à-vis de l'extérieur, nous revendiquons notre féminité parce que nous savons qu'on nous l'interdit et qu'elle scandalise. Rien de plus réjouissant que la tête affolée d'un copain qui me voit lâcher des expressions ou des gestes qui sont pour lui ceux d'une tapette.

Pourquoi cette inquiétude? Parce que le règne des mâles est fondé sur l'idée que quand on a certaines caractéristiques corporelles (la bite) on est plus fort, plus intelligent, etc. Nous, qui sommes physiquement des hommes (encore que certains croient toujours à la malformation cachée) sommes socialement et psychologiquement des femmes: nous remettons par là en cause la base même du règne mâle. Ce qui fait le caractère radical de notre situation c'est que nous avons déjà dans les faits dépassé les rôles sociaux de l'homme et de la femme et puis — ceci pour les « normaux » qui me lisent — celui qui fait la folle n'est pas toujours celui qui se fait baiser.

Nous sommes plus riches de création d'invention et de liberté que les « normaux » pourront jamais l'être.

C'est pourquoi nous disons que nous sommes fiers d'être homosexuels: bien sûr, il y a toujours des super-révolutionnaires donneurs de leçon pour vous expliquer qu'on ne doit pas privilégier plus l'homo-

sexualité que l'hétérosexualité, qu'il ne faut pas faire de racisme à l'envers, que l'avenir est à la bisexualité, même à la pan-sexualité — le fait de pouvoir exprimer tous les désirs sexuels imaginables. Peut-être que ça sera vrai un jour. C'est sans doute notre but, encore que je ne sois pas sûr que le désir soit au fond indifférencié. En attendant ceux qui parlent ainsi ne m'offrent qu'un chemin : coucher avec des filles pour manifester ma libération complète. Or il se trouve :

1) que les filles, justement, ces temps-ci, en ont marre d'être des objets qu'on baise. Ce que nous ont dit les copines du F.H.A.R., c'est que pour elles, la bisexualité ça serait se soumettre à nouveau aux hommes, qui ont toujours considéré l'homosexualité féminine comme un complément, un spectacle et une agréable préparation à leur propre plaisir dans le coït

2) que, quant à moi, j'aurais plutôt l'impression de revenir en arrière que de me libérer plus.

Le mouvement lycéen par exemple, qui porte tellement d'espoir par ailleurs, que chacun présente comme le plus libéré possible, en est encore à reproduire des bandes dessinées de type situationniste sur le thème « vive l'orgasme » où comme par hasard un mec baise une belle nana — sur le dos bien entendu — (je crois que c'est dans *Crève-salope*).

Alors, d'accord pour la liberté sexuelle tant que vous voulez, mais on commence par dire ce qu'on a sur la patate. C'est comme ça que nous sommes les plus inquiétants, en disant, comme une Américaine, Martha Shelley : « Nous serons normaux quand vous serez tous homosexuels. » Nous n'accepterons de nous remettre en cause que quand nous aurons éveillé l'homosexuel endormi en chacun de vous.

Avril 1971.

Ibidem.

La voilà donc, cette armature corsetée de l'homosexuel assoiffé de dignité, à son summum de délire totalitaire. « Pour une conception homosexuelle du monde », pas un mot qui ne hérisse. Un système généralisé pour traduire tout événement, de la bonne vieille philosophie à la Dilthey, de la Weltanschauung comme au temps des manuels, et homosexuel, de surcroît, au sens de perdurable dans l'adéquation à lui-même.

Clares délimitations joyeusement revendiquées. Soyons entre nous pour ramener l'extérieur à nous. Aplatissage libéral du jeu des pulsions : l'amour est voué à l'égalité, qui vient rejoindre la liberté personnelle au fronton de la république des sexes¹. Manque dans la trilogie des états généraux sexuels la fraternité : elle vient se substituer à la baise dans les rapports entre pédés et lesbiennes.

Dans le nouveau club des jacobins pédés, l'entrée est soumise au « passage par l'homosexualité complètement acceptée ». Le monde devrait retrouver un centre, un sens : mais ça n'arrivera pas, pédé, ta dignité fout le camp.

1. La sexologie actuelle fait d'ailleurs un grand usage de tout ce républicanisme sexuel, largement étranger à la vitalité pulsionnelle (voyez les thèmes d'un Meignant).

POUR UNE CONCEPTION HOMOSEXUELLE DU MONDE

« L'amour, ce n'est pas se regarder face à face, c'est regarder ensemble dans la même direction » (Saint-Exupéry). Ce qui suppose qu'on est l'un derrière l'autre (le pédé de service. Hi! hi! hi!) mais pas forcément l'un dans l'autre. Pouvoir homosexuel? Organisation révolutionnaire? Il y a plein de copains et copines qui se demandent ce qu'est le F.H.A.R. On a deux mois d'existence réelle, et c'est à qui parle de faire « un manifeste », une « base politique minimale », etc.

A tel point qu'un groupe s'est intitulé lui-même « Commission politique » et a pondu un court chef-d'œuvre de banalité révolutionnaire, sitôt oublié que lu.

Et dans la nuit tombante, à une A.G. tenue à la Cité universitaire, on a entendu un concours de gauchisme verbal, mesuré à l'applaudimètre, sur le thème : « Si des homosexuels bourgeois croient pouvoir venir ici, ils se trompent. » Déclaration sans effet, d'ailleurs. Apparemment personne ne s'est senti visé.

Alors? On est 800, sans direction, sans bases?

En effet. Ce qui fait le F.H.A.R., ce qu'aucune base politique ne saura résumer, c'est un accord implicite, vérifié au travers des réunions de petits groupes plus que des A.G.,

une façon de se parler entre nous, une autre pour parler aux autres, quelque chose qui ne se laisse emprisonner en aucune formule, parce que c'est politique et vital à la fois, ce qu'on décrit maladroitement : « club de discussion... », « lieu de drague », « groupuscule politique »... C'est tout ça et autre chose.

Et des A.G. bordéliques; des petits groupes mi-partouzes mi-psychodrames; des tantes et des gauchistes.

Et un gros problème avec les filles.

Je pense que nous ne ferons aucun manifeste, que le bordel des A.G. est constitutif : à 800, on ne peut que centraliser les informations. Qu'on a tout notre temps : nous n'avons pas, comme les groupes gauchistes, l'angoisse des scissions, la peur de la mort du groupe.

Nous ne sommes pas un groupe, mais un mouvement. Laissons tomber l'étiquette : le F.H.A.R. n'est à personne, il n'est personne. Il n'est que l'homosexualité en marche. Tous les homosexuels conscients sont le F.H.A.R. : toute discussion à deux, à trois, est le F.H.A.R. Les jalousies, la drague, le maquillage, l'amour, c'est le F.H.A.R. comme la manif du 1^{er} mai ou le n° 12 de *Tout*.

Les doutes, les replis, c'est aussi le F.H.A.R.

J'ai le sentiment qu'au F.H.A.R., rien ne se perd : d'ordinaire, la multiplication des relations affectives affaiblit chacune d'elles. Pas au F.H.A.R., je crois.

Oui, nous sommes une nébuleuse de sentiments et d'action. Et je ne suis pas d'accord pour les clarifications hâtives; pour cette course à l'identification : savoir qui on est, se repérer face aux gauchistes. Nous n'avons plus besoin de papa, fût-ce sous la forme d'une base politique.

Quand nous aurons écrit que nous sommes contre l'impérialisme américain, pour les ouvriers de Re-

nault, contre la bourgeoisie, à quoi cela servira-t-il? A rassurer ceux d'entre nous qui sont ex-gauchistes?

« Nous sommes plus que des homosexuels, puisque nous voulons la révolution », « Nous devons adopter une position générale sur la lutte des classes ». Voilà ce que disent certains d'entre nous — pas forcément ceux qui ont été dans des groupes gauchistes d'ailleurs. Tous ceux qu'impressionne encore l'idée de la politique.

Eh bien! je pense que nous n'avons besoin d'aucune autre base de départ que notre homosexualité consciente; qu'on se trompe si on croit qu'un homosexuel conscient, c'est un homosexuel comme un autre doublé en peau de révolutionnaire.

Je m'explique : je crois que l'homosexualité vécue de façon consciente est plus qu'une forme de la sexualité opprimée; qu'elle n'est pas qu'une façon d'envisager les rapports affectifs; qu'elle contient en elle-même plus qu'une attitude face à la famille et à l'hétérosexualité.

Nous ne sommes pas des révolutionnaires spécialisés dans le problème sexuel.

Je pense qu'un homosexuel conscient a une façon d'envisager l'ensemble du monde, politique comprise, qui lui est particulière. Que c'est précisément parce qu'il vit en l'acceptant la situation la plus *particulière* que ce qu'il pense a valeur *universelle*; c'est pourquoi nous n'avons pas besoin des *généralités* révolutionnaires, abstractions répétées sans conviction.

Je crois même que la vision homosexuelle du monde est, à l'heure actuelle, la manière la plus radicale qui soit de parler de *tout* et d'agir sur *tout*. C'est cette vision du monde qui fait que, face à tout événement, quotidien ou politique, nous réagissons tous ensemble, sans avoir eu besoin de nous concerter à l'avance. Et sans base politique.

Je vais essayer de dire comment je vis cette concep-

tion homosexuelle du monde : ça ne veut pas dire que je crois possible de la résumer dans *un* manifeste, au contraire. D'abord, nous, homosexuels, refusons *tous* les rôles : parce que c'est l'idée même de Rôle qui nous répugne. Nous ne voulons être ni hommes, ni femmes — et les camarades travestis peuvent l'expliquer le mieux. Nous savons que la société a peur de tout ce qui vient du plus profond de nous-mêmes, parce qu'elle doit *classer* pour régner. Identifier pour opprimer. C'est ce qui fait que nous savons repérer, au travers des aliénations, les gens. Notre incohérence, notre instabilité, effraient les bourgeois. Nous ne pourrions jamais nous figer, fût-ce dans l'attitude du révolutionnaire prolétarien : nous avons souffert dans notre chair du rôle de mec qu'on nous a imposé. Désormais, tout rôle nous répugne. Celui de chef comme celui d'esclave. Ensuite, nous avons fait l'expérience de la *traîtrise*. Entre nous, homosexuels hommes, et les femmes, reste cette différence : nous avons trahi le camp des oppresseurs, celui des mâles. La traîtrise, ça nous connaît. Parce que nous savons désormais qu'on ne peut trahir que ce qui se fige et devient oppressif? A tout moment, nous pouvons porter un regard critique sur nous-mêmes, parce que « nous-mêmes », nous ne savons plus très bien ce que c'est. On nous a dit que nous étions des hommes, nous sommes traités comme des femmes. Oui, pour nos adversaires, nous sommes traîtres, sournois, de mauvaise foi : oui, dans toute situation sociale, à tout moment, nous pouvons lâcher les hommes. Nous sommes des lâcheurs, et nous en sommes fiers.

Plus que toute autre, l'idée même de *normalité* nous a opprimés. On nous a expliqué qu'il était *normal* de baiser les femmes, alors on a compris. Ce qui est normal s'identifie à ce qui nous opprime. Toute normalité nous hérissé, fût-ce celle de la révolution. Nous savons, nous, qu'une révolution « nor-

male » nous exclut. Nous avons compris que la vraie révolution exclut la normalité.

Enfin, nous avons acquis une sensibilité exacerbée aux rapports de *pouvoir*. Ce que nous appelons « phallocratisme » ne s'arrête pas à l'homme viril, fier de sa grosse bite. Nous savons déceler le phallocratisme intellectuel, cette espèce d'assurance dans l'affirmation de ses idées. Le phallocratisme pseudo-révolutionnaire, celui qui veut tout chambarder, sauf lui-même. Là où les autres prennent les déclarations pour argent comptant, nous sentons l'imposture et l'agression. Entre nous, sans arrêt, se tisse et se défait un réseau de rapports de pouvoir aussi vite détruits que construits.

Tout cela nous permet de ressentir tout phénomène selon notre vérité : j'ai pu dire pourquoi je me sentais du côté du Bengale libre rien que sur ma vision homosexuelle du monde : parce que la « normalité » révolutionnaire excluait les Bengalis du camp de la vraie révolution : celle de la véritable guerre du peuple, critères maoïstes normalisés type standard.

Vivre notre homosexualité ne s'arrête donc pas à coucher avec des garçons. Ça commence plutôt là. Notre conception du monde, c'est : « Amour entre nous, guerre contre les autres », étant bien entendu que cet « entre nous » est indéfiniment extensible, que le but de cette guerre est de l'étendre.

Pas de véritable amour sans égalité : le monde a soif d'amour, mais nous savons que celui qu'offrent les hétérosexuels sert à cacher la domination de la femme par l'homme. C'est pourquoi l'amour homosexuel est actuellement le seul amour qui vise à l'égalité parce que, marginal, il n'est d'aucune *utilité sociale*; que les rapports de force n'y sont pas inscrits au départ par la société; que les rôles homme/femme, baisé/baiseur, maître/esclave y sont instables et inversables à tout moment.

C'est cela que nous défendons sous le nom d' « Homosexualité ». C'est pourquoi nous disons : « Nous serons normaux quand vous serez tous homosexuels » : nous ne voulons pas d'une homosexualité qui serait acceptée à côté de l'hétérosexualité. Parce que dans nos sociétés, l'hétérosexualité est la règle, la norme, et qu'on ne peut faire coexister la norme et l'anormal. Il y a nécessairement lutte entre les deux.

Nous voulons la fin de l'hétérosexualité — au sens où l'hétérosexualité est actuellement nécessairement un rapport d'oppression.

Ceci n'est pas une question sexuelle. C'est surtout une question affective.

Le rapport de pénétration de la femme par l'homme a été investi par le système judéo-chrétien-capitaliste d'une telle valeur qu'aucun hétérosexuel, quelque libéré qu'il soit, ne peut passer à côté. S'il ne baise pas sa femme, il se sent frustré.

Il y en a beaucoup qui disent : notre but n'est pas d'instaurer une seule sexualité, l'homosexualité. Nous sommes pour la bisexualité, pour la liberté sexuelle et affective. Ils disent aussi : ce qui compte, c'est un rapport d'amour véritable, entre tout le monde, hommes et femmes comme hommes et hommes ou femmes et femmes.

Mais il n'y a pas d'amour égalitaire sans lutte, parce que toute la société fait de l'amour un moyen de perpétuer l'inégalité.

Et la forme concrète de cette lutte, on ne peut pas y échapper, est le passage par l'homosexualité.

Le passage par l'homosexualité *complètement* acceptée : je crois que ceux qui disent « mais mes goûts sont bisexuels, je veux pouvoir aimer tout le monde » veulent faire l'économie de ce passage par le moment où la sexualité et l'affectivité échappent complètement au modèle dominant. En un mot, comme dirait Margaret, je ne crois pas à la bisexua-

lité immédiatement, parce qu'elle dérive nécessairement de la forme régnante des rapports affectifs, l'hétérosexualité. Qu'elle transpose des rapports d'oppression.

Je ne pourrais croire qu'à la bisexualité dérivée de l'homosexualité — c'est-à-dire du jour où le combat homosexuel aura effectivement détruit toute norme sexuelle.

Ce jour-là, même les mots « homosexualité », « hétérosexualité » perdront leur sens.

Pas avant.

Alors, jusqu'à ce jour-là, je ne pourrai jamais aimer les hétérosexuels comme j'aime les homosexuels. Parce qu'ils continueront à m'opprimer. Tous ceux qui rêvent d'amour sans lutte contre le modèle dominant de l'amour se soumettent. Comme beaucoup de hippies américains : à force de vouloir établir tout de suite une véritable communication entre tous les êtres, ils ont caché la lutte, y compris entre eux.

« *Woodstock nation* », le monde des jeunes des festivals pop, nous a appris quelque chose : que la lutte des classes était aussi la lutte pour l'expression du désir, pour la communication, et non simplement la lutte économique et politique.

Mais il tend à nous cacher quelque chose : qu'on ne peut communiquer véritablement qu'en étant égaux. Ce qui n'est en particulier pas possible tant que l'hétérosexualité, fût-elle « libérée », reste la règle de ce monde des jeunes. Il n'y a pas d'amour véritable si la sexualité y est refoulée : tout le monde est d'accord là-dessus.

Mais alors, est-ce que nous ne refoulons pas l'amour hétéro, comme les hétéros refoulent l'amour homosexuel? Je ne le crois pas!

Par exemple, les rapports qu'ont les homosexuels et les homosexuelles dans le F.H.A.R. Ces rapports

sont, je crois, des rapports d'amour véritable. Et pourtant, nous ne baisons pas ensemble.

Eh bien, précisément, c'est *parce que* nous ne baisons pas ensemble que ce sont des rapports d'amour véritable.

La sexualité n'est pas du tout *refoulée* dans mes rapports avec une lesbienne, alors qu'elle l'est dans mes rapports avec une autre fille, qui s'imagine toujours plus ou moins que je vais coucher avec elle...

La sexualité n'est pas refoulée, mais le rapport de pénétration¹ est *consciemment* refusé de part et d'autre.

Ce qui fait notre accord, notre amour *égalitaire* avec les lesbiennes, c'est que comme elles nous refusons de pratiquer entre nous le rapport de pénétration.

Nous ne *refoulons* rien : nous *refusons* ensemble, d'un commun accord, le modèle sexuel dominant.

Cet accord-là est un véritable amour, parce qu'il est fondé sur un authentique *désir* : le désir d'échapper à la normale.

C'est un amour y compris dans sa forme libidinale : nous aimons à nous embrasser, nous nous trouvons beaux.

Il n'y a que les bourgeois pour s'imaginer que le véritable amour trouve sa réalité dans l'enfoncement d'une bite dans un vagin.

Il y a trente-six mille autres formes d'amour. Plus même : cette forme-là, bite dans le vagin, est précisément celle qui à l'heure actuelle exclut le véritable amour.

1. J'entends ici par « rapport de pénétration » le rapport hétérosexuel : le porteur de phallus dominateur pénétrant le vagin soumis, le tout lié socialement à la reproduction (même si elle est la plupart du temps évitée par la pilule).

Rien à voir, évidemment, avec l'enculage comme pratique homosexuelle réversible, même s'il mime par instants le rapport hétérosexuel de pénétration.

Tout rapport affectif a son prolongement sexuel :
mais ce prolongement sexuel n'est pas nécessairement
la pénétration, au contraire.

Texte distribué au F.H.A.R. en juin 1971
reproduit dans *Rapport contre la normalité*,
éd. Champ Libre.

Après le Fhar, ces militants homosexuels deviennent bon gré mal gré des porteurs de discours pour medias. Expérience vite lassante, assommante assumption, comme l'explique cette interview.

« C'EST VOUS QU'IL FAUT GUÉRIR »

L' « homo » officiel.

— Je suis parti d'une expérience tout à fait personnelle. D'abord, il y en avait marre de s'entendre dire : puisque vous êtes des homosexuels, on vous considère comme des types très chouettes, parce que vous vous assumez : on devient alors un représentant public de l'homosexualité. Non seulement les gens ne vous reprochent plus d'en être. Au contraire! Ils vous en félicitent. Un peu comme on ferait l'éloge d'un Algérien devenu un dirigeant politique. Ou bien tu fais partie de tous ceux qui, comme on dit, ne peuvent s'accepter. Mais ils croient eux-mêmes un peu naïvement que leur véritable but est de se proclamer homosexuels...

— Pourquoi pas?

— Que la société te reconnaisse comme homosexuel, tu es bien avancé après! Tu n'en es que plus enfermé. La société est bien contente de te faire jouer ce rôle. A la limite, elle fera même appel à toi en tant que spécialiste de l'homosexualité. Conclusion: plus de vie personnelle. Moi, tous les jours, je rencontre vingt types dont le regard m'apprend qu'ils parlent au représentant de l'homosexualité... révolutionnaire, bien entendu! Ça c'est de bonne

qualité! Tu portes un label gauchiste! C'est pourquoi l'homosexualité doit être détruite. Je parle évidemment de cette catégorie séparée que sont les pédés.

L'homosexualité, comme catégorie séparée, c'est un moyen subtil et très fort de réduire les individus à quelque chose d'insignifiant. C'est tellement commode! Quand il y a un homosexuel proclamé dans un milieu quelconque ou dans un journal, tous les fantasmes homosexuels du groupe convergent sur lui, ils sont expulsés du moi des autres, c'est-à-dire des hétéros qui le regardent. Et quand tu acceptes de jouer ce rôle, que tu te dis pédé révolutionnaire, les « normaux », tout en reconnaissant la valeur de ton homosexualité, font disparaître la leur. Tu rends donc un signalé service aux hétéros.

Un choix forcé.

— Tout le monde n'est pas homosexuel quand même!

— Tout se passe, en fait, de la manière suivante (et les psychanalystes ne le cachent pas) : l'enfant, au départ, est un pervers polymorphe. Il est capable de jouir de toutes les parties de son corps et de n'importe quel objet. Pervers, mais dans le sens technique : Freud précise bien que le mot n'a pas de signification morale. Dans un deuxième temps, l'identité sexuelle du sujet se forme. Le moi, la personnalité se dégage à travers la relation à la mère, le narcissisme, etc. Et, comme par hasard, le sujet, à un certain moment, se trouve devant un choix absurde (au niveau du désir, ça n'a pas de sens), un peu comme Hercule entre le vice et la vertu. Le sujet se demande au fond de lui : serais-je homo ou hétérosexuel?

— Comme dit Stekel ¹, c'est toute la tragédie de l'Occident chrétien, non? Avoir un seul Dieu à chérir, être homo ou hétérosexuel?

— Oui. Mais on ne te dit pas : si tu veux, tu peux être homosexuel ou hétérosexuel. On te force à choisir l'hétérosexualité, ça doit aller de soi. Si tu ne t'arrêtes pas à temps de branler ton petit copain (ce que tous les hétéros ont fait à un moment de leur vie), si tu persistes dans cette voie infantile, tu vas en payer le prix : l'homosexualité deviendra un destin. C'est que, de toute éternité, tu étais destiné à ça. Tu étais donc, comme on l'a dit, un homosexuel!

— Dans ton livre ² tu fais une observation très intéressante sur la forme que prend aujourd'hui la répression de l'homosexualité. Tu dis à peu près : pour les normaux, l'homosexualité est un comportement de gosse, c'est infra-sexuel.

— Prends le Rapport Simon. Il y a quelque chose de fantastique dans ce bouquin. On demande aux gens : à quel âge avez-vous eu votre premier rapport sexuel complet? La moyenne des réponses est : dix-neuf ans. Il s'agit des hommes. En clair, pour chacun de ces sujets, les rapports homosexuels — masturbation seule ou avec des petits copains — ça ne compte pas. La première relation sexuelle, pour eux, c'est l'aventure avec une nana, les fiançailles. Que faut-il en conclure? Les gens ont répondu honnêtement au questionnaire, du moins je veux le croire. Ils ont donc *barré* dans leur tête toute une partie de leur vie sexuelle. C'est absurde... D'après les enquêtes de Kinsey, c'est entre treize et dix-neuf ans que l'homme a la plus grande puissance sexuelle.

1. *Onanisme et homosexualité*, Gallimard.

2. *Le Désir homosexuel*, Éditions Universitaires.

La mauvaise conscience sociale.

— Quelle est l'origine de l'homosexualité comme catégorie séparée?

— L'apparition de cette catégorie séparée, ce qui permet de penser la déviance au niveau sexuel (la condamnation des homosexuels, ça n'est pas avant tout la répression des rapports sexuels entre mecs, c'est la déviation par rapport à la norme sexuelle admise), c'est un peu le produit d'une obsession de l'humanité. On peut comparer la chose au complexe d'Œdipe. Jusqu'aux XIX^e siècle, on a vécu dans l'obsession du meurtre du père. C'était un spectre qui hantait l'histoire des sociétés. Mais il ne s'est pas réalisé avant le début de ce siècle. Freud est le premier à découvrir que notre affectivité, notre amour, nos relations familiales reposent sur le désir d'assassiner le père. Personne ne s'en était rendu compte, ne l'avait senti avant. Cette découverte, en même temps, modifie réellement toute l'histoire passée : on la voit sous un nouvel éclairage. De la même manière, si tu veux, la création de l'homosexualité, catégorie séparée, obsède l'histoire des sociétés depuis très longtemps, comme un fantasme. Je précise : il s'agit de l'homosexualité séparée, œdipienne, culpabilisée. Dans *le Banquet* de Platon, il n'est pas question de ça.

— Hum! Hum!

— Entendons-nous, une fois pour toutes : je ne qualifie pas d'homosexuel un texte qui relate les relations pédérastiques entre mâles. Ce que je dis est ceci : l'homosexualité hante l'humanité, comme mauvaise conscience de la sexualité, un peu comme Œdipe est la mauvaise conscience de la famille (ce groupe à l'intérieur duquel se développent des phéno-

mènes d'oppression). Bien entendu, de même que Freud découvre l'Œdipe dans la tragédie grecque de même tu peux me parler de l'homosexualité dans la Bible. Il suffit de remonter les avenues du passé en stop, tu te diras : j'y étais passé une première fois, je ne l'avais pas remarqué. Tu liras l'histoire dans un autre sens!

Homosexuels et délinquants.

— Tu parles aussi dans ton livre de la répression policière des homosexuels et du rapport entre criminalité et homosexualité. Peux-tu en dire un mot?

— Je suis parti d'une réflexion assez simple : chaque fois qu'on cherche à rendre l'homosexualité respectable, on bute contre le même obstacle : comment faire sortir les pédés de la criminalité, sans détruire ce rapport libidinal ou érotique entre pédés et délinquants? Il ne faut pas s'aveugler : il y a une relation de désir entre les deux. Ce n'est pas un hasard si des gens du F.H.A.R. ont intitulé leur journal le *Fléau social*. Ils ont revendiqué leur criminalité. Que signifie le sous-amendement Mirguet? C'est le vote d'une loi qui introduit l'homosexualité dans la criminalité. Bien sûr, l'Assemblée nationale était à l'époque d'une rare débilité. Il ne faut pas fermer les yeux. L'aspect criminel de l'homosexualité représente même pour nous une chance. Et c'est tout à l'honneur des homosexuels.

— Que veux-tu dire?

— Je précise : premièrement, l'homosexualité n'est pas soumise à une moins grande répression en France aujourd'hui. J'ai donné des chiffres dans le bouquin, j'ai évoqué les lois qui ont été votées chez nous depuis 1945 — et même avant! Il faut le rappeler à l'occasion. Par ailleurs, la tentative de rendre

l'homosexualité digne, respectable ou honorable, comme cela a lieu avec la C.O.C. à Amsterdam, ou en France avec Arcadie, c'est de la blague; c'est sans espoir. Je ne veux pas attaquer André Baudry pour lequel j'ai infiniment de respect. Mais quand je dis : c'est de la blague, j'entends par là : ça ne permet pas aux homosexuels de s'intégrer dans la société, mais ça fait disparaître l'originalité, le caractère spécifique de l'homosexualité. On la réduit à un problème plus général : fidélité, conjugalité, etc. C'est aussi pourquoi j'ai tenu à donner au bouquin le titre de *Désir homosexuel*. Et c'est une tentative sans espoir : pour peu qu'on y réfléchisse, les homosexuels vont passer du stade de criminel à celui de malade. Cette étape a été déjà franchie allègrement par certains psychiatres. Pour eux, il ne faut pas punir les homosexuels, mais les soigner. Très peu pour nous! Le flic et le psychiatre vont d'ailleurs la main dans la main : c'est connu.

— Arcadie n'a jamais demandé qu'on fasse des homosexuels des malades. Au contraire!

De la culpabilité à la maladie.

— Bien sûr que non! La question n'est pas là. Leur rêve n'est pas d'envoyer leurs adhérents chez des psychiatres ou des psychanalystes. Mais il n'en demeure pas moins évident que si tu veux faire sortir un copain du cycle pénal, en cas de répression policière, c'est malheureusement pour le faire tomber entre les mains des psychiatres. Pour qu'un camarade n'aille pas en prison, une autorité médicale doit intervenir pour le déclarer irresponsable. C'est en ce sens qu'une entreprise, comme celle d'Arcadie, est sans espoir. Parvenir à faire adopter par le grand public, la presse, etc., l'attitude qui consiste à dire :

ces pauvres gens ne sont pas des coupables, mais des malades, cette attitude peut d'ailleurs représenter une étape intéressante (voir à ce sujet le Rapport Simon¹). En fait, moi, je pense que c'est extrêmement dangereux et très grave pour nous, à long terme du moins. Et puis, j'y reviens, il existe un rapport très net, chez Genet par exemple, entre homosexualité et criminalité. Et pourquoi les homosexuels sont-ils attirés par les prisons, par les milieux louches? Allons plus loin : c'est cette relation entre pédés et délinquants qui fait des homosexuels un groupe d'irrécupérables pour la société, un mouvement révolutionnaire assez étonnant.

— C'est l'histoire de Gérard Grandmontagne. Pourquoi lui as-tu dédié ce livre à propos?

— D'abord c'était l'ami d'un ami. D'autre part, c'était un homosexuel qui avait fait le tapin à Saint-Germain-des-Prés. Il était d'origine prolétarienne (ses parents étaient ouvriers). Depuis l'âge de dix-sept ans, il avait fait de la taule à intervalles réguliers, uniquement pour des petits délits. En tout : six ans. A trente et un ans, il était arrivé à s'accepter comme homosexuel et à se faire admettre par ses copains de prison, ce qui est très difficile. Il avait même réussi à se faire respecter d'eux — ce qui est encore plus difficile. Il a été emprisonné comme trafiquant de drogue à la suite d'une provocation policière. Il a été jeté au mitard (le cachot de la prison), à la suite d'une autre provocation, celle de l'administration pénitentiaire, pour... homosexualité! Et il s'est pendu. Plus exactement : il a été retrouvé pendu. A Saint-Germain-des-Prés, à la terrasse d'un café, tu vois des tas de types comme lui : qui draguent, ils ont des années de prison devant ou derrière eux, avec des suicides à la clef. C'est tout.

1. Éditions Gallimard.

La camaraderie « virile ».

— On dit en général que les homosexuels sont des persécutés, des paranoïaques. Toi, tu inverses cette proposition : au fond, les paranoïaques, ce sont les autres?

— Je suis parti de l'exemple du psychanalyste Ferenczi dans sa Psychopathologie. Il évoque, en particulier, le cas d'un employé municipal dans une petite ville de province allemande. Ce type passait son temps à écrire des lettres de dénonciation aux autorités allemandes. Il écrivait : « C'est un scandale! Il y a en face de chez moi des officiers qui se mettent en caleçon pour se raser. » C'est le genre de lettres qui s'accumulent aujourd'hui encore dans les commissariats de France. Il y a donc une paranoïa antisexuelle généralisée. Mais il y en a une autre due à une homosexualité refoulée, elle est aussi généralisée. Tous les psychanalystes le savent bien. Mais pour eux, ça n'est pas monstrueux : cette paranoïa correspond assez bien à l'organisation générale d'une société elle-même paranoïaque. Une chose frappante, par ailleurs, que j'ai trouvée chez Genet : les rapports de désir qui s'établissent entre les gens qui se trouvent à l'intérieur des instances répressives et ces dernières (prison, tribunal, police, armée, église, sport, etc.). Quand on regarde les bandes dessinées en vente à Amsterdam, on constate que le flic, par exemple, joue un rôle érotique très fort, comme le para, le marin, le S.S. On peut parler d'un phénomène généralisé d'inversion de la relation du désir, c'est-à-dire la transformation de l'objet d'amour en objet de haine.

— C'est-à-dire?

— La plupart des institutions répressives les

plus atroces et les plus paranoïaques de cette société portent une charge d'homosexualité négative extrêmement forte. J'en ai donné des exemples dans le bouquin : armée, police, sport, église... Toutes ces institutions sont des clubs de mâles dans lesquels on retrouve, d'une part, cette charge d'homosexualité très forte et par ailleurs, ce sont elles qui développent une idéologie fasciste, anti-efféminée, opposée aux rapports homosexuels ouverts. Elles se défendent, au moyen de la sublimation (la camaraderie « virile ») contre leur désir homosexuel. Car si un rapport érotique s'établissait entre tel et tel membre de l'institution, il se produirait un court-circuit dans le système de l'énergie sexuelle du groupe. Toute l'institution hiérarchisée s'effondrerait. Imagine : deux curés, deux militaires couchant ensemble. Si ça se généralise, pourquoi continuer à projeter son amour homosexuel sur le Général ou Dieu le Père?

Guérir les hétérosexuels.

— Le cas de Röhm en Allemagne, qu'en fais-tu?

— Comment a-t-il fini? Le bain de sang de la Nuit des longs couteaux, c'est ça, en quelque sorte, le véritable début de l'hitlérisme. Je ne dis pas : avant, c'était mieux. Röhm était un salaud, bien entendu. Il faut démystifier la vieille histoire de l'homosexualité fasciste : s'il y a eu un régime qui a jeté les pédés dans un camp de concentration, c'est bien celui de Hitler. Mais la liquidation physique de la bande des homosexuels à Röhm a joué un rôle déterminant dans la genèse mythique et psychologique du nazisme. Il fallait se débarrasser de ces gens afin d'axer tout le désir homosexuel des nazis sur la personne de Hitler, donc éviter tout court-circuit! C'est

pourquoi les institutions, qui répriment le plus sauvagement l'homosexualité ouverte, sont les mêmes qui contiennent la charge d'homosexualité la plus explosive.

— Pour conclure, ton livre est-il la fin d'une étape : celle de ta participation au F.H.A.R., par exemple?

— C'est la fin de la phase de la justification. C'est un ouvrage ambigu. Je dis qu'il n'y a plus de raison de parler d'homosexualité, sauf pour demander : pourquoi, diantre, les hétérosexuels ont-ils, eux, des problèmes, à cause de nous? J'avais dit : l'homosexualité doit avoir droit de cité. Je dirais maintenant : pourquoi les hétérosexuels restent-ils des paranoïaques? Notre problème, aujourd'hui, c'est de guérir les hétérosexuels, ça n'est plus de nous affirmer ni de nous justifier.

Interview recueillie
par Georges Danjou publiée
dans « S », n° 2, janvier 1973.

MOTO

Motos, motards, rocker (signifie « culbuteur » en anglais), dire vos vrombissements de révolte et de jouissance suppose qu'on vous débarrasse de votre harnachement d'explications sommaires.

CES DROLES DE MACHINES DÉSIRANTES

Ils nous interprètent, nous manipulent, prétendent nous expliquer, nous ramener à leurs sordides petites histoires de papa-maman... Ils ont presque réussi à nous donner mauvaise conscience.

Ils : psychologues, sociologues, psychanalystes, éducateurs, de *France-Soir* aux congrès sur la délinquance des jeunes. Tous ceux pour qui la moto, c'est d'abord compensation, complexes d'Œdipe, tout sauf ce que c'est visiblement : une belle machine qui vrombit, qui bondit, qui transmet l'énergie à nos corps enfin débarrassés des culpabilités.

Tous ceux qui se réclament de l'Homme et de sa psychologie, de la Personne et de ses refoulements : tous ceux pour qui monter sur une moto, c'est *frimer*, comme s'ils ne frimaient pas eux, avec leurs grands mots, et à moins de risques.

Ils disent que nous ne savons pas ce que nous dési-

rons, mais qu'eux, ils savent à notre place, que notre désir branché sur nos belles machines n'est que l'expression d'autre chose, qu'eux connaissent : les « structures profondes de la personnalité », notre enfance, nos parents, les femmes, les hommes...

Parce que, leur première peur, leur premier souci, c'est que surtout nos désirs ne soient pas ce qu'ils sont, mais des substituts d'autre chose, des compensations à ce qu'ils prétendent pouvoir nous offrir.

Pour eux, il faut bien que nos désirs soient dus à des manques, sinon, où irait-on ? A un temps où les jeunes pourraient se passer de ceux qui prétendent leur apprendre ce qu'il faut désirer ?

Sacrés humanistes, pour lesquels « adorer une machine, c'est aliéner la personne humaine » et qui protègent une société où l'ouvrier est esclave de sa machine de travail.

Qui dénoncent chez les jeunes qui aiment la moto des « victimes de la société de consommation », mais qui voudraient bien nous faire bouffer leurs bagnoles, leurs détergents, leurs supermarchés, leurs loisirs organisés, leurs maisons de la culture.

Pitoyables sociologues de gauche ; qui veulent voir dans nos motos un désir de transgression, un sentiment dévié de révolte, et qui ne sentent pas que nos machines ne sont ni pour, ni contre la *loi* : elles passent à côté, notre désir ne connaît pas de loi fût-ce pour la reconnaître honteusement : nous montons à moto, même pas pour faire chier les bourgeois ; même pas pour effrayer papa-maman : simplement parce qu'on a envie.

On ne vrombit pas pour nous assourdir, mais pour vibrer.

Vous avez cru nous avoir en disant : « Mais tout ça (la moto, les blousons de cuirs, les rencontres pétaradantes) c'est sexuel, c'est parce que... vous avez des problèmes avec les filles ou avec les gar-

çons, avec votre virilité ou avec votre féminité. »

Oui c'est sexuel mais pas dans votre sens, pas comme un honteux secret lourd des relations empoisonnées dans lesquelles vous avez enfermé le désir sexuel, pas comme dans vos familles où, selon vous, le fils monte à moto parce que le père est trop faible, ou trop sévère (vous n'êtes même pas cohérents dans vos explications).

... C'est sexuel, parce que le désir sexuel n'est pas limité à vos pauvres rapports qui répètent éternellement les complexes familiaux.

La moto c'est sexuel parce que rien n'est plus sexuel qu'une machine : pas comme substitut, pas « à la place de », en tant que tel. Un philosophe moins bouché que vous a récemment décrit ainsi le monde du désir : « Un monde d'explosions, de rotations, de vibrations... »; et ailleurs, le même : « ... Les machines désirantes grondent, vrombissent au fond de votre inconscient... ¹. »

Quand nous jouions et jouissions avec des petits trains, des petits vélos vous étiez déjà là, psychologues, psychiatres et psychanalystes pour nous dire : « Le petit train c'est le sexe de papa, le tunnel c'est le sexe de maman... » vous avez continué en disant : « Vos grosses motos, c'est le gros sexe de papa, que vous voulez avoir pour faire l'amour avec maman... »

... Et bien sûr, à force de nous enfoncer par tous les moyens ce genre de trucs dans le crâne, vous avez fini par nous y faire croire. Vous racontez aux jeunes que ce qu'ils aiment dans la moto, c'est paraître supervirils, dragueurs de nanas, spécialistes du cassage de gueules entre vrais mecs. Alors bien sûr, plein de jeunes types s'y laissent prendre, et croient sincèrement à toute cette salade sur la virilité, et finissent par

1. G. Deleuze et F. Guattari, *L'Anti-Œdipe*.

jouer les rôles qu'on leur a préparés, les stupides stéréotypes d'un univers sexuel morne et borné.

Non, la moto n'est pas plus virile que féminine, c'est vous qui avez inventé ces étiquettes-là. Et vous revenez ensuite nous coller sur la face, heureux de retrouver ce que vous avez créé.

Une machine de désir n'est pas synonyme de virilité, elle est synonyme de plaisir, d'un plaisir inclassable et gratuit que vos classifications psychologiques n'épuiseront jamais, même si vous nous contraignez à vivre avec.

Notre machine est de groupe, parce que nous ne la vivons qu'en groupe. Nos motos sont branchées les unes sur les autres, notre désir est communicable parce que nous l'étendons entre nous par ce rapport de machines. Pas en consommateurs : comme toutes les machines de désir, les nôtres ne marchent qu'en se détraquant ; si on voulait des machines sans problèmes, on achèterait vos conneries de bagnoles « utilitaires » où le désir se cache sous le masque assassin de bon père de famille sûr de son bon droit.

Vous nous affirmez : entre les machines et l'homme, il faut choisir.

Nous vous répondons : votre vieille saloperie idéaliste, l'homme, on s'en fout. Mais contre vos machines broyeuses de travail, votre montre et votre pointeuse, votre bagnole et votre métro, votre machine sociale à broyer les vies, on a choisi de vibrer à l'unisson de nos machines de désir.

Culbuteur n° 2, avril 1972.

Contradictions d'une révolution culturelle polymorphe : le 22 avril 1972 on manifeste à vélo dans Paris contre la pollution automobile. Face à l'écologie pop, le vrombissement rock. Heurts parfois violents...

AUTO
PARIS MOTO
VÉLO

22 avril : des milliers de vélos traversent Paris, de la Porte Dauphine au Bois de Vincennes. Des milliers de jeunes collent sur les voitures bloquées un infamant papillon « à vendre ». A vendre ou à casser. Auto, capitale de la névrose, famille ambulante, lieu clos (ferme la porte! ne parlez pas par la fenêtre!) où le H.L.M. sur roues devient machine à assassiner. Tous ceux qui s'entassent en hauteur dans les tours et les pâtés immobiliers sont jetés dans la charge folle des rues et des routes. Côte à côte dans l'immeuble (on ne se parle pas entre voisins), contre à contre sur la route, pare-chocs contre pare-chocs, voyez *Week-end* de Godard, si jamais il repasse dans un cinéma.

Face à ça, les petites reines en délire, d'immenses avenues occupées d'un seul coup par le champêtre tintement des sonnettes argentines, enfin audible, au-delà des nuages polluants. Le bonjour de selle à selle au lieu de l'insulte de volant à volant. Et nos motos dans tout ça ?

Tout nous oppose aux manifestants du 22 avril. Tout, en apparence. Et pourtant... on se sent d'accord. Bien sûr, les motos, ça n'est pas particulièrement silencieux. Ça aurait même tendance à pétarader. Et puis, et surtout, les écologistes et les adeptes du vélo, c'est plutôt le genre non violent, fleurs et petits oiseaux, amour et paix. La moto passe plutôt pour agressive, violente, casquée, bottée, cuirs cloutés et ainsi de suite. Culturellement, c'est un peu les Beatles (Lennon) contre le rock du M.C.5. Sociologiquement, les étudiants et ex-étudiants contre les loulous et les zonards. C'est la guitare et la batterie, la communauté et la bande. Et pourtant, on le sait, on le veut, le mouvement des jeunes ne se contredit pas, ne s'oppose pas.

La pollution ? Tout le monde est d'accord. Le bruit ? On sait bien que le même qui proteste contre le vacarme automobile fait hurler sa sono, le soir, entre copains. Bien sûr, on n'est ni pour ni contre le « Bruit », comme voudrait le faire croire Poujade, ministre de l'environnement et de ses environs. On est contre la dictature du seul bruit permis, du seul bruit légal, celui des quatre roues. De même qu'on n'est pas contre la machine télé, mais contre la violence légale qu'elle institue en étant le seul mode d'expression audio-visuel centralisé et autorisé.

Contre quoi sommes-nous tous d'accord ? Contre l'uniformité monstrueuse qui réduit la question de

l'occupation de la rue à la victoire du plus gros et du plus fort. Il n'est pas question simplement de transports. Se transporter, ce n'est pas principalement se déplacer d'un point à un autre. Les transports sont d'abord un lieu social et un lieu de désir. Mais il y a deux sortes de transports : ceux impérialistes, canalisés, liés aux gros producteurs de carburant et d'automobiles, et ceux marginaux, des jeunes en fuite ou en rencontre, en recherche ou en balade. Utilitaire, lié au travail jusque dans le loisir organisé des week-ends, le transport automobile est impérialiste. Il bouffe la ville : voies sur berge, périphériques, parcs de stationnement. Il bouffe la campagne : autoroutes, qui dira vos mornes doubles voies en impasse? L'auto est le règne de l'utile, du boulot, de l'organisé. L'auto seule a tous les droits. Le droit de tuer d'abord. La route appartient à l'auto, à personne d'autre. Les motards le savent mieux que personne, eux qui sont tolérés mais pourchassés par les grosses carrosseries.

La révolte des motos et des vélos, des piétons et des trottinettes, des jeunes et des gosses, se fait d'abord contre l'ennemi commun : le père de famille au volant de sa bonne conscience. Les motards se saluent. Les automobilistes s'insultent. Les automobilistes refont perpétuellement l'itinéraire piégé : boulot — dodo — week-end. Les jeunes divaguent, partent à la rencontre, dérivent sur les machines de leur désir.

Culbuteur, n° 3, mai 1972.

M. L. F. — F. H. A. R. : VERS QUOI?

Sexe contre affectivité, la tête et les jambes, ce débat poisseux ne peut s'achever que par la fin des combattants — la fin des statuts sexuels figés.

FEMMES ET PÉDÉS

L'horrible engeance. Couple bancal. Mal mariés : qu'est-ce qu'ils ont à faire ensemble, pédés et gouines, puisqu'ils ne veulent pas se faire l'amour?

Ça n'avait donc rien d'évident, cette association. Les pédés passent pour misogynes, c'est connu. Ils ont le culte de la bite et de la virilité. Ah! les femmes, les affreuses, les rancunières, celles qui nous volent nos hommes...

Est-ce que les pédés ne demandent pas à être traitées en femmes, alors que les femmes, justement, en ont marre?

Et pourtant : aux U.S.A., dès le début du *Gay Liberation Front* (front de libération homosexuelle) en juin 69, après la mort d'un jeune pédé au cours d'une descente de flics dans une « boîte », le *Women's Lib* soutient. En France, c'est encore plus net : l'initiative vient des femmes. Du M.L.F. d'abord :

dès son apparition il crée les conditions d'une nouvelle compréhension de ce qu'on appelle les luttes. Le champ politique se sexualise, ou, plutôt, l'union pour la lutte des gens concernés par la même situation « privée » devient possible. On est femme avant d'être trotskyste ou maoïste, pourquoi pas pédé? C'était la vie privée, donc privée de sens politique, ça devient un combat. Les signes s'inversent : dans le privé les pédés haïssent les femmes. Dans la lutte, ils se retrouvent côte à côte. D'ailleurs les femmes prennent aussi l'initiative [sur la question homosexuelle. Il existait un club homosexuel en France, feutré et discret : Arcadie. Les femmes qui y étaient se regroupent en liaison avec le M.L.F. : elles imitent les pédés, et en mars 71 le groupe en question se manifeste successivement à la Mutualité, en attaquant un meeting contre l'avortement, en sabotant une émission de Méné Grégoire sur l'homosexualité. Le mot « hétéroffic » apparaît. Puis c'est le numéro 12 de *Tout* qui paraît au moment du débat de l'*Observateur* sur l'avortement auquel pédés et femmes participent activement. Ce sont les gouines qui ont commencé : la majorité du M.L.F. est d'ailleurs réticente, voire franchement critique à l'égard de cet avorton dernier venu, le Fhar, qui copie le fonctionnement du M.L.F. (assemblée générale hebdomadaire aux Beaux-Arts), en mime le style (chansons, weekend ensemble, amour entre nous, guerre aux phallocrates). Même le numéro 12 de *Tout* contient un manifeste de 343 salopes qui se sont fait enculer par les Arabes...

Une nouvelle logique politique apparaît : des rapports entre pédés et femmes avaient été jusque-là marqués par les culpabilisations qu'entraîne une conception du désir fondée sur le manque et la castration. Les uns et les autres découvrent qu'au fond la castration on s'en fout, qu'on peut jouir sans

obéir ni transgresser la loi du phallus. Et puis, qu'il y a des cibles communes : la famille hétérosexuelle reproductrice, etc. On se retrouve pour dénoncer ce rôle. Côté M.L.F., on s'habitue à retrouver les pédés dans chaque manif. Ça paraît tout naturel. Au fond, on ne sait pas très bien pourquoi sinon qu'en principe « ce ne sont pas des hommes comme les autres » puisqu'on a le même ennemi : le phallocratisme, les rouleurs de mécanique qui cassent la gueule aux pédés et sifflent les nanas. En caricaturant, on peut dire que les femmes du M.L.F. étaient les vrais Jules du Fhar, politiquement parlant. La plupart des initiatives venaient d'elles.

Face au petit monde gauchiste, les pédés continuaient à jouir de la position enviable — et enviée — d'être les seuls hommes à discuter avec les femmes du M.L.F. Position qu'il importait de sauvegarder. A l'inverse, les femmes montraient avec des pédés leur capacité à parler à des hommes ou du moins à des gens déclarés physiologiquement tels. Cohabitant dans la préparation des actions, dans les discussions en petits groupes, certains pédés et certaines femmes finirent par se faire d'authentiques déclarations d'amour, toutes platoniques d'ailleurs. L'affreux rapport de pénétration étant exclu de part et d'autre, et comme on n'avait pas trouvé — on ne l'a toujours pas trouvé d'ailleurs — comment vivre nos relations, on en est venu à confondre la complicité à l'égard d'un même adversaire et un véritable rapport libidinal.

Le Fhar a toujours gardé un côté irresponsable; une incapacité à penser stratégie. Pas le M.L.F. Les femmes, la moitié de l'humanité, une communauté réelle, ce n'est guère comparable au mouvement brownien de quelques centaines de pédés. Le M.L.F. pèse lourd face au Fhar. Pour les femmes, les pédés parlent beaucoup de sexe et peu d'amour. Ce sont

des obsédés sexuels, leurs fantasmes tournent autour du sordide ou de l'abject, de la pissotière ou des bosquets des Tuileries.

Les femmes, au contraire, tendaient haut la bannière du véritable amour, de la chaleur affective, des vastes et profonds sentiments dont elles constataient l'absence dans le monde des hommes. Les femmes se battaient au nom de l'amour, les pédés au nom du sexe. Mille fois le débat revint, et notamment lors du dernier week-end que quelques copains du Fhar et quelques copines du M.L.F. ont passé ensemble. « Vos histoires d'enculage, c'est du sado-masochisme, nous on veut l'amour. Remontez au-dessus de la braguette », disent-elles. A quoi les pédés répondent : « Mais c'est tout ce qu'on a voulu nous obliger à faire, depuis toujours; sublimer, réaliser l'assomption du sexe homosexuel pour le transformer en affectivité épurée : on n'en veut plus. » Problème : les filles ont expliqué qu'elles en avaient marre de se faire siffler par les mecs dans la rue. A quoi les pédés ont répondu qu'ils ne demandaient que ça, eux : qu'on les siffle, qu'on leur mette la main au cul. Que c'était pour ça qu'ils allaient au Maroc ou en Tunisie. Peut-être faudrait-il qu'on se promène deux à deux, un pédé + une femme, et qu'on détourne les hommages proposés à l'une vers l'autre... Mais surtout, nous est apparu de façon croissante le caractère bloquant de ces statuts, de ces rencontres institutionnelles de groupe à groupe, de ces rapports de puissance à puissance, les pédés, femmes, gouines : on n'est pas seulement ça.

Oui, les pédés et les nanas sont de plus ou moins bon gré collés ensemble : peut-être qu'il n'y a pas besoin de maintenir indéfiniment cette séparation des sexes, elle-même fille de la société hétérosexuelle familiale. Pédés, gouines, femmes, femmes-pédés, pédés-gouines : moins on a de statuts et de rôles

entre nous, mieux on se porte. A chacun ses sexes, et à tous tous les sexes. Et tous les branchements. Une fois éliminés les phalocrates, cela va de soi.

Actuel, n° 25, novembre 1972.

UN TRANSVERSALISME ÉHONTÉ

Inventons des fentes, des versants, qui tranchent suivant de nouvelles strates les hiérarchies et les spécialités. Nous découpons la « réalité sociale » comme ça nous arrange ; au risque d'être confus, nous passons systématiquement d'un ordre à un autre (esthétique, politique, bandant, théorique) ; nous transversalisons en transposant sans rime ni raison ce qui se fait ici ailleurs, non pour tout égaliser — car nous avons besoin de différences de potentiel pour fournir l'énergie à notre coupe. Nous ne cherchons pas à constituer des mixtes, à tout marier dans de molles médiations, mais à tout recouper l'un par l'autre, à « interpeller » comme on dit, les pédés par les motos, Fourier par la « drogue », le gauchisme par le fric.

Le fric : c'est en quelque sorte la transversalisation bourgeoise, cette universalisation qui est le moyen le plus simple de tout rabattre sur une même échelle. Notre mouvement y répond : au lieu de ramener tout à la même clé, de tout araser pour rendre n'importe quoi échangeable, nous transmuons concrètement d'un ordre à un autre. Il ne s'agit pas de dire : amour, famille, métier, science, guerre, tout se réévalue ou se dévalue suivant une seule échelle. Nous n'avons rien à attendre d'un « échangeur universel » encore que son règne nous ait rendu

tout possible, mais tout à désirer de la transmutation sans intermédiaire d'une « nature » en une autre. Non pas de l'échangeable, mais du transformable, ou du remplaçable pièce à pièce. Le travestissement, par exemple, pas l'intermédiaire entre l'homme et la femme, ou le médiateur universel (homme vers femme, femme vers homme); c'est une part d'un monde transférée dans un autre comme on passe d'un univers à un autre univers, parallèle au premier (ou perpendiculaire, ou de biais...); ou plutôt, c'est un million de gestes déplacés, de traits reportés, d'événements (pousse d'un sein, disparition d'un poil) survenus aussi intempestivement que l'apparition ou la disparition d'un sourire félin dans *Alice au pays des merveilles*.

Nous ne cherchons pas de contenus nouveaux. Nous produisons de l'inattendu. Le nouveau ne se présente jamais que là où l'ancien lui désigne sa place. Productrice d'inattendu, de déplacé, tapis volant qui nous arrache aux enracinements de la honte et du bienséant, cette transversalisation-là répond à la guerre de mouvement du Capital (son déplacement fluide et instantané d'un continent, à l'autre par le jeu des multinationales), à son caractère insaisissable. Les défenses de territoires (politique et moral, contre le cynisme capitaliste, théorique, la vérité contre le formalisme, syndicaliste, la force de travail contre le vampire multiforme, sentimental, contre la déshumanisation mécanique) sont à la guerre que mène le Capital ce qu'était la ligne Maginot face aux chars allemands. Le progressisme humaniste est en retard d'une guerre. Il reproche au Capital d'être apatride, sans famille, sans morale, alors que ces impedimenta-là paralysent, livrent désarmé et ligoté au Protée de la circulation monétaire.

Transversalisme, transvestisme, versatilisme. Glisser d'un ordre à un autre, en suivant les failles.

Les surfaces sociales, polies par le ressac des répétitions sans jouissance, ne présentent plus à notre œil que des paysages accoutumés, un plat horizon de mornes certitudes sans aventures. Mais que se présente une fente, une cassure : suivons une nouvelle stratification, coupons à vif dans le tissu, et s'ouvre tout à coup, bouillonnant d'odeurs nouvelles aux appétits insoupçonnés, une veine dont la production étonne. Mais jamais le théorique ne peut briser ni fêler le cristal du théorique, pas plus que le flot du fric ne tranche dans l'océan de la circulation monétaire. Une tomate vaut contre un discours, a-t-on découvert en mai, ou encore une caresse trop précise contre une agression politique.

Foin des sages transversalités scientifiques et interdisciplinaires, de l'analyse institutionnelle comme ciment de toutes les inquiétudes ou comme condiment dans la sauce des restructurations et des réformes. Voyage à travers les institutions : Dutschke en parlait déjà. Est-ce adjoindre aux nationalités et aux territoires un tourisme dont les cars climatisés sont les nouvelles tâches institutionnelles-stages, formation, remises en question professionnelles — où la vitre de l'analyse protège le chercheur ?

Pas ici. Un transversalisme éhonté, dévergondé, ayant perdu toute pudeur — i.e. tout sens de l'adéquat —, qui cherche sans arrêt à faire rentrer des chevilles rondes dans des trous carrés, perdant son statut au fur et à mesure qu'il l'acquiert, lubrique quand on l'admettait théorique, « intempestif ». Fugace. Pirouettant en spirale. Comme dans un voyage dans le temps : présent à tous les instants, pleinement, mais coupant par un autre chemin au même moment. Embrouillant l'ordre des causes et des conséquences, puisque emmêlant ces grosses ficelles en tranchant d'abord après, et ensuite auparavant. Morcellant le lombric de l'ordre.

Le mouvement homosexuel est glacé.

Et votre mouvement de référence, dans tout ça? Fhar-boulet attaché au pied de l'homosexuel de service, lourd collier dont les grelots préviennent à chaque instant tout l'Ordre des mouvements que l'on tente. Choisissez : restez immobiles ou prévenez où vous êtes, d'où vous partez, où vous allez. Militant homosexuel révolutionnaire, ding dong ding, j'avais pourtant bien cru qu'à cette échelle — c'était si particulier, si localisé, face aux grands machins politiques structurés — on ne pourrait jamais nous épinglez dans l'entomologie sociale.

Les mouvements homosexuels ont vécu. Certes, ils se développeront encore, obtiendront des changements dans la condition qui est faite aux pédés. Mais comme *mouvement*, ils sont morts. Le ressort interne qui les mettait en marche est au bout de sa course; ils ont consommé toute l'énergie qui pouvait surgir du cadre qu'ils s'étaient assigné.

Quelques indices : le numéro de la revue *Recherches* publié avant l'été 73 par un groupe qui n'accepterait plus d'être considéré comme du Fhar, et des filles sans aveu du M.L.F., titre : « Ce que sont les fhar et les mlf éclatés. » Même le *Nouvel Observateur* note que ce numéro tranche avec un fhar... dont plus personne ne sait où il est. Aux U.S.A., le *Gay lib* n'existe plus en tant que mouvement centralisé; il éclate en groupes qui soit n'ont plus rien à foutre de la libération homosexuelle en général (travestis, Sado-Masochistes...) soit attaquent violemment l'idée même de mouvement homosexuel : tels les « efféministes révolutionnaires », derniers-nés des débris du *Gay lib* (depuis juin 72). Ils commencent ainsi le texte de leur Manifeste, qui a fait grand bruit : « Nous, efféministes...

invitons tous les hommes qui partagent nos opinions à se joindre à nous pour faire notre déclaration d'indépendance à l'égard du mouvement de libération homosexuel et de toutes les autres idéologies mâles... »

De toute façon, le Fhar a aujourd'hui heureusement éclaté en préoccupations plus précises qu'à ses origines. Un ami américain, assistant pour la première fois à ce qu'il est toujours convenu d'appeler l'Assemblée générale du Fhar (une gigantesque drague sur six étages dans un bâtiment universitaire, probablement le plus nombreux lieu de drague de Paris, sinon d'Europe) demandait : *What is it supposed to be?* Il espérait engager un débat que notre réponse — « c'est l'assemblée générale » — aurait introduit sur le plan militant. Mais ce lieu n'est rien supposé être : il se recrée et se recrée de lui-même chaque semaine. Ainsi le Fhar a-t-il réellement transformé la géographie homosexuelle à Paris — et ça n'est déjà pas si mal, ayant provisoirement écarté la menace policière.

Parallèlement toutes sortes d'indices permettent de penser qu'une marge pour la circulation homosexuelle, si étroite et fragile soit-elle, est récemment apparue à partir du Fhar. C'est aussi vrai pour les medias d'information que pour les jardins publics — j'ai découvert avec étonnement des soirs de tuileries où les pédés armés de bâtons manœuvraient contre les « loulous », voire contre les flics.

On le voit : avoir soif d'autres modes de découpe que le Fhar ne signifie pas nier tout « militantisme homosexuel ». La généralisation en l'Europe de 1973 de mouvements militants homosexuels (Pays-Bas, Danemark, Allemagne fédérale, Italie...) liés au gauchisme montre qu'un « espace politique » traditionnel est en train d'être conquis. Mais que c'est triste, un espace politique. Une manif de pédés descendant le Kurfürstendamm à Berlin-Ouest, en

criant contre le racisme sexuel, comme c'est sage-ment nouveau et peu intempestif...

Des unités factices.

Ce terme même d'homosexuel, par ce qu'il implique d'homogénéité assurée, gêne. C'est trop limpide, nos mouvements sont bien plus hétéro qu'homo. Nous ne visons pas à la fidélité à nous-mêmes, dans le perdurable du pareil à soi.

Il était au Fhar et au M.L.F. une règle qui voulait que seules les femmes avaient le droit de parler des femmes, seuls les pédés avaient le droit de parler des pédés.

Cette règle assigne un discours à un sujet, oblige à accepter une identification, réserve des territoires. Règle qui eut son sens quand elle tendait à bloquer une parole destinée à opprimer femmes et homosexuels, en les désignant comme tels tout en réservant le bénéfice d'un statut d'homme viril à celui qui parlait. Règle qui devient oppressive le jour où elle m'oblige à me confiner à mon rôle de pédé officiel, c'est-à-dire à parler des pédés en tant que pédé, d'un lieu fixe et bien assigné; le jour où elle oblige un-une camarade du M.L.F. à endosser une nature de « femme » qui limite le champ de ses désirs et lui interdit comme à moi de devenir par exemple une-un pédés lesbienne. Cette règle-là est morte pour moi le jour où elle se transforme en contrôle des passeports de la parole. Certes, il faut dire d'où on parle, mais on doit pouvoir bouger. Il m'apparaît donc qu'après trois ans et demi aux U.S.A., deux ans en France, le mouvement homosexuel et celui des femmes se révèlent comme des unités factices — ou devenues factices. Oui, ces mouvements ont fragmenté des totalités oppressives — groupes politiques, idéolo-

gies, et marginalement classes sociales — mais pour en constituer d'autres, des grands rassemblements contre, des mouvements antisexistes, antimâles. Mais on ne vit pas d'antisexisme. Pour que les molécules prisonnières, les petits rouages de la jouissance se mettent en branle, il faut faire fondre la glace de ces grands ensembles qui les immobilisent, rompre et fragmenter ces grandes unités où l'archétype revient au galop.

Ce qu'écrit à cet égard Marcuse dans son dernier livre *Contre-révolution et révolte* traduit assez bien une certaine pente du mouvement de libération des femmes et plus encore des efféministes : « Que l'image et la réalité de la femme aient été déterminées par une société agressive, dominée par les mâles, n'est pas une raison suffisante pour refuser le phénomène ni pour que la Libération de la femme doive étouffer la « nature » féminine. » Pour les efféministes révolutionnaires, rejoindre le camp des femmes consiste à développer en eux des qualités « féminines » : amour d'autrui et non sexualité brutale comme dans le *Gay lib*, sensibilité, etc. Tout un programme de réarmement moral face à l'inhumanité mâle capitaliste. De même une certaine idéologie M.L.F. contraint la femme à « assumer sa féminité » sous peine de trahir...

L'archétype du pédé libéré n'a heureusement jamais eu assez de force pour empêcher la fragmentation du mouvement homosexuel, fragmentation à laquelle le M.L.F. résiste mieux. Mais ne sentez-vous pas, là aussi, le malaise qui craquelle les bonnes consciences M.L.F., devant certaines formes d'unité acquises au prix d'un véritable verrouillage psychologique, d'un chantage à la fidélité ou à la trahison ? Qu'une femme puisse réunir autour d'elle, baignant dans une mixture de leadership politique et de soumission affectivo-psychanalytique, tout un groupe

de filles devenues ses « patientes » n'a rien d'étonnant dès lors qu'on a éprouvé la force du ciment idéologique M.L.F. Les liens du F.H.A.R. étaient plus pratiques — la drague — qu'idéologiques; son éclatement en est d'autant facilité. Le M.L.F. ne s'effondre pas, mais son idéologie assure sa cohésion de manière pesante.

Principe - Femme contre homosexuels éclatés.

Deux versants dans cette nouvelle constellation qui surgit de l'éclatement des mouvements homosexuels : celui des pratiques éclatées, constitutives de groupuscules de sexe et de vie, tels les groupes de travestis, les pédophiles, les arabophiles, dont rend compte le numéro de *Recherches* (3 milliards de pervers) ou les sado-masochistes américains. Et celui, dont témoigne l'efféminisme révolutionnaire américain, celui de la mauvaise conscience d'être mâle et non femelle. L'un agissant dans les corps et brouillant les définitions sexuelles, l'autre unifiant tout autour de statuts sexuels intangibles et simples : hommes nous sommes et donc oppresseurs : comment nous faire pardonner notre nature? L'apparition dans le numéro de *Recherches* d'innombrables bites en érection a permis à une certaine idéologie M.L.F. de catégoriser aussitôt : ce sont des mecs, des phallocrates. De même, les efféministes américains condamnent pêle-mêle le sadisme masculin, le masotravestisme, le rock-travesti et le warholisme comme succédanés de l'idéologie mâle. En d'autres termes, le mouvement est étiré entre deux extrêmes, un corps aux multiples organes (sado-maso, travesti, etc.) et une nouvelle morale, qui vise à exclure la diversité et le polymorphisme des nouveaux pervers au profit d'une et d'une seule loi, celle qui distingue amis et

ennemis du Peuple, pardon, des femmes. Les efféministes révolutionnaires écrivent (*13 Principes de l'efféminisme révolutionnaire*) :

« 1. *Sexisme* : toutes les femmes sont opprimées par tous les hommes, y compris nous-mêmes; cette oppression systématique s'appelle *sexisme*.

« 2. Le sexisme lui-même est le produit de la suprématie mâle qui produit les autres formes d'oppression... racisme, oppression de classe, écologique etc.

« 3. *Gynarchisme* : seule la révolution qui frappe à la racine de l'oppression peut mettre une fin à l'une ou à toutes les formes. C'est pourquoi nous sommes gynarchistes : nous croyons que les femmes prendront le pouvoir au patriarcat... »

On voit le style : cette sorte de mao-féminisme reprend toute l'organisation du discours politique habituel, en changeant « prolétariat » en « femmes » ; ce genre de délire masochiste (car ces types ne doutent pas une minute de leur intangible nature de mâles, ils se font même gloire de l'avouer) nous menace-t-il aussi?

A vouloir dévoiler partout l'ennemi sexiste, on se trompe sur le sens des signes. Les bites de *Recherches* par exemple : elles ne sont que signes détournés que n'habite plus leur signification transcendante, le grand Phallus qui distingue l'homme de la femme. Elles sont aussi dispersées que des godemichés ou des graffitti. Par contre, un nouveau Phallus apparaît, au sens plein, dans cette loi qui discrimine et exclut au nom du Prince-Femme. De même pour les pratiques sado-masochistes : elles sont condamnées par l'idéologie d'un certain M.L.F. ou par les efféministes qui prennent les signes de l'oppression, détournés par le pervers aux fins de jouissance, pour la réalité de l'oppression.

Mais où est le masochisme moral, celui de la sou-

mission, sinon du côté d'une idéologie qui remplace l'Ouvrier par la Femme dans le rôle de Grand Cul-pabilisateur? Certains groupes du M.L.F. sont les pires adversaires du travesti. Les efféministes, qui le baptisent du vieux nom psychiatrique d'éonisme, écrivent : « Certes, le sado-maso-éonisme dans toutes ses formes est la véritable antithèse de l'efféminisme. Le masochiste et le travesti sont particulièrement une insulte à la femme, puisqu'ils parodient ouvertement l'oppression des femmes... » Chose curieuse, c'est parce que les dirigeants du *Gay lib* avaient accepté, dans les rangs du défilé traditionnel de juin, des travestis et des sado-maso, que les efféministes ont proclamé leur refus de participer à la marche. Tel est le « Principe-Femme » à l'œuvre : tout ce qui brouille la claire délimitation de la nouvelle loi, tout ce qui échappe au grand classement, est l'ennemi. Tout ce qui est signe détourné, usage pervers, est dangereux. Comme si les attributs féminins n'étaient pas d'abord fondamentalement un travestissement.

Le grand Dessalage.

Ne nous y trompons pas : le « sexe » n'est pas plus le grand signifiant que quoi que ce soit d'autre. Le sexe aussi peut et doit être interpellé d'ailleurs, de la violence, de l'art... Le fascisme désirant qui caractérise la pellicule de grands débauchés du monde occidental est aussi, sous les dehors du radicalisme le plus absolu et de l'apolitisme révolutionnaire, une bonne grosse conscience d'être à sa place. Ceux qui bénéficient des perversions les plus poussées, nécrophiles somptueux de New York ou comparatistes des saunas d'Amsterdam et des parcs de toute l'Europe, me font l'impression terrifiante, dans leur professionnalisme pervers, d'avoir le pouvoir de

reconstruire partout (par la grâce des cartes de crédit et des grands hôtels) leur territoire d'où tout événement est à l'avance exclu. Il existe un pouvoir multinational du sexe aussi apatride qu'un capital mais aussi imperturbablement oppressif et sûr de lui, dont les dividendes se mesurent en coups de bite. Là aussi on nous épingleait volontiers, comme si tout le voyage depuis Mai se résumait à passer du monde des esclaves à celui de maîtres libertinisés. Mais, irruption, nous voulons couper le monde des maîtres par celui des esclaves, tout comme nous voulons couper le monde des territoires esclaves péniblement défendus par d'étroites morales, avec les jouissances apatrides du monde des maîtres.

Sade et la Révolution française — ces deux coupures — et beaucoup d'autres, s'y retrouvent.

Le grand dessalage suppose des émotions plus fortes, des joies plus intenses, des cassures plus profondes que les revenus de quelques perversions — pédés, motos, cuir, drogue... — dont le capital est aussi intouchable que celui d'une grande banque.

La perversion se distingue d'abord du plaisir normal en ce qu'elle « coûte » cher, puisqu'elle correspond pour la machine sociale à un gaspillage de forces en un bref potlatch soigneusement séparé de la production qui sert à accumuler ces forces. C'est là son mode d'inscription dans la société. Mais vivre la perversion dans une telle représentation, en actionnaire qui dépense ses revenus au lieu de les investir, étroitise quelque peu la jouissance. En vérité, la perversion nous entraîne quand ses dépenses sont incommensurables aux échelles de prix communes à notre société. Dire que le grand dessalage correspond à un luxe qui « coûte très cher » (Lyotard) est entrer dans le jeu de l'inscription sociale de la jouissance comme « extra » ou supplément au menu. C'est accepter l'organisation du discours forgé par

les relations oppresseurs-opprimés, la récrimination qui mesure en fruits de travail gaspillés la jouissance des maîtres, lui donnant par là même son poids et en interdisant l'usage aux esclaves.

Mais quoi? Si les opprimés découvraient que ce qui se paye très cher chez les maîtres peut être tout aussi bien gratuit? Tout le fric du monde s'épuise à payer le plus petit orgasme dans les toilettes de la gare du Nord. A colmater la brèche, à payer la jouissance perverse à l'échelle de la loi de la valeur, le capital s'engloutirait en vain. Le prix de la perversion est assez élevé, les gigolos le savent bien, pour rompre l'équilibre financier d'un monde fondé exclusivement sur le Travail et le Capital. Précisément parce qu'elle n'obéit ni aux lois de la rentabilité capitaliste, ni à celles de la défense de la force de travail.

Dessalons-nous, et nous mettrons en faillite la loi de la valeur. En d'autres termes : le luxe peut être gratuit parce qu'il est sans prix. Trois milliards de pervers, trois milliards de stars... On imagine toujours qu'il est besoin d'un fonds de « fans » et de normaux dont la plus-value extorquée finance star-system ou perversion. Erreur : c'est affaire de position, de manière de faire irruption, non de mise en rapport d'explication-exploitation, mais au contraire de coupure.

Ainsi se meurt une vieille histoire, celle de l'engagement. Nous ne nous engageons plus en de justes luttes; nous agissons par positions; non par sens du combat des hommes, mais par irruption d'obsessions minuscules, sans pourquoi : défonce, moto, sodomisations, travesti, le mode d'existence de tout cela n'est pas la problématique du devoir être révolutionnaire, mais le présent absolu de l'intempestif. Nous n'abordons pas de front les grandes questions qui préoccupent l'humanité. Nous glissons de travers

entre deux couches de mauvaise conscience, émettant par-derrière en une multitude de frémissements du corps social, en une infinité d'impérieuses localisations les cadres où l'on tente de nous enfermer.

Juillet 1973.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
VOLUTIONS	19
1. NOVEMBRE NOIR	31
2. LA RÉVOLUTION CULTURELLE	39
Pourquoi nous nous battons. – La révolution culturelle ne tombe pas du ciel. – Changer la vie. – Fourier.	
3. POLITIQUE DU MOI D'APRÈS-MAI	75
Le quotidien déprivatisé par « Tout ». – Ici et maintenant. – Comment parler politique? – Geismar, c'est Geismar. – Vive le Bengale libre. – Ce que nous voulons : Vivre! – La belle vie des gauchistes.	
4. YOUTH CULTURE/POP DÉFONCE	111
Ils ne sont pas morts de vieillesse. – Stupéfiants : stupéfiant! – Pompidou, nous ne serons pas tes familles!	
5. PÉDÉS	141
Notre corps nous appartient. – Adresse à ceux qui se croient « normaux ». – Adresse à ceux qui sont comme nous. – Où est passé mon chromosome? – Pour une conception homosexuelle du monde. – « C'est vous qu'il faut guérir. »	
6. MOTO	179
Ces drôles de machines désirantes. – Paris Auto/Moto/Vélo.	
7. M.L.F.-F.H.A.R. : VERS QUOI?	187
Femmes et pédés. – Un transversalisme éhonté.	

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
9 AVRIL 1974 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'édit. 4000. — N° d'imp. 498. —
Dépôt légal : 2^e trimestre 1974.

Imprimé en France

ISBN 2-246-00080-7

" ENJEUX "

Collection dirigée par **Bernard-Henri Lévy**

Sortir du choix entre la morale révolutionnaire et l'affectation des nouveaux viveurs, telle est la question posée maintenant par ce livre. On voit ici l'après-Mai comme un multiple changement de la vie. L'Après-Mai des faunes est fait de cabrioles dans tous les champs du possible, non de la fidélité à une idée fixe. C'est un après sans rétroviseur sur un Mai d'ailleurs bien sage, en dépit d'une chaude légende. C'est comme un après-midi d'été.

Guy HOCQUENGHEM.

Hocquenghem ne parle ni d'évolution ni de révolution, mais de volutions. Imaginons une spirale très mobile : Hocquenghem y est en même temps à plusieurs niveaux, à la fois sur plusieurs courbes, tantôt avec une moto, tantôt en défonce, tantôt sodomisé ou sodomisant, tantôt travesti. A un niveau il peut dire oui, oui je suis homosexuel, à un autre niveau non, ce n'est pas cela, à un autre niveau c'est encore autre chose. Ce livre ne répète pas le livre précédent, *le Désir homosexuel*, il le distribue, le mobilise tout autrement, le transforme.

Gilles DELEUZE.

Guy Hocquenghem. Né en 1946. Normalien. Enseigne la philosophie à Paris VIII.

Dans la même collection :
Michel Field : l'École dans la rue
Pierre Gaudibert : De l'ordre moral
Gisèle Halimi : la Cause des femmes.